

Edgar Tripet

POLYPTYQUE



Texte présenté et annoté
par Pier-Angelo Vay et Claude-Éric Hippenmeyer



POLYPTYQUE

Edgar Tripet

POLYPTYQUE

Texte présenté et annoté
par Pier-Angelo Vay et Claude-Éric Hippenmeyer



La loi fédérale sur le droit d’auteur n’autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l’essentiel des exemplaires d’une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2022, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds, editionssurlehaut.com

ISBN 978-2-9701600-1-4

Photo de couverture : Nicolas Poussin, *Les Bergers d’Arcadie (Et in Arcadia ego)*, version 2 (1638-1640), Paris, Musée du Louvre – Wikipédia Common.

Table des matières

Préface de Claude-Éric Hippenmeyer	9
<i>Polyptyque</i>	13
<i>La vie à revoir</i> , postface de Pier-Angelo Vay	121
Notes	132

Préface

La mémoire se joue du vieil homme. Elle affleure, s'en va, remonte, associations aléatoires ou brèches dans les strates oubliées de la conscience. Elle alterne le flou et la netteté impitoyable – et alors le temps est aboli, *le passé est là, présent, réel*. Les souvenirs de l'enfance se mêlent et s'emmêlent, se coupent, se recourent, se déforment, en ordre ou en désordre, mais toujours – et c'est là que résident toute la tension et la charge émotive du texte – peuplés de toute la gamme des sentiments qu'une vie a accumulés : de la nostalgie bien sûr, mais aussi de la bienveillance (Amah), de la générosité (le père), de la colère et du ressentiment (la mère), de la culpabilité (l'oncle théologien), des regrets (la petite cousine Natatcha), le tout nappé d'une gratitude infinie pour Grand-père et Grand-mère, sauvegardes, puis initiateurs de l'enfant abandonné.

En toile de fond, la foule des visages et des regards croisés ou à peine entrevus en cours de route, certains lumineux et éphémères, d'autres plus sombres ou plus lourds à revisiter. Quelques-uns posent des questions, sans réponses évidemment ; d'autres à l'inverse apportent, sinon des vérités, du moins des convictions.

Le lecteur a-t-il de la peine à suivre, se perd-il dans les méandres du cheminement de l'auteur, dans les coq-à-l'âne du souvenir ? Surnage la lucidité. Le regard sur soi dépouillé de toute prétention, y compris et surtout la prétention à comprendre le monde ou à se comprendre soi-même. Et les questions s'enchaînent sans fin : pourquoi la vie plutôt que rien ? Pourquoi la mort et qui est-elle ? Tour à tour, le vieil homme interroge Dieu, Satan ou le vide ; ce qui revient au même, semble-t-il. Mais alors que conclure ? Que seul le désir serait réel ?

Afin de rendre le texte plus accessible, Pier-Angelo Vay et moi-même l'avons complété d'un corpus de notes relatives aux personnages, réels ou mythiques, auxquels Edgar Tripet fait allusion et à leur rôle dans sa propre histoire, ainsi qu'aux nombreux

philosophes et autres auteurs qu'il convoque au fil du récit. Nous avons également indiqué la plupart des références, voire les traductions, des citations littéraires, philosophiques ou bibliques.

Ces notes sont placées à la fin de l'ouvrage, plutôt qu'en bas de page, pour ne pas casser le rythme de la lecture et maintenir la présence du souffle concret et poétique d'un vieil homme qui, quoique douloureusement conscient, demeure jusqu'au bout étonné d'être au monde. Chacun pourra ainsi y recourir en fonction de ses propres besoins sans que cela lui soit imposé par la mise en page.

De même que nous avons jugé utile de donner au lecteur ces indications, il nous paraît tout aussi essentiel qu'il ait en tête quelques repères biographiques avant de commencer l'exploration de *Polyptyque* – tant l'auteur lui-même affirme que son histoire «lui colle aux semelles» :

1930

Naissance à Neuchâtel d'Edgar-Léon Tripet.

Départ pour le domicile familial de Shanghai six semaines plus tard.

Père suisse, né à La Chaux-de-Fonds, exilé à Shanghai dès 1918 pour représenter les montres Vulcain.

Mère russe, juive, convertie au catholicisme et dont la famille aristocratique, qui avait bénéficié de la protection du Tsar en dépit de sa judéité, s'était réfugiée en Mandchourie suite à la révolution bolchevique de 1917.

1930-1938

Enfance dans le milieu colonial de la Concession française de Shanghai.

Élevé par Amah, la servante chinoise de la famille qui lui parle mandarin et l'initie aux rites confucéens, et accessoirement par sa mère qui lui parle russe.

École enfantine anglophone, puis début d'école primaire chez les Pères jésuites français.

1938

Suicide du père à Shanghai.

La mère emmène l'enfant en Suisse et l'abandonne chez ses grands-parents paternels à La Chaux-de-Fonds, dans une famille qui pratique un protestantisme rigoureux. Il apprend à lire et à écrire le français en lisant quotidiennement des passages de l'Ancien Testament avec sa grand-mère.

1938-1949

Scolarité primaire au Collège de l'Ouest, puis progymnase et gymnase à La Chaux-de-Fonds.

1949-1955

Départ pour Paris avec Lily (Lison) Schelling, qu'il épousera en 1951.

Commence des études de sciences politiques, puis choisit d'étudier les lettres à l'Université de Paris-Sorbonne. Il est tenté parallèlement par la musique et le théâtre.

1956-1993

Enseignement de l'histoire et du français au Gymnase de La Chaux-de-Fonds.

1962

Dans le coma pendant plusieurs semaines suite à une encéphalite dont il réchappe miraculeusement. Cet épisode sera évoqué dix ans plus tard dans la « prose » de *Où cela était...*

Dès 1970

Engagements multiples dans les milieux culturels locaux, cantonaux, fédéraux et internationaux.

1976-1993

Directeur du Gymnase cantonal de La Chaux-de-Fonds.

1993

Passage à la retraite. Début d'un cancer alarmant, dont il guérira.

2019

Décès à Neuchâtel au 31 décembre.

Claude-Éric Hippenmeyer

POLYPTYQUE

*«...ce qui toujours et à jamais donne
à penser demeure primitivement ce
qui a été retiré dans l'oubli.»*

M. Heidegger

1

Polyptyque: on imagine aussitôt une suite de tableaux que relie de grinçantes charnières et racontant une histoire généralement édifiante. Mais si, par jeu, on faisait disparaître un tableau sous un autre, cette histoire changerait-elle de sens? On attend un sens de toute histoire, on en attend un de la sienne aussi, et on se la raconte et on la raconte de telle façon qu'elle en ait un. Il suffira qu'elle soit crédible pour que d'autres y trouvent quelque chose de la leur.

Tableaux, tableautins, vignettes: images égrenées dans le temps, images chaque fois contemporaines du regard porté sur elles, la première que ce regard choisira ici déterminera l'enchaînement des suivantes. Cette première, un vieil homme l'a élue. Plus exactement, elle s'est imposée à lui quand, un stylo à la main, il s'est demandé quels chemins l'avaient mené à la décrépitude de l'âge. Décrépitude anonyme: par quoi la sienne différerait-elle de celle des milliards de bipèdes colocataires avec lui d'une même planète? Plus anonyme encore: par quoi sa parole, s'il se décide à parler, se distinguera-t-elle des «et moi et moi et je» criés au fil des siècles par d'innombrables milliards de bouches désormais remplies de terre et de silence, comme la sienne bientôt?

D'où, récusant l'emploi du *je*, ce vieil homme se refusera un nom, quoiqu'il en ait reçu un comme tout le monde. Justement, dans le tableau devenu premier, il venait de récupérer ce que cernait ce nom. Il s'y voit assis dans une salle d'attente, l'œil parcourant les tableaux accrochés aux parois, un jour gris de décembre. Il y attend une inconnue. Elle entre, le visage fermé, morose, le regard absent. Son vêtement est de bonne coupe, gris ou beige, il ne saurait plus dire : BCBG et couleur du temps. Elle lui dit « Suivez-moi » et elle lui tourne le dos. Il pense aussitôt qu'il n'est pas venu là pour rencontrer un dos. Incidemment, il lui trouve une silhouette épaisse, plantée sur des jambes lourdes. « Je fous le camp ! » Et puis non. Il s'est décidé à venir, il ne se déjugera pas, il ira jusqu'au bout. Derrière elle, il traverse un couloir, une antichambre borgne. Avec elle, il entre dans une chambre vaste, lumineuse, meublée avec goût. Les fenêtres donnent sur un jardin où s'éternisent d'ultimes roses. Il s'assied en face d'elle et se met à parler de cet autre pour lequel il est venu, et qui aurait été lui.

Pendant plus de quatre ans, il passera là quatre heures par semaine¹. Mais si son premier mouvement avait été le bon ? S'il avait foutu le camp, n'aurait-il pas évité la désillusion connue une quarantaine d'années plus tard ? Mais encore, serait-il en vie lui qui, rentré chez lui, a extrait de sa poche et glissé dans un tiroir un revolver chargé de six balles, quand une seule lui aurait suffi ?

Une image percute aussitôt celle-là. Un enfant s'y réveille au milieu de la nuit. Il s'assied dans son lit. Dans l'obscurité, il reconnaît le dos nu de sa mère en longue robe de soie échancrée jusqu'aux reins. À côté d'elle, en uniforme, un fringant officier français. L'enfant demande ce qui se passe, sa mère répond « On cherche ton père », et l'enfant se met à hurler. Il sait qu'il ne

reverra plus son père. Qu'a-t-il fait à père pour que père l'abandonne au dos nu de mère, au dos d'une inconnue en tailleur strictement BCBG, à des dos lui répétant qu'il est de trop, qu'il a assez vécu? Mais le revolver enfoui dans un tiroir n'est pas celui de père, et depuis quand avait-il perdu toute trace de mère quand, la recherchant, il l'a retrouvée chez sa sœur, cette tante² si ravissante et son premier amour d'enfance quand il voulait se glisser dans son lit et qu'elle ne le voulait pas? Elle lui écrit «*For your mother you are dead, and it's better so.*» Elle devait avoir ses raisons, et sans doute raison. Est-ce pour cela qu'il a interrogé le silence d'une femme dont il ne voit pas la face?

4

Pour que le temps ne se répète, et y est-il parvenu? La lecture du polyptyque, une lecture sans esquive, faux-fuyant et dénégaration, pourrait le lui apprendre; à condition qu'il ne s'attarde pas devant la séduction de tel ou tel tableau pour se cacher la leçon des autres. La séduction de celui-ci, par exemple, quand, en riant, il rafraîchit la mémoire de la vieille dame qu'elle est devenue. S'en souvient-elle? Elle avait perdu son épaisseur du premier tableau. Vêtue moins terne mais toujours aussi BCBG, elle allongée sur un divan, lui assis à côté d'elle sur un tapis, ils remplissent d'un bavardage délicieusement libre une fin d'après-midi. Elle le retient pour dîner, elle a déjà disposé un couvert pour lui et son mari revient tard du travail. Quand il arrive, tout change. Sa bouche se crispe, son visage se ferme, elle n'est plus qu'hostilité. À table, les deux hommes engagent une conversation d'autant plus animée qu'elle n'y intervient que par monosyllabes. «Entre l'arbre et l'écorce, il ne faut pas mettre le doigt»: il imagine l'orage après son départ, il ne va pas s'incruster, il se décide à partir. Le mari se lève brusquement, sort de la chambre, il se sera planté dans le vestibule, il y prend habituellement congé de ses hôtes. Elle se lève lentement, il la suit et soudain, sur le large pas de porte et soustraite au regard, elle tend vers lui un visage enflammé et des lèvres entr'ouvertes

que, dans une fraction de seconde, ses lèvres rejoignent. Une, deux, trois secondes d'éternité. Puis elle se remet en marche, elle rejoint son mari. Droite, rigide, le masque à nouveau hostile. Il les remercie tous deux de leur hospitalité. La porte refermée derrière lui, dans l'escalier, deux trois secondes ouvertes au désir se sont refermées sur la nostalgie de leur perte.

5

Cette nostalgie, à poursuivre là où la mémoire se perd et se cherche. Déjà elle embuait le regard de deux adolescents em-pêtrés dans leurs incertitudes. Ils sont deux, deux fois un. Et la main dans la main ils suivent chaque soir le chemin d'une montagne noyée de brumes. Peu à peu le chemin se perd, se couvre d'herbe, s'arrête indécis devant une barrière. Au-delà, dans la nuit tombée, s'élèvent les vapeurs d'un marécage. Ils ne s'y engageront pas. Pourtant, quand leurs lèvres maladroites se rejoignent, ils savent que cette barrière ils la franchiront un jour ensemble, qu'ils affronteront chacun le passé de l'autre, qu'ils en rencontreront les obstacles mal surmontés, les émois étouffés, les souffrances refoulées, et aussitôt déferlent des images, et celle-ci après un demi-siècle d'oubli. Elle, assise au bord de son lit d'hôpital, elle s'efforce de le faire parler. Il s'agit pour elle de s'assurer qu'il n'a pas perdu son vocabulaire. Elle lui demande s'il ne trouve pas charmante l'infirmière qui lui prodigue des soins. «Ce n'est pas une femme.» Alors, serait-ce un homme? «Non, ce n'est pas un homme.» Quoi donc, si ce n'est ni un homme ni une femme? Péniblement «C'est un androgyne.» Un mot plutôt rare, issu de la nuit du sens; où aussitôt elle le replonge en lui demandant ce que serait pour lui une femme. Une femme? C'est quoi une femme? Et péniblement encore «c'est celle qui est toujours là». La réponse de l'enfant toujours là dans la mémoire d'un homme, le temps aboli d'une image court-circuitant une autre où ce même homme se voit assis dans une salle d'attente aux tableaux désormais connus. Ses yeux se tournent vers la fenêtre, et soudain il est la tiédeur, le velouté

d'une peau, la chair de la chair d'un bras une seconde aperçu avant qu'elle, bras et corps en légère robe d'été, n'entre là où il l'attend ; et, dans le sillage d'un parfum évaporé, il l'a suivie sans trouver les mots pour dire la violente douceur d'un souvenir qui, premier, a dû être là où à l'origine il fut.

6

Les enfants pressentent que ce qui a lieu une fois déjà a eu lieu avant, quand ils demandent «et avant, c'était comment ? et avant encore ? »

Mais quel est ce lieu ? La nuit est tombée, les parents sont sortis. Dans la cuisine, entre des bougies vacillantes et des encensoirs fumants, Amah a disposé sur une table basse ses objets magiques. Devant eux elle s'agenouille, elle se prosterne, son front touche le sol. À côté d'elle il s'agenouille, il se prosterne, il touche le sol du front. Amah murmure des mots, leur chinois ne lui est pas étranger. Il n'en comprend pourtant que la musique, elle dilate la pénombre, elle ouvre des espaces où il ne sera jamais seul. Il les retrouve ailleurs, mais inondés de lumière. Entre deux leçons, les Pères ont retroussé leur robe, ils jouent au football avec les grands. Les petits jouent aux grands, ils se montrent en cachette des objets volés sur les champs de bataille. Lui, qui n'a rien à montrer, il s'est réfugié dans le silence de l'église. Seul. Il se ravit aux jeux du soleil scintillant à travers les vitraux. Trop souvent il s'y est consolé, avant qu'un jour la voix grave du Père supérieur ne l'en arrache. «Tu seras prêtre, mon fils.» Où est-il allé chercher ça ? Il lui remet solennellement ses objets magiques à lui. Un chapelet de verroterie et une image incompréhensible du Sacré Cœur de Jésus. Où puise-t-il sa certitude ? Où puisent-ils leur certitude, eux tous, quand plus violente, plus désespérée³, son oncle tentateur le convoque dans son vaste bureau tapissé de livres de théologie, de philosophie, de littérature pour lui dire que «tous ces livres sont à toi si tu deviens pasteur». Tous, et même cette édition originale de *l'Institution de la religion chrétienne* ? Tous, et même celui-là qui

l'avait séduit plus par la beauté de sa langue que pour la rigueur de sa foi. Mais la beauté suspend-elle le temps au-delà d'une tentation de quelques secondes?

7

Soit plus que la fascination de son leurre : l'ombre projetée de Calvin ne s'étendait pas alors jusqu'au canapé où sa main inexperte s'égare sur le sein juste pubère d'une brune ravissante. Son grand frère voit-il le jeu ? Il marche de long en large devant eux, à haute voix il disserte sur Kierkegaard. Il vient de remporter le premier prix du concours général de philosophie⁴; dans sa famille cévenole on est pasteur de père en fils depuis le temps du désert, en suivra-t-il le destin ? Mais que pèsent Kierkegaard et les angoisses de la séduction pour une main toujours plus audacieuse, et dont les découvertes nourrissent la conversation d'arguments distraits ? Rien, sauf quand, entre les rayons où se pressent les livres de théologie, de philosophie, de littérature, l'oncle tonnant accable du sceau du péché une innocence qui s'ignore. Sauf encore quand, au temple, devant la communauté des fidèles, à l'heure de confirmer sa foi désormais envolée, son neveu lui jette ce que l'oncle voulait entendre : « Le salaire du péché, c'est la mort. » Content, non ? Mais l'oncle a perdu la partie et lui, avec une bibliothèque et l'édition originale de *l'Institution de la religion chrétienne*, toute innocence.

Ils marchent de long en large devant les façades interminables du Louvre. Le compagnon de vacances passées, rencontré là, parle toujours et sans fin de Kierkegaard. Et de la mort, et de la séduction de ses bras.

8

Celle-là, le vieil homme ne la connaît que trop. Elle suinte du polyptyque, elle sidère la mémoire de corps desséchés par la faim sur les trottoirs d'une Shanghai prise par les diables japonais. Il se voit coincé sur le siège arrière d'une voiture entre

son père et l'un d'eux, tout sourire, dents avariées, puant de l'odeur surette d'un uniforme jamais quitté. Assis devant, un officier anglais et son chauffeur. L'officier japonais s'adresse en chinois à son petit voisin, la terreur l'empêche d'en traduire les propos. La voiture s'arrête au bord d'une plaine dévastée, près d'une ruine en contrebas. La ruine se visite. Elle est jonchée de petits objets brillants. L'enfant en ramasse un ou deux, on le gronde très fort, on ne touche rien, on n'emporte rien, même pas un caractère d'imprimerie parmi les milliers répandus sur le sol. Les hommes ont de graves discussions avant de remonter sur la route. Ils s'alignent, ils se soulagent la vessie. Lui aussi, à côté de son père, avec l'ambition de pisser plus loin. Et voilà qu'au bout de son jet surgit de terre, le temps que son père le tire brusquement en arrière, une demi-tête aux yeux grands ouverts. Le talus de la route n'aurait pas été nettoyé avec assez de soin avant la visite, semble-t-il. Justement un copain, qui avait accroché au-dessus de son lit un grand sabre gris, lui avait expliqué qu'avec ça les Japonais coupaient les têtes, parce que couper les têtes était un sport national chez eux. S'en servaient-ils aussi pour couper ces délicieux melons d'eau dont il raffolait, et qui n'arrivaient plus depuis la guerre ?

Cette courbe parfaite du yatagan⁵ à poignée incrustée d'émaux et de nacre suspendu dans le bureau de son père. Sa beauté mortelle, plus glacée que l'acier du revolver tapi dans un tiroir. Celui-là, il avait hésité à le prendre à l'école pour épater les copains. Mais un petit garçon ne porte pas la main sur le revolver de papa...

Dans ses moments d'humeur, la camarade de lycée⁶, avec qui il a dépassé depuis longtemps la barrière au bout du chemin, lui reproche sa relation perverse avec la mort. Mais il ne l'a que trop rencontrée et «il n'y a qu'une chose que Dieu ne peut pas faire, c'est de faire que ce qui a été fait ne l'a pas été», lui répondrait Aristote. Il fut, ce besoin d'anéantissement d'un garçonnet, réfractaire au spectacle du dos nu de sa mère dansant avec de beaux messieurs tangos et fox-trot dans le troquet sur pilotis emporté la nuit suivante par le typhon. Ou discutant

avec d'autres messieurs, son long fume-cigarette noir à la main, sur un bateau cabotant en mer Jaune, ce jour d'un autre typhon. Spectateur, il s'arrache de ce spectacle, il fuit, il s'aventure sur le pont. Il avance en direction de la proue, il se cramponne à ce qu'il trouve en chemin, il atteint la proue, une main à gauche une main à droite, toutes deux tenant fermement des barres de fer glacées. Le bateau pique du nez dans l'abîme d'une vague, reçoit de plein fouet la suivante. L'enfant ruisselle. Il a vu le chaos, il recule, il se cramponne à ce qu'il trouve en chemin. On le cherche, on ne le trouve pas. Le capitaine avait décidé d'arrêter le bateau quand un marin monté de la cale est venu dire qu'il y a vu un gamin trempé accroupi contre une machine.

Reste cette seconde du chaos entrevu, et sa vague déferlante inondant la mémoire. S'y dissipant, toujours prête à resurgir ailleurs. La même venue du fond du corps quand elle le met K.O. debout devant l'éclair de quelques mots : « dans trois mois, tu n'y seras plus ». Soudain, avec un cancer⁷ qui tourne mal, le même creux de la vague, et la vague suivante reçue au creux de l'estomac, sans rien à quoi se cramponner pour battre en retraite vers cette autre machine où, silencieusement, s'est négociée cette vie qu'il interroge maintenant en manipulant les tableaux d'un polyptyque. Le type qui, à l'hôpital, crevait à côté de lui entre deux piqûres de morphine, s'interrogeait-il aussi sur la sienne ? Probablement, dans l'hébétude, prenait-il congé de ses souvenirs...

9

...qui refluent aussitôt vers un enfant boudeur réfugié derrière sa maison, entre hangars et garages, devant une haute palissade de bambous noirs d'humidité. Filtré par eux, de l'autre côté, un ailleurs de broussailles, d'arbres maigres gris d'ombre. L'enfant plante les dents dans un sandwich entre deux larmes quand un craquement lui apprend que quelque chose bouge derrière la palissade. Il s'approche, il se fige. Collés à elle, deux yeux immenses le dévorent, lui et son sandwich. Un homme en haillons s'est agrippé à la palissade, s'y soulève, y reste accroché une,

deux, trois secondes. Puis les haillons tombent en tas, l'homme disparaît, et l'enfant se met à hurler. L'homme appartient à la race de ceux qui, accroupis, la main tendue sur les trottoirs, le regardent haineusement passer le jour, la nuit envahissent sa chambre de leur présence hallucinée. Il appartient à la même race que celui dont il a touché la main informe sur l'ordre de son père pour y déposer un dollar, et dont l'œil assassin désormais le poursuit. Entre hallucination et réalité, terreur et fascination, petites morts d'une seconde, creux de la vague, fusion d'un baiser, nulle frontière.

10

Et toujours, en filigrane, ponctuant les incertitudes de la mémoire, une même paire d'yeux, un même regard qui s'interroge. Des arbres maigres, hauts, noirs bordent une route. Un garçonnet assis dans une voiture scrute l'horizon noyé de grisaille d'une plaine sans fin. Entre la plaine et lui rien qu'une vitre, et sur cette vitre juste le reflet d'un pâle petit visage aux yeux étonnés : quoi, ne portant d'autre nom que le sien ? Première conscience d'une précaire solitude, tranchera-t-il plus tard, quand les mots se prêteront à ce qu'il veut leur faire dire. Image perdue et retrouvée quand, loin de Pékin, le train roulant vers la Chine profonde, au petit matin il a soulevé le rideau qui lui cachait le paysage. Le train longe une route bordée d'arbres maigres, hauts, noirs sur fond d'une plaine noyée de grisaille. Une amie trop attentive se penche sur lui depuis la couchette supérieure, elle lui demande ce qu'il voit. Rien. Seulement des arbres maigres, hauts, noirs, et un souvenir. Peut-être lui racontera-t-il comment les yeux d'un enfant sont restés une fois pour toutes fixés par leur reflet sur un bout de verre, et qu'ils s'y trouvent encore quelques décennies plus tard sans que l'étourdissement de l'existence ait pu les en chasser ; que, le pied à peine posé sur le béton de l'aéroport encore provincial de Pékin, avec la première bouffée d'air respirée il avait quitté ses compagnons de voyage pour un autre temps, que le ministre les

recevant rappelle. Discours de circonstance ronronnant de bienvenue dans une langue familièrement incompréhensible. Puis la voix de l'interprète s'est enflée avec celle de son ministre, elle martèle: «Nous savons que parmi vous se trouve un de nos exploiters de jadis. Qu'il sache que nous ne lui en voulons pas. Nous l'accueillons avec vous pour qu'il apprenne ce que la glorieuse République populaire a fait du pays qu'il a pillé.»

Devrait-il se sentir coupable? L'odeur du souvenir lui dit qu'il est chez lui dans le temps retrouvé et pourtant tellement perdu quand, à une autre occasion, autour d'une table parfumée de saveurs curieusement familières, le maire de Shanghai lui adresse avec un sourire «pour nous, vous êtes des nôtres, un Shanghaien». Oui, sans doute, et pourtant un étranger déjà quand, jadis, sur le chemin de l'école, il passait entre des sacs de sable et des rouleaux de barbelés le check-point où des soldats anglais le plaisantaient, lui qu'Amah tenait fermement par la main.

11

Amah, si vigilante, si silencieuse, son visage immobile indissociable des plaines sans fin, de leurs friches, leurs rizières, leurs champs de bataille. Ses yeux graves, toujours graves, l'auront protégé des œillades séductrices d'une mère jouant avec lui l'instant d'un caprice, le rejetant dans l'insignifiance l'instant suivant. Amah, elle, veille. De loin, de plus en plus loin.

Du pont des premières classes et entre de très hauts vols de serpentins, il la voit sur le quai comme le paquebot s'en écarte. Petite, gesticulant, pleurant; et il comprend, il veut rejoindre ses bras, il va se jeter à l'eau. Sa mère lui administre une paire de claques, elle l'empoigne, elle l'enferme dans leur cabine, et la surprise des escales estompera pour toujours la silhouette d'une casaque blanche posée sur des pantalons noirs flottants. Mais Amah continuera à veiller sur lui sous les rides d'un visage aux yeux bleu myosotis, ceux de grand-mère et comme Amah silencieuse, en longue robe fourreau noire sous un tablier bleu indigo. Sa mère est venue là pour se débarrasser de lui, il la fuit

pour échapper à une paire de claques et soudain, dans le couloir, grand-mère est dressée, droite, silencieuse. Il se précipite contre son ventre, le nez dans le tablier. Grand-mère l'en recouvre d'un geste, sans un mot. Mère s'arrête devant *babouchka*. Désormais il ne lui appartiendra plus, elle ne le touchera plus, elle peut repartir vers l'Extrême-Orient colonial mourant de ses derniers privilèges, lui écrire de là-bas des lettres pleines de *darling* et de *sonitchka* indifférents aux diverses censures de la guerre. Des mots à l'encre bleue virant au noir quand, beaucoup plus tard, elle lui racontera que son père encore célibataire et rentrant un soir chez lui en voiture n'avait pu éviter de renverser une jeune étourdie qui traversait imprudemment la chaussée. Il l'avait amenée à l'hôpital, là chaque jour il lui avait rendu visite. Elle, elle n'était que de passage à Shanghai, elle y était venue rencontrer des amis, des Russes blancs⁸, ils y étaient nombreux alors. Par conséquent, lui n'aura été que le fruit d'un accident de circulation sur une avenue d'une concession disparue. Est-ce pour cela qu'il interroge ici le hasard, qu'il le poursuit d'images que sa mémoire conserve?

12

Mais alors pourquoi a-t-il ouvert son polyptyque là où les barbelures de l'existence ont réveillé trop d'anciennes blessures, là où quelques mots anodins, portés par un regard qui ne l'était pas, ont refoulé au fond d'un tiroir la réponse d'un revolver aux questions de son enfance? Ce tableau-là, il ne saurait le recouvrir du dos insignifiant d'un autre pour en occulter le sens; un sens chassé par la porte et revenu par la fenêtre le jour où, d'un large trait noir, il a inscrit sur la faïence blanche du poêle adossé à son lit «Dans les ports fendus d'Aphrodite». Fragment d'un propos d'Empédocle⁹, à moins qu'il n'en soit tout le discours. Apparition souriante et carnassière de la déesse au creux d'une vague, hier il fut ce garçonnet courant dans l'appartement à la recherche de sa mère. Il pousse la porte de sa salle de bain et, moite de vapeurs et d'odeurs marines, elle est dressée, nue,

devant ses yeux juste à la hauteur d'un triangle renversé, velu, roux, où il n'y a rien ! Et parce que le rire de sa mère a découvert de grandes dents, il s'est enfui, chassé par l'effroi d'une connaissance immédiatement reconnue à son odeur.

Ces ports fendus d'Aphrodite où, sans filet pour le retenir, le corps glisse de femme en femme vers celle qui serait toujours là.

13

Un enfant en a cherché le souvenir dans les yeux de Amah, puis dans les yeux bleu myosotis de mère-grand, puis dans la fugitive tendresse de celles qui lui ont offert la leur. Alors creuser, creuser encore dans l'alluvionnement de leurs images, gratter le palimpseste de la mémoire pour qu'en ressurgisse l'énigme que deux d'entre elles lui ont rendue proche. Celle où une première conscience de soi s'est allumée dans le regard d'un enfant sur le miroir d'une plaine sans fin. Il n'en est pas, il y fut. Celle, plus tard, beaucoup plus tard, où il fut dans le regard d'une inconnue. Elle l'écoute, mais l'entend-elle ? Il y est l'écho de son propre récit poursuivi de rêves en rêves : de celui où il fut une masse gélatineuse émergeant d'un brouillard traversé de bruits confus, de formes agitées. « Naissance », murmure-t-il dans un demi-sommeil ; oui, lui répondra-t-elle. Puis, replongeant dans la nuit, il est un enfant debout devant une fenêtre à baïonnette. Au-delà, un bâtiment lourd, massif, haut, gris, percé d'innombrables fenêtres et coiffé d'une pyramide. S'agirait-il d'une tour ? Un cadran d'horloge l'a envahi, les aiguilles sont immobilisées sur un douze en chiffres romains, et où a-t-il vu cette horloge pour que ses chiffres lui soient si familiers ? Les yeux clos, il convoque toutes les tours carillonnantes de sa mémoire et soudain, sous les paupières, une odeur passe, s'est dissipée, il est un enfant derrière une fenêtre à baïonnette, il compte les fenêtres d'un bâtiment massivement carré sous son couvercle pyramidal, un parfum de tabac blond imprègne le décor d'un bureau (ce coffre-fort à gauche, cette presse énigmatique à droite) et, assis derrière une table surchargée de papperasses, vêtu d'un

trois pièces de flanelle havane, toujours élégant, toujours mélancolique, père sourit. Se souvient-il assez, de son sourire, d'un parfum de tabac blond, d'une fenêtre rue de Nankin donnant sur un Bund¹⁰ trop lointain pour qu'un cadran d'horloge soit si proche, ses aiguilles arrêtées à l'heure où il lui revient, à lui, de remettre en marche le temps ?

14

Depuis, l'œil n'a pas cillé devant cette heure, où il s'est connu étranger dans un monde à apprendre : que fait-il dans cette réunion de visages lisses, de crânes bien peignés, où chacun se prend au sérieux ? On s'y affronte, il s'agit de donner une forme acceptable à une recommandation en langue de bois. La guerre froide s'y fait avec des mots, les mots de l'autre sont à abattre, les phrases qu'ils forment à emporter ligne après ligne au corps à corps de langues de bois adverses. Pour que les aiguilles bougent ? Personne n'y tient vraiment. L'ennemi, du moins celui qu'on lui a désigné comme tel tout en lui conseillant de ne pas le prendre à contre-poil, a visiblement l'avantage. Ses mots ont délimité le champ de bataille, il s'est ménagé des alliés qui n'ont rien à gagner ni rien à perdre dans l'affaire, elle n'a nulle signification pour eux. Lui, il entend les mots siffler sur sa tête, il va tenter d'en mouiller la poudre pour que s'atténue leur vacarme, probablement l'a-t-on envoyé ici pour ça. Il propose ses mots, consensuels, pense-t-il. Aussitôt, par-derrière, on le mitraille dans une langue familière dont il ne comprend que la musique. Il a effectué une sortie, personne ne l'a suivi, tant pis pour lui. Mais voilà qu'un allié peu sûr fait défection dans le camp adverse. Il trouve des mérites à l'amendement de son honorable collègue. L'homme est grand, mince, noir de peau. Un autre Noir, puis des faces, plus ou moins basanées et muettes jusque-là, l'appuient, tous solidaires, tous encouragés par lui à résister à leur manipulation par l'Est, par l'Ouest. Lui, il se tient à carreau, il compte les coups. Derrière lui, ça discute ferme. Trois mufles, une femelle et deux mâles, décochent des

regards haineux sur lui. Se dessine alors un changement dans leur stratégie. Ils font intervenir un allié qui glisse, dans un flot de remarques désobligeantes, qu'en remplaçant un adjectif par un autre, le médiocre amendement de son honorable collègue deviendrait acceptable. Mais bien sûr ! Comment n'y avait-il pas pensé ! Avec quelle gratitude accueille-t-il un sous-amendement si judicieusement pacificateur !

Un adjectif à la place d'un autre, son synonyme... sauf qu'au terme de la réunion, comme il quitte la salle, trois *apparatchiks* au coude à coude l'ont soulevé et projeté de leurs trois cents kilos poids vif contre le montant d'une large porte. Avec au passage une injure dans la musique familière d'une langue qu'il ne comprend pas et qu'il traduit par un éclat de rire à l'adresse des trois dos gras qui martialement s'éloignent.

Cette langue-là et sa musique ce jour où, rentré chez lui, il a distraitement allumé la radio. Trois notes graves s'en échappent, et il éclate en sanglots. Boris Godounov¹¹ chante son angoisse, son angoisse passe par cette voix-là, à qui appartient-elle ? Le speaker l'attribue après coup à Chaliapine¹². À ce monsieur à la grosse voix qui avait rendu sa mère si furieuse parce qu'il lui avait refusé le cachet d'un concert qu'elle et ses amies avaient organisé à l'intention des Russes exilés à Shanghai ? N'était-ce pas ce même soir encore qu'il errait entre de grands messieurs et de belles dames ? Les belles dames sont assises, les grands messieurs se penchent parfois sur elles, ils les invitent à danser. Elles leur sourient, elles se lèvent, elles se laissent entraîner par eux et par les sons du gramophone. Sa mère aux yeux pleins d'orage est justement assise sur un canapé entre deux amies maussades. Il s'approche d'elle, il s'incline, elle lui accordera bien une danse. Des éclairs dans l'œil, elle se lève, elle lui flanque une furieuse paire de claques, elle l'entraîne mais dans sa chambre, et ouste au lit !

Mais aussi sa voix grave réveillant une romance russe pendant que ses yeux verts s'amuse de leur pouvoir sur un enfant envoûté par les notes tombées de ses lèvres et du ciel. « Dieu ! que vous avez aimé votre mère ! » lui jettera à l'improviste celle

que rien n'arrachait à son silence; ce silence d'une plaine sans fin dont les yeux d'un enfant ont interrogé l'horizon.

15

Parce qu'il y a des silences vides, et des silences bruissant de mots jadis parlants. Cette sienne fatigue après une journée de parlote polyglotte. Il marche dans Bruxelles. La nuit est tombée. Il s'arrête devant une boutique encore ouverte. S'y vendent des vieilleries, des montres hors d'âge, des bijoux démodés. Il s'est engagé à chercher pour une amie ce qu'elle appelle une sorcière : un anneau tressé de deux fils d'or créant l'illusion d'un rétrécissement perpétuel. Dans la boutique il s'attarde devant des bagues étalées sur le comptoir. De l'autre côté, un vieil homme en blouse blanche invective un jeune type boutonneux dans une langue qu'il ne comprend pas. Il sourit. Brusquement le vieil homme pointe vers lui un index soupçonneux. « Qu'est-ce que j'ai dit ? – Vous avez dit ça, ça, ça et ça. – Vous parlez russe ? – Non. – Pourtant vous avez traduit mot à mot tout ce que j'ai dit ! » Tout ? Sans doute entendait-il de semblables amabilités dans la bouche de sa mère. Mémoire pétrifiée, forme fossilisée du corps qu'elle fut : l'ancien officier de la garde du tsar en blouse d'horloger est un fossile aussi. Son client vient d'un pays horloger ? Et d'une ville qui fournissait jadis tant de montres à son empire défunt ? Ne peut-il pas lui apporter les débris de quelques-unes, des anciennes, à l'occasion d'un prochain passage ? Il y récupérerait des pièces qui lui manquent.

Promesse faite à sa solitude, qui s'en est allée avant que les montres apportées ne lui eussent indiqué son heure. Solitude quémendant sa reconnaissance par une autre, avec qui elle aurait eu quelque chose en partage.

16

C'était hier, quand déjà « l'origine se cachait sous le commencement »¹³. Que la parole institue. Elle pétrifie un adolescent

écoutant une voix raconter que le train avait quitté Moscou et traversait la Sibérie quand lui, nourrisson, s'était mis à crier. La voix lui avait donné le sein. Il l'aurait tété avec énergie avant de s'assoupir; pour aussitôt se réveiller et crier plus fort. Un jour, deux jours, et les cris qu'un peu d'eau apaisait s'étaient réduits à des geignements le troisième quand le Transsibérien devenu mandchou s'était arrêté à Harbin¹⁴, où babouchka survivait dans la ville que les tsars avaient construite là. Babouchka pince le mamelon de sa fille¹⁵, il est sec: «Mais ma fille, cet enfant meurt de faim!»

L'anecdote plisse d'un sourire les yeux verts et froids de celle qu'amuse son effet tétanisant sur l'adolescent debout devant elle. Ces mots diraient-ils donc sa mémoire perdue? Au même titre que ceux de grand-père, avec qui il se promène. Ensemble, ils passent devant la ferme où grand-père est né. «J'avais ton âge en cet hiver rigoureux de 1870-71 quand deux soldats de l'armée de Bourbaki en déroute ont frappé à la porte. Mon père leur a donné à manger, après quoi ils ont dormi sur la paille de l'écurie. Le lendemain, très tôt, mon petit frère et moi nous y avons couru. Les soldats n'y étaient plus, mais là où ils avaient dormi se tortillait une bête immonde. Nous sommes allés chercher papa, il est venu avec une fourche, il a soulevé la bête: une chemise si grouillante de vermine qu'elle semblait se mouvoir» – et aussitôt le récit de grand-père a fait grouiller la vermine sur les trottoirs de Shanghai assiégée, des crève-la-faim ont envahi la chambre où, la nuit, un enfant hallucine un mendiant aux yeux vitreux accroupi à côté de la porte ouverte à la fuite; et l'enfant s'était arraché à son lit, il avait frôlé le mendiant, franchi le seuil qu'il lui interdisait, gagné sans un mot le lit et l'épaule de son père.

Le vieil homme fut cette épaule. Sa moiteur, son odeur comme, par la grâce du verbe, il fut grand-père l'hiver terrible de 1870-71. Comme il reste pris dans le plissement de deux yeux verts et froids s'amusant de leur pouvoir sur lui. Comme il fut elle les deux trois secondes du regard qu'elle lui a jeté. Comme il fut lui, quand son corps tombait sur des corps s'ouvrant à lui, le tremblement du temps figé en éternité. Si la mémoire de ces

instants-là s'éteignait, le désert ne cesserait plus de croître et, dans son silence, s'enflerait la mélodie d'un paysan en haillons pédalant pieds nus sur la roue d'une noria. La noria grince, l'eau de la chanson inonde la rizière. Elle submerge un enfant à l'abri d'une bulle automobile au bord d'une route ponctuée d'arbres hauts, maigres, noirs. Elle submerge l'homme que l'enfant est devenu quand, dans une bulle officiellement automobile, il voit de loin, de trop loin pour qu'il entende leurs ahanements, trois paysans tirer une charrue que guide un quatrième. Le sillon qu'ils tracent n'a pas de fin, ils y vont. Mais si leurs yeux s'en détournent, n'y lirait-il pas le regard haineux des mendiants qui, le jour sur les trottoirs, la nuit dans ses cauchemars, l'ont poursuivi de l'impérieuse sommation de leurs poings ouverts ?

17

Chaos d'images indifférentes à toute chronologie, chacune d'elles fixe le temps tout entier, et que disent-elles qu'une seule ne dirait pas ? Ainsi le vieil homme fut ce jeune type à peine mouché de l'enfance, assis à la terrasse d'un bistrot et son seul client. Il aurait pu commencer son récit par cette image-là, comme par un quelconque *la marquise sortit à cinq heures*¹⁶, et abandonner au hasard le soin de décider de la suite d'événements déterminés par le fait qu'il s'agit d'une marquise et non d'une femme de ménage, sortie à cinq heures et non à vingt-trois heures trente. Le jeune type est livré à ce hasard. Il contemple un Vieux-Port¹⁷ désolé, son imagination court de l'autre côté des hautes palissades ceinturant les ruines d'un quartier détruit par les Allemands. Son court passé s'est arrêté là, avec quelques derniers francs en poche et un mauvais café à boire. Une gitane esseulée passe au large. Elle hésite à l'aborder, il l'y encourage, il lui tend une main ouverte à lire. Elle s'approche, elle se penche sur la main, elle hésite. Elle le regarde, elle vérifie dans ses yeux ce qu'elle vient d'y lire et, brusquement, elle referme la main, elle s'écarte, à reculons elle fuit, et lui il éclate de rire. Elle lui dénie donc tout avenir ? Mais même sans futur il faut manger.

Il n'a nulle part où aller, il va où ses pas le mènent. À la caserne de la Légion étrangère. Une sentinelle regarde avec gourmandise ce jeune type s'engager sous le porche et pénétrer dans un bureau. Il y est face à un officier qui lui demande ce qu'il veut. S'engager, pour trois ans. Non, pour cinq. Pourquoi cinq ? Parce qu'on n'engage plus pour trois ans. Il reste sans voix. Cinq ans, c'est l'éternité, et il ne s'en donnait pas tant à vivre. Alors, avec douceur, presque paternellement : « Jeune homme, ça n'est pas fait pour vous. Réfléchissez encore. » Il se lève, il remercie l'officier, il repasse devant la sentinelle désappointée, et le voilà sur la rue.

Il n'a nulle part où aller, il va. Un petit truand, l'œil vif et poussant une charrette de chiffonnier, l'aborde avec un accent parigot. Il le suit. Avec lui il se glisse sous les palissades ceinturant le quartier détruit, tombe dans une grande cave pullulant de truands, de clochards, de mendiants. Roger, *le caïd de la Maub*, comme il aime s'appeler, après avoir préféré le climat de Marseille à une prison parisienne, fait les présentations. Ce type-là, énorme, oscillant entre alcool et schizophrénie, c'est justement un ancien de la Légion : qu'il l'interroge ! Mais à quoi bon. Il reste là, il va chercher ses affaires ; il se laisse dépouiller de sa montre, de sa solide valise de cuir ornée d'étiquettes où défilent le Transsibérien, les chemins de fer chinois, les caboteurs en mer Jaune, le *Conte Verde*¹⁸ de la *Lloyd Triestino*, son histoire. Puis on se débarrasse de lui. Il cherche un boulot ? S'il n'y en a pas à Marseille, il y en aurait à Sète. On y embarque sur des pinardiers¹⁹. Roger lui griffonne sur un bout de papier le nom et l'adresse d'un ami qui là-bas le prendra en charge. À Sète, ni l'adresse ni l'ami n'existent, et les pinardiers n'engagent pas. Le ventre creux, il erre dans une ville morte au bord de ses canaux, chassé par le mistral de banc public en banc public. La pierre en est dure, froide. Depuis l'autre côté du canal, d'un alignement de façades noires et d'un café vide qu'une triste ampoule éclaire s'échappe une mélodie, une seule, qu'un juke-box criard répète à l'infini. « Quand nous jouions à la marelle, les lauriers roses les lilas blancs... »²⁰ Au creux d'une vague, et que sa lame suspendue tombe ! Au creux de la déréliction, la mort. Elle n'a pas de forme.

Il lui en a cherché une là où il l'avait naguère rencontrée : dans un musée, à Shanghai. Il ne l'y retrouve pas. Aux cimaises s'accrochent de vastes surfaces bariolées de héros tractoristes, de paysannes pétantes de santé, de soldats vibrant sous des drapeaux rouges, tous, toutes portés par les couleurs criardes de l'enthousiasme vers des lendemains qui chantent²¹. Il fait part de sa déception à la très discrète et si ravissante conservatrice qui l'accompagne. Elle est embarrassée. Elle hésite. Elle le conduit dans un petit cabinet feutré où sont cachées quelques œuvres plus anciennes. Des chinoiserias assez conventionnelles. Non, ce n'est pas ça. Elle hésite encore, elle s'éclipse, elle revient avec des rouleaux²² plein les bras. Elle en déploie un, elle l'étale sur une table, et c'est ça, rien que ça : sur fond bistre, et d'une encre diluée, un trait de pinceau a arrêté l'horizon à la hauteur juste où, peut-être, le ciel se détacherait de l'eau, ou d'une plaine ; d'un néant où, à un bout du rouleau, à droite, au premier plan, minuscules, un rocher et sa pagode ont surgi ; tandis qu'à l'autre bout, à gauche, minuscule aussi et vu de dos, un paysan contemple cet horizon – et c'est ça ! Rien que ça ! La conservatrice a souri. Sur ses lèvres entr'ouvertes, dans le reflet de son regard, le ciel s'est confondu avec l'eau, l'eau avec une plaine que la complainte d'un paysan inonde d'éternité, l'éternité avec une femme qu'un vieil enfant voudrait prendre entre ses bras. Mais si un seul trait de pinceau sur papier bistre a réuni un instant deux histoires, il ne permet nullement de prendre entre ses bras une conservatrice, aussi ravissante fût-elle avec ses yeux délicieusement bridés.

Reste une image, dont un vieil homme se repasse le récit sans se demander s'il serait cosigné par celle qu'il met en scène. Un vieil enfant l'a vécu, un vieil homme le raconte, mais quelle confiance faire à sa mémoire ?

Jadis, il s'est réveillé un jour sans plus de passé, les poignets attachés aux barreaux d'un lit. Ignorant pourquoi, cherchant comment il se trouvait là, nulle part, dans un monde qui ne saurait être le sien. Peut-être dans l'autre? On n'y arrive pas sans quelques petites formalités. Celles d'une oraison funèbre par exemple, qu'il écoute: «Si jeune, il nous a quittés!» Cette emphase plaît à celui qu'elle couche dans un cercueil. Il y goûte le sel des larmes versées, il mesure l'intensité des reniflements dans les mouchoirs déployés, il apprécie les fleurs dont il est entouré. Puis, nécessairement, on l'aura glissé dans un four crématoire. Justement, il voit une fumée blanche s'élever d'une cheminée vers un ciel bleu, si délicatement bleu. Mais, y montant, il ne se souvient pas d'avoir eu chaud, très chaud. Pas plus qu'il ne se souvient du chemin pris pour gagner un lit d'hôpital où se trouver prisonnier, les poignets attachés à des barreaux; donc condamné à s'évader. Dans le silence de la nuit, il remue les poignets, la main droite se libère. Elle se dirige vers le bras gauche, elle en extrait une aiguille plantée là. Un liquide subtil dessine une courbe brillante sous un rayon de lune, un petit garçon s'émerveille de la trajectoire de son jet. Sauf qu'elle atteint un visage endormi sur un lit voisin, d'où jaillit dans un éclat de rire, avec toutes ses dents, la compagne d'une brumeuse adolescence. Un petit garçon n'arrose pas de son jet l'au-delà d'une barrière d'où les vapeurs d'obscurs marécages montent vers lui, qu'elles suffoquent.

Elles ont asphyxié un adolescent planté devant celle qui aurait été sa mère. «Tu te souviens de ta cousine Natatcha? Elle était si vive, si intelligente.» Tellement plus que toi, il n'est pas nécessaire qu'elle l'ajoute. «Son père, ton oncle, dirigeait un combinat – une histoire de fonte, d'acier, quelque chose comme ça. Un jour une délégation du parti est entrée dans son bureau, elle l'a accusé de trotskisme et l'a abattu sur place. Ta cousine n'avait plus de papa quand tu l'as rencontrée.» Et l'autre oncle, son frère? «Lui, il dirigeait les mines qui alimentaient le combinat. Il a été envoyé au goulag, puis expédié sur le front quand les Allemands ont envahi l'URSS, et on n'a plus eu de nouvelles de

lui. » Un mort parmi les millions de vivants jetés avec de pauvres fusils aux canons des divisions Panzer, un figurant sans figure rejoignant entre les poubelles les cadavres alignés par la faim sur les trottoirs de Shanghai. C'est l'Histoire, lui dit-on. C'est l'Histoire, répète-t-il, cette maquette d'une canonnière²³ placée sur un rayon de sa bibliothèque. Jadis, enfant joueur, il l'avait désarmée de ses canons. Elle les avait tous quand il y était grimpé avec son père. Le petit marin volubile et rieur qui la lui a offerte l'avait entraîné vers l'un d'eux, il lui avait donné à tenir un bout de corde et soudain ça a fait « boum » pendant que les grands levaient des verres où moussait le champagne. Puis, la main dans la main de son père, entre des officiers tout en blanc et en galons, il était monté à bord d'un autre bateau, énorme, ses longs tubes gris ridiculisant ceux de la canonnière. On lui apprend qu'il s'agit du navire amiral des Américains²⁴. D'autres officiers tout en blanc et en galons sont alignés et saluent. Un marin très grand, très sérieux, l'amène vers les longs tubes gris alignés côte à côte, et ça a fait un « boum » vachement plus impressionnant que celui des Français. Après quoi, les officiers en blanc et galons se sont assis autour d'une table infiniment longue, dans une salle plus longue encore mais au plafond si bas qu'il se demande comment les grands Américains peuvent s'y tenir debout. Ça mange, ça boit, ça parle peu, peut-être ne se comprennent-ils pas. Assis à côté de son père, il ne comprend pas davantage pourquoi il se trouve là.

S'impose à lui la figure de son père, en civil, quand on lui explique que, au Club, l'amiral américain et le commandant français s'étaient disputés; qu'ils devaient se rencontrer le lendemain pour se battre; que, pour qu'ils ne se tuent pas, son père avait été choisi comme arbitre et que, maintenant, la paix était faite grâce aux coups de canon et aux coupes de champagne. Tout ça, pas très clair: ne fraternisait-il pas, lui, avec les Français et les Américains, les Anglais et les Chinois? Mais pas avec les diables japonais.

Soudain, sur le divan, il a ri. « Vous savez comment je vous vois? En vaillant petit cheval blanc luttant contre le vent et la

marée et avance-t-il, n'avance-t-il pas, s'il ne recule ? » L'image colle à celle qui derrière lui l'écoute, elle colle à sa propre parole qui avance, n'avance pas, à laquelle se prennent des histoires aux grinçantes charnières sans que s'y arrête, indifférente, la rongeuse rumeur du temps.

20

*Mais debout, il faut tenter de vivre. La vague ouvre et referme mon livre*²⁵ : le corps l'a crié au bleu du ciel ; des hauteurs d'un cimetière, il l'a crié à la compagne lointaine qu'il ne voulait pas d'autre tombeau que son corps à elle. De l'Histoire, il s'en fout. Qu'au même moment d'autres corps tombent dans une Indochine où il n'ira pas, il s'en fout. Les battements du cœur crient non à ce qui n'a pas d'image, ils en appellent au creux d'une origine où le oui d'un regard une fois eut lieu.

21

Sauf qu'elle lui colle aux semelles, cette Histoire. Elle s'est invitée chez lui quand l'odeur de Amah, d'une ville, de ses ruelles, de ses boutiques, est entrée dans son appartement. Dira-t-il à celle qui lui apporte cette odeur que leurs deux histoires s'y rejoignent ? Elle raconte la sienne, et l'Histoire. Son père dans la Longue Marche. Son père, à genoux dans la rue, les mains attachées derrière le dos, conspué, confessant aux Gardes Rouges les crimes qu'il n'a pas commis. Ses fils, qu'il lui faut mettre en lieu sûr parce qu'ils se sont trouvés place Tiananmen quand il eût mieux valu ne pas y être. Elle ne sait pas que sa parole se réchauffe d'une odeur qu'elle ignore, qu'elle réanime des braises qui se voulaient éteintes et n'ayant gardé de l'Histoire que les rides d'une chronique ; chronique sans fin et Histoire sans fond confondues pour un vieil homme en Janus bifrons²⁶, une face tournée vers le passé, l'autre vers ce qu'elle ignore, là où des générations éternellement myopes recycleront, de fantasmes avortés en fantasmes avortés, la beauté d'un corps s'offrant au désir,

le souvenir de larmes jaillies comme ça, sans crier gare quand, au creux d'une vague, une romance russe a effleuré une éternité perdue, quand le corps s'est accru du corps d'une autre, s'y est trouvé, s'y est perdu.

*Penes Janum sunt prima, Penes Jovem summa*²⁷ : Janus préside à tout ce qui commence, Jupiter à tout ce qui culmine ; et le vieil homme se demande s'il vaut vraiment la peine de s'en donner tant pour répéter ce que la mythologie lui enseigne ; que, lorsque les portes du temple de Janus s'ouvrent, les hommes se ruent dans la guerre qu'entre eux et à eux-mêmes ils se livrent, et dont Jupiter décide. Que savait sa si jolie tante, blessée par un premier amour raté quand, à Singapour, sous les bombes japonaises, elle a refusé celui d'un pilote de la R.A.F. ? Elle avait rayé les hommes de sa vie, celui-là est monté dans son avion et n'est pas revenu d'un dernier combat. Que savait cette amie, belle sous la crasse des camps quand, à Budapest, on s'apprêtait à lui faire rejoindre, avec sa petite sœur, leur père à Auschwitz ? Elles sont trop ravissantes. L'officier hongrois chargé de superviser l'opération leur dit au passage : « Filez ! » Elles s'échappent, elles errent la nuit dans Budapest sous couvre-feu, elles survivent. La vie, la mort réduites à des vignettes engrossant de leurs petites histoires celles de corps refusant de renoncer à leur seule réalité, celle du corps même. Y renoncerait-on quand le passé ne se connaît plus d'avenir ?

Dans son bureau d'une Shanghai occupée, ce père à l'élégance mélancolique, prisonnier d'une concession où l'Europe veut ignorer sa fin prochaine, ce père devant son couple sans avenir n'en a plus désiré d'autre que celui offert par un revolver, la gueule dans la bouche dressée contre le palais ; et répercutée d'horizon en horizon la détonation a explosé plus fort que les canons de la petite canonnière ou de l'amirale *Augusta* sur les eaux troubles du Huang-Po. Alors, parce que les pères auraient mangé des raisins trop verts, les fils en garderaient-ils les dents agacées²⁸, et ceci jusqu'à la sept fois septante-septième génération des Écritures et d'une prédétermination que le corps porte et rejette ? Comme son corps a refusé à cette vieille dame²⁹

qu'elle est pour l'étudiant, qu'elle loge et cocole, qu'elle gave de rillettes de la Sarthe et de confits du Sud-Ouest, d'être le clone de son fils, tué en 1939, né sans avoir été connu d'un père tué en 1914?

22

Trop d'images se heurtent, se culbutent, s'intriquent, se cannibalisent. Le vieil homme les voit défiler, les questions posées par les premières projetées sur l'écran vierge de celles où il pourrait être encore. Mais y sera-t-il? Et s'il y est, espère-t-il, pour ses questions embrumées de passé, des réponses qui ne seraient pas boîteusement caduques? «Ce qu'on ne peut atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitant. L'Écriture dit que ce n'est pas un péché de boiter.»³⁰ Et à tout prendre, ça ne le dérange pas que ses images soient prêtes à s'effacer, leurs petites différences noyées parmi celles auxquelles chacun accroche les siennes. S'il respire encore, c'est de l'apnée de quelques secondes où le bonheur s'est arrêté et continue à imprégner de nostalgie le désir de quelque improbable recommencement.

Il est debout devant grand-père. Il en dépasse d'une tête les quatre-vingt-sept ans. Grand-père, tellement silencieux, a tiré sa pipe de la bouche et s'adresse à lui avec une gravité inhabituelle. «J'ai prié Dieu pour qu'il me garde en vie jusqu'à tes vingt ans. Tu les as maintenant, moi j'ai accompli ma tâche. Je peux m'en aller.» Et il s'en est allé, trois mois après, de la mort des patriarches. Lui, il ignore quelle est sa tâche. Il a rempli celles qu'on attendait de lui. *On*, mais quel *on*, Dieu absent, et lui face à lui-même dans le grouillement des vies dévorées par l'Histoire? À quoi pensait l'oncle russe quand quelques balles ont fait de lui un trotskiste mort? À quoi pensait l'oncle anglais quand, nuit après nuit, dans le ciel allemand et sous des tirs croisés, son avion à court de carburant peinait à regagner l'Angleterre? À quoi ne pensait plus père quand son doigt a pressé la détente d'un revolver, dont il n'avait jamais usé contre personne? Quelle fascination suinte de telles images, quel pouvoir exercent-elles

sur le vieil homme pour qu'il ne puisse s'en libérer ? Il n'a pas de réponse aux questions qu'elles lui posent.

Dans la fraîcheur climatisée d'un palace, à Kinshasa³¹, il offre une bière à un journaliste du lieu, qui la boit à toutes petites gorgées et soudain, au hasard de la conversation, il s'aperçoit que le prix de leurs deux bières nourrirait sa petite famille pendant une semaine ; que le journaliste, ou celui qui se fait passer pour tel, préfère boire une bière dans un palace plutôt que de penser à la bouillie de ses enfants ; que la pieuse complicité des mots encrotteront longtemps encore les morts alignés par la faim sur les trottoirs de Shanghai ou d'ailleurs. Mais si un jour ils se relevaient, multitude ?

S'ils se relevaient... « Tu DOIS croire à la résurrection. À celle de la chair. » L'oncle théologien doit persuader l'adolescent de sa propre certitude, l'adolescent perçoit son angoisse de rester seul avec elle. Dieu doit être plus fort que *On*, sinon Il n'est qu'un acteur d'une Histoire traversant de son épouvante les portes de Janus pour brûler Sodome, Gomorrhe, Hiroshima, Nagasaki, et passer la multitude au fil de l'épée – quitte à oublier une tête au bord d'une route, nulle part.

Justement, au temple, pendant que Sa parole tonne du haut de la chaire, l'adolescent se tortille sur un banc trop dur aux fesses et lève les yeux vers le plafond. Peint au centre, Son œil grand ouvert le regarde. Sans angelots papillonnant tout autour pour en rendre la sévérité aimable. Devant Lui, tout *On* est coupable d'être *soi*.

23

Mais que ce *soi* oublie qu'il est vu, il vit, il tue, il meurt. Il se sera complu un instant dans sa propre image, celle de son désir. Grand-père, lui, a quitté l'ici-bas d'une vallée de larmes pour le présent perpétuel de là-haut. Son univers avait eu un commencement, à quoi la méchanceté des hommes promettait une fin. Pour son petit-fils, qu'une balle ait fait éclater la cervelle de son père, une tête est tombée, ses yeux vitreux le regardent avec la

même indifférence que l'œil peint au plafond du temple, tandis que pleuvent d'une chaire des paroles aussi inconfortables que le banc dur sous ses fesses. Écho lointain de paroles désenchantées que, hors jeu, un vieil homme perçoit encore, et a-t-il gagné en liberté ou en solitude seulement ?

Entre des parasols militairement alignés, la mer à quelques mètres, rendue lointaine par des sonneries de téléphones portables, des piailllements de mômes se chipotant des gonflements plastiques multicolores, que vient faire le souvenir de cette même plage où couraient les crabes, où s'amoncelaient les coquillages d'une mer vivante encore ? Et puis, plus lointain, que vient faire le souvenir d'eaux transparentes entre des écueils siciliens peuplés de poissons eux aussi multicolores ? Eaux désormais troubles, Ulysse n'y entendrait plus le chant des sirènes. Des jambes élégantes y trempent leur ennui quand elles ne le promènent pas dans un pauvre village reconverti en rendez-vous huppé des snobismes du coin. Justement, sur une de ses placettes, le vieil homme est venu écouter le leader d'un parti qui fut à gauche, très à gauche, acoquiné d'un philosophe aux intentions louables, très louables, faire la promotion d'une fondation qu'à eux deux ils ont décidé de créer. Elle se nommera *Humanity*³². Le vieux philosophe s'en excuse. Il aurait préféré *Humanitas*, mais d'une finale en *-tas* auraient émané des relents d'étiquette pharmaceutique. C'est de l'humour, et l'assistance rit, comme si le *-ty* ne fleurait pas le gras d'un hamburger-frites. Quelques vieux communistes égarés là ne semblent pas comprendre, mais les sirènes à moitié nues sur des talons aiguilles et assises à côté de vieux protecteurs aux tempes argentées sont enchantées. Elles n'ont pas et ne cherchent pas à comprendre. Pour elles, la fondation se vouera à la réflexion. Sa tâche sera de dégager des droits de l'homme ceux qui sont fondamentaux de ceux qui le seraient moins, et ceci grâce au concours de penseurs de haut niveau, toujours les mêmes, à eux tous représentant la diversité des cultures humaines. Ça ne mange pas de pain. On applaudit bien fort au sage gouvernement mondial qui, nécessairement, en sortira. On ne se demande pas qui y détiendra le

pouvoir, et comment, et à quelle fin. Ce serait trop basement concret, et puis dans ce meilleur des mondes annoncé, les loups auront-ils appris à brouter avec les agneaux? Mais si parmi ceux-ci se glissaient des brebis galeuses? Aussi regrettable que soit l'usage de la force, elle s'usera contre ces éternels emmerdeurs, ces individus asociaux, ces frustrés de tout poil, d'où vient tout le mal. Les sirènes à demi nues et leurs protecteurs ventripotents sont rassurés. On applaudit comme si c'était fait. Vous qui n'applaudissez pas, ne seriez-vous pas un de ces emmerdeurs? Puis l'assistance gavée de bonne conscience se disperse. On la retrouvera se remplissant la panse dans les restaurants du lieu. Ils sont chers.

La vocation coloniale de l'Occident n'est pas blessée assez pour que se taisent les canons de sa démocratie. Éternel Protée, elle a changé de forme, sinon de discours. Mais où le vieil homme se situe-t-il entre forme et discours, et peut-il se reconnaître dans celui-ci sans se trouver condamné par celle-là? Et quel espace reste-t-il à qui hérite de celui-ci et de celle-là?

24

Aucun, parce que la morale ne s'accommode guère mieux du désir que le désir de la morale. Entre leurs «tu dois» et leurs «je veux», inlassablement, la littérature et ses ancêtres mythologiques ont tissé des histoires. On s'en repaît, on y prend même plaisir. Le vieil homme s'en raconterait bien une, pour se reposer de tourner en rond; et pour son seul plaisir.

«Jadis, dans le Grand Temps où les hommes vivaient sous le regard des dieux sans connaître la mort, ils reçurent d'un transfuge de là-haut, d'un jaloux nommé Prométhée, le feu qu'il avait volé au ciel. Affront intolérable pour Zeus qui, vengeur, décida de punir les hommes d'avoir accepté ce cadeau. Mais comment? Il y avait alors de par le monde une femme nommée Pandore, si belle que les mâles naturellement paillards de l'Olympe la convoitaient tous. «Pas d'histoire de cul chez moi!» décida Zeus, et il offrit Pandore à un brave type, Épiméthée, proprié-

taire foncier de son état, et par ailleurs frère du garnement qui avait volé le feu du ciel. En bon mari, Epiméthée fit faire le tour du propriétaire à sa jeune épouse. Il la mena dans son chai, où par centaines s'alignaient jarres et amphores pleines de grain, d'huile, de vin, de tout le nécessaire d'un ménage prospère. « Tu peux te servir dans toutes, sauf dans celle-ci, qui doit rester scellée »; et il s'en alla aux champs comme chaque matin, afin que les jarres et les amphores ne fussent jamais vides.

Pandore était femme. On dit les femmes curieuses. « Pourquoi n'ouvrirais-je pas cette jarre, alors que toutes m'appartiennent ? » La curiosité est un vilain défaut, lui avait-on appris, mais l'amour de la connaissance en est-il un aussi ? Elle ne résista pas à la tentation, elle découvrit la jarre et aussitôt s'en échappèrent tous les malheurs de l'humanité : le mensonge, la tromperie, le parjure, le vol, le meurtre, la souffrance aux mille visages et, surtout, la mort. Pandore referma précipitamment la jarre. Un seul malheur, plus lent que les autres, ne put en sortir, l'espoir. Pandore eut juste le temps de l'apercevoir, de le trouver désirable. »

Et ce désir en engendra l'image, et l'image la nostalgie de son objet perdu chez un jeune type persuadé d'avoir trop vécu avant d'avoir commencé à vivre ; ce même objet entr'aperçu par un homme jeune dans un regard donnant corps au langage, et à nouveau perdu pour un vieillard sachant qu'un regard ne dit que son propre désir, même quand, par d'obscurs chemins, il rejoint celui d'un enfant sur la glace d'une voiture, au bord d'une route ponctuée d'arbres hauts, maigres, noirs, dressés en sentinelles devant un indépassable horizon.

25

Comment désintriquer son propre regard de ceux où il se cherche ? Quand son adolescence a revendiqué sa singularité, l'oncle théologien lui a dédié le *Traité du serf arbitre*³³. Y figurerait-il cet homme qui, assis au théâtre, riait et criait comme s'il assistait à un grand divertissement, cependant qu'on ne

jouait rien et que tout se passait dans sa tête de rêveur, ainsi que le raconte Horace³⁴? Sur la scène vide où Luther rêvait Dieu et Érasme l'homme, comment ne pas percevoir l'absence de l'Un, de l'autre, sous le «tu dois, tu ne dois pas» d'un œil indifférent peint au plafond d'un temple, son «Je suis Celui qui suis»³⁵ olympien éteignant sur les lèvres le frémissement des baisers? Et qu'entre d'autres lèvres ait passé jadis une romance russe, qu'en reste-t-il quand un ambassadeur libéré par la *perestroïka*³⁶ de son arrogance d'hier a plaqué un baiser sur les siennes, l'appelant «mon frère»? À quelle profondeur partageraient-ils un récit commun?

Justement, il était assis à côté d'un vieux barbu au fort accent yiddish. Entre deux coups de fourchette il lui demande pourquoi sa communauté fait appel à lui, un *goy*³⁷, chaque fois qu'il s'agit de présider un débat³⁸ où des notables israéliens viennent taper leurs coreligionnaires de la diaspora coupables de n'avoir pas rejoint la Terre Sainte. Sait-il que sa mère était juive? Il le sait. Sait-il que sa mère appartenait à une famille n'ayant jamais connu le ghetto? Il le sait, il ne veut pas en dire plus, sans doute en sait-il davantage, inutile d'insister. Eux savent, qui lui rappellent une dette qu'il n'a pas contractée, mais qu'il lui faut néanmoins payer à un passé antérieur à son *Institution de la religion chrétienne*. Même si sa mère a reçu son éducation chez les dames du Sacré-Cœur. Même si un charmant prêtre italien l'y a convertie à l'amour de sa langue et du Christ. Pour le vieux barbu à l'accent yiddish, à moins qu'il eût été celui de son Alsace natale, il est des leurs depuis la captivité à Babylone, avec eux il porte le poids de leur culpabilité³⁹.

Strate après strate, s'alourdissant de ce qu'ils recueillent au passage, qu'ils digèrent ou ne digèrent pas, s'alluvionnent des récits dont un vieil homme s'évertue à composer le sien. Pour que des yeux d'enfant trouvent à leurs questions la réponse d'un regard. Mais quelle réponse donner à l'absence d'où surgit la question, sinon l'absence même? Il en attendait une de son vieux professeur de littérature⁴⁰ ce jour où ils se promenaient ensemble dans un paysage familier. Il a lu sa signature au bas

d'un manifeste du surréalisme, il aimerait l'entendre évoquer une époque pour lui mythique. De sa jeunesse, le vieux professeur s'est trop éloigné pour vouloir y retourner. Il préfère l'entraîner plus loin, plus avant, vers le village où, lui rappelle-t-il, « vos ancêtres se sont enracinés il y a sept siècles, ont défriché la montagne, ont disputé leur liberté aux loups ». Mais qu'a-t-il à en foutre ? Faut-il qu'il gratte le palimpseste des ans pour se reconnaître frère des culs-terreux tirant une charrue comme dans quelque Chine d'avant-hier, là où les tracteurs ne labourent plus une terre devenue trop ingrate et que les poètes ne chantent plus ? Sauf un vieux professeur, dont les vers démodés se souviennent d'un monde moribond qu'ils peuplent des fantômes héroïques de sa culture. Devant le silence de Dieu, l'oncle théologien et son *De servo arbitrio* ont peut-être raison.

Le voilà déjeunant à la Closerie des Lilas avec une femme charmante, confiante, aux yeux légèrement bridés. Elle interroge son présent, elle s'interroge sur son avenir. Elle n'a pas de nouvelles de chez elle, elle ignore si oui ou non elle y est encore Madame l'ambassadrice, elle cherche une réponse dans les journaux étrangers, leurs correspondants ne parlent que de la confusion régnant là-bas. Pour se rassurer, elle lui réitère l'invitation qu'elle lui a adressée naguère, elle le recevra dans son pays comme lui l'a reçue dans le sien. Mais, lui demande-t-il, l'URSS existera-t-elle encore demain ? Elle ne sait pas. La voix assurée qui parlait hier par sa bouche s'est tue, les fils qui animaient ses gestes se sont relâchés, la voilà désarticulée sur la scène d'un théâtre de marionnettes, seulement femme, seulement charmante avec ses yeux légèrement bridés, et avouant son désarroi à qui ne peut rien pour elle.

26

Ces seuils d'incommunicabilité que s'épuisent à franchir des messages babillards, ahanant après une assurance d'exister ; pour quelque autrui, fût-il unique, fût-il un grand tout, les bras levés, les mains tendues, les poings serrés, hurlant avec les

loups, prêt à finir mouton, ou n'importe quoi plutôt que de se savoir dévoré, digéré, déféqué par un Moloch vêtu des oripeaux de l'Histoire et de ses mythologies. Sur la scène vide où le vieil homme a vu jouer les siennes, il a été joué, sa liberté parfois entrevue sur les miroirs sans mémoire d'un palais des glaces. À ceux qui sans cesse veulent les traverser, il n'a pas vocation à crier «Casse-cou ! cessez d'attendre de demain la fusion du désir et du réel, votre désir appartient au passé!» Il écoute un petit Africain demander à son père glorieusement ancien combattant «Dis, papa, quand est-ce qu'elle reviendra, la colonie?» et lui il se demande si, né dans un autre siècle, il aurait éprouvé un semblable sentiment d'avoir basculé d'un monde intelligible dans le chaos d'un autre.

Que pensait grand-père, enfant en 1870, adulte en 1914, quand en 1950 il voyait une génération nouvelle espérer naïvement reconstruire un monde pacifié sur les ruines d'empires défunts? Lui, resté dans son petit coin de terre et faisant encore la distinction entre les étrangers du dedans, venus d'autres régions de son pays envahir la sienne, et les étrangers du dehors, toutes nations confondues... L'angoisse d'hier avait-elle la même couleur que celle qu'aujourd'hui élargit aux confins de la planète, sans plus un continent où la fuir, ne fût-ce qu'en rêve? Mais «on ne peut descendre deux fois dans le même fleuve»⁴¹, et le vieil homme planté sur la berge du sien, dans son ici et maintenant décalé, ne reconnaît pas dans la séduisante passante perchée sur des talons aiguilles, les jambes dégagées aussi haut qu'une dernière décence l'autorise et tenant par la main un enfant, non, il ne reconnaît vraiment pas en elle Amah, ses petits pieds atrophiés serrés dans des chaussons noirs au bout de pantalons flottants et noirs aussi. S'agit-il seulement d'une question de forme? Non, aurait répondu mère-grand en longue robe fourreau, droite dans son corset aux baleines métalliques. Elle si sensuellement tendre avec l'enfant blotti contre elle dans la chaleur de son lit, elle aurait dit non à la main qu'une femme, droite et sanglée dans un tailleur strict, a retenue de la sienne sur la chaleur de sa cuisse, le temps d'une tendre complicité où

« nous descendons et ne descendons pas dans le même fleuve, nous sommes et ne sommes pas »⁴².

27

Moments, et l'aujourd'hui d'hier perdu dans l'anomie d'une quelconque journée d'été; entre quatre parois nues une fenêtre ouverte sur rien, une porte par où entrent et sortent des hommes et des femmes en blouse blanche, des médicaments, de la bouffe à déglutir, des pots de chambre à remplir, des paroles et des rires sans rime ni raison qui, se répétant, répètent à un jeune type « tu es là, tu n'es que là ». Sauf ce soir quand l'angoisse a envahi la chambre, que la nuit s'est glissée par la fenêtre, que la porte s'est fermée sur l'insomnie à venir : quelque chose manque à la répétition du quotidien, mais quoi, et soudain « il n'est pas venu », et comme il ne vient pas « il ne viendra plus » : l'ordre du monde bouleversé, et se pourrait-il que le monde n'en eût pas ?

Il... Quand la nuit tombée, l'hôpital rendu au silence, la porte s'est ouverte. Une lampe s'est allumée. Il a tiré une chaise, il s'est assis à côté du lit. Il s'est excusé de son retard. Des examens l'avaient retenu à l'Université plus longuement que prévu⁴³; et sa voix a rendu à un enfant son reflet sur une glace, tracé dans le désert de l'amnésie, quelque part au milieu de nulle part, un chemin vers l'autre, même quand l'autre ne répond pas à son attente.

Celui-là y fut, sur les photos jaunies de son souvenir. Adolescent, grand, mince, naturellement élégant, le regard embué d'enfance heureuse⁴⁴. Fin 1918, les industriels de sa ville natale cherchent à renouer des relations interrompues par la guerre avec le marché chinois. Ils ont besoin de volontaires. Lui, qui ne s'est jamais éloigné de son biotope natal et d'une éducation strictement calviniste, il court l'aventure. Une photo le montre grave soudain, trop jeune dans un costume trois pièces, le cou fluet emprisonné par un col cassé convenablement empesé, sur le pont d'un bateau traversant l'Atlantique, le Pacifique avant d'aboutir à Shanghai, la mégapole de tous les trafics et de

toutes les corruptions. «Je n'oserais dire aux parents la vie qu'on mène ici», écrit-il à son frère aîné. Il la mène en célibataire, entre un club très british et, par ennui ou par esprit citoyen, un engagement comme volontaire dans la milice assurant aux côtés des forces françaises la sécurité de la Concession. Lui, si doux, une photo l'assied grave, ou désabusé, sur un véhicule blindé pendant l'un des nombreux troubles, ou grèves, ou émeutes qui secouent périodiquement la ville. Ou, debout, en trois pièces col cassé, au milieu d'une trentaine de négociants chinois, ses clients en longues robes noires à brandebourgs, tous couverts d'un bonnet rigide, noir aussi. Les affaires vont cahin-caha, mais plutôt bien s'il faut en croire la grande Ford avec laquelle il a renversé une jeune femme imprudente, bientôt la sienne. Frivole, et tellement dépensière comme si son ancienne Russie n'avait pas connu de fin, que la Grande Crise ne ravageait pas la planète, que l'impérialisme japonais et la guerre civile n'annonçaient pas une fin semblable à son univers colonial, qu'il fût russe, anglais, français, américain, blanc toujours. Avec sa centaine de robes de bal, n'avait-elle pas reçu un engagement à Hollywood alors que les Japonais entraient dans Shanghai? Pauvre père devant un avenir effondré, et se voyant logiquement condamné à mettre fin au sien. Mais jusqu'où l'onde de choc d'une existence perdue étend-elle ses résonances pour que, de trous aveugles en taches blanches, elles remplissent d'images la mémoire d'un vieil homme?

Au fond d'une brousse africaine, il converse avec une vieille femme aux yeux hagards d'avoir trop vécu. Que lui dire? Sans doute a-t-elle eu des enfants, alors combien? Elle ne sait pas. Dix, douze, ou davantage: beaucoup. Comment s'appellent-ils? Elle hésite. C'est que quelques-uns sont morts, d'autres sont partis au loin depuis si longtemps qu'ils ont perdu pour elle leur nom. Sauf un, et son visage plissé s'éclaire. Celui-là, c'est un bon fils, il lui donne à manger. La présence nourricière d'un seul garde un nom, parlant à la chair elle s'incarne dans le temps. Mais Amah, ce n'était même pas son nom, seulement «servante» en chinois, et pourtant elle fut celle-là, unique, qui dans

la confusion de la guerre a su faire parvenir à l'enfant lointain qu'elle aimait un damassé de soie violette ; avec quoi, et seulement pour lui, grand-mère a fait confectionner un coussin dodu pour qu'il y repose la tête et qu'en douceur, sans rupture, le présent se nourrisse du passé d'un même amour. Mais l'amour suffit-il pour que présent et passé se réconcilient, et les raisins trop verts mangés par les pères cesseraient-ils d'agacer les gencives des fils ? Quand ce ministre chinois l'arrache à l'anonymat du groupe qu'il accueille et lui pardonne d'avoir pillé jadis le riz des siens, pardonne-t-il vraiment aux fils les canons des pères, eux qui imposaient aux siens de mourir en silence sur les trottoirs ?

Une Chinoise obèse sourit à l'objectif d'un photographe de *Life*. Assise sur un pliant, elle plonge des baguettes dans un bol de riz. Accroupie à côté d'elle, la peau fripée collée aux os, une mendicante n'a plus la force de lever les yeux vers le bol, et espère-t-elle encore qu'un grain de riz tombera du court trajet des baguettes entre le bol et une bouche replète d'indifférence ? Le ministre est bien nourri, le repas qu'il offre est délicieux. On lui en gâterait sans doute le plaisir en lui glissant la photo sous les yeux.

28

Une image seulement, sans noria, sans paysan, et emportée cette nuit-là par les grincements des essieux d'un train crachotant son charbon. Nuit lente, chahutée, passée dans un soufflet entre deux wagons du Palerme-Rome, sa jeune compagne endormie plus loin entre les ballots et les mirages nordiques des migrants du Sud. À Rome, la correspondance se fait attendre assez pour que se puisse découvrir la Sixtine. Ils y sont seuls. Alors, de fatigue, s'étendre sur un banc. Contempler longuement le plafond, s'endormir noir de crasse sous le regard de Dieu et être réveillé par la voix douce d'un prêtre rappelant qu'il se trouve dans un lieu de culte. Que s'est-il passé depuis pour que des haut-parleurs aient à l'apprendre à des hordes impatientes de liquider une étape de plus d'un marathon culturel ? Quelle

rupture pour que s'accepte «qu'on ne peut descendre dans le même fleuve deux fois», l'espérance de Dieu et l'espérance de l'homme étouffées par le vacarme de l'Histoire? Quelle place y est laissée à un vieillard étonné d'y voir plus clair à mesure que sa vue baisse, sinon celle que dessinent ses images, sa solitude muette, au milieu de trop de solitudes bavardes?

Une solitude envahie par une autre. Une jeune fille s'est assise en face de lui. Elle est paumée. Son professeur attend d'elle qu'elle analyse des textes impies. Impies selon elle? Non, ils le sont pour son père. Pour lui, il n'est pas question qu'elle approche les œuvres de Satan. Son père ne serait-il pas cet homme proclamant par les rues que sa bouche annonce le retour du Christ, de la vérité, de la vie? Les textes sont inscrits au programme. Est-ce une raison suffisante pour induire cette jeune fille à trahir la foi de son père, et faut-il se faire tentateur, faire miroiter à ses yeux une possible liberté? Elle ne peut pas, elle ne veut pas en envisager le désir. «Si tu crois en Dieu, tu dois croire que Satan existe, concrètement». Parole de l'oncle théologien. Mais, entre carences et blessures, quelle parole donnera corps au désir courant vers sa perte ou son accomplissement?

29

Il faisait courir un enfant vers sa perte, sur une route encombrée de poteaux électriques renversés, un lendemain de typhon. Sa mère partie à cheval, l'enfant court vers la plage dévastée, ses cabines emportées, son troquet sur pilotis disparu dans les flots avec ses thés dansants de fin d'après-midi. L'enfant court le long de la plage déserte, plus loin jusqu'aux écueils qui lui étaient défendus. Au-delà, la mer houleuse, grise, sale, profonde. Il gonfle sa bouée, il l'obture d'un bouchon rouge, il se jette à l'eau, il nage. Le courant l'éloigne, la bouée se détend. L'enfant en retire le bouchon, la regonfle, le bouchon lui échappe. Lentement il descend, il fuit la main le poursuivant dans sa danse muette plus bas, toujours plus bas et maintenant, posé sur le sable clair du fond, il le nargue de son rouge de plus en plus éclatant sous

les irisations d'une lumière tombée de là-haut, de toujours plus haut, trop loin pour la main de l'enfant – qui soudain remonte à la surface dans un nuage de bulles. Très loin, debout sur l'écueil, une silhouette en casaque blanche et pantalons noirs flottants agite les bras, crie. Puis, rien, avant qu'une paire de claques maternelles ne le réveille, vomissant dans une baignoire l'émerveillement à peine entrevu, aussitôt perdu, d'un point rouge inaccessible à son désir et reposant sur un lit de sable clair : la mort serait-elle si douce ?

Mais encore, et toujours : « on ne peut descendre dans un même fleuve deux fois ». Sur les marges d'un Chinatown parisien, le vieil homme échange quelques propos avec un traiteur à la mine florissante. De quelle province de l'empire du Milieu est-il venu ? De la périphérie de Shanghai. C'est vague. « Tiens, j'étais enfant à Shanghai quand les Japonais ont occupé la ville. – Parce qu'il y avait des Européens à Shanghai ? » Incrédule, et sous-entendant : comme des Chinois aujourd'hui à Paris ? Alors, cesser de tendre la main vers un point rouge qu'elle n'atteindra pas ; garder seulement un œil ouvert sur son souvenir, hier lu avec le regard d'aujourd'hui, aujourd'hui avec le regard d'hier, en louchant sur une réconciliation entre ce qui fut et ce qui est. Hier ruminé à déféquer aujourd'hui, et fumier de lendemains usufuitiers engraisés de vies chipotées à d'autres, avec leurs chamailleries sans fin, leurs renoncements muets, leurs frustrations plein l'estomac ; réentendre plutôt l'écho de quelque « je t'aime » une fois murmuré, et savoir en prendre distance ; se délier des anecdotes du bonheur et du malheur, leurs vertiges reportés plus loin, toujours plus loin, de moins en moins loin enfin.

30

Son arc à la main, son destin suspendu au point mort de sa réflexion et face à ses parents impatients d'en découdre, Arjuna⁴⁵ se demande s'il vaut la peine de commencer, de recommencer un combat qu'aucune guerre ne conclut. Dans son siècle bousculé

de masses anonymes jetées les unes contre les autres, chacune prête à bander ses fusées aux ogives nucléaires, le vieil homme se demande quelle place est laissée au rêve du sujet-roi, s'il lui en reste une ailleurs que dans les romans qu'il se fait, ailleurs que dans les déclarations vertueuses de son droit à être soi, dans ses protestations plus vertueuses encore contre les violations de ce droit.

Un ami lui raconte un sien voyage au Congo naguère belge. Au restaurant, un serveur renverse sur lui un verre. Assis à côté de lui, un ex-colon grommelle « Avant, je l'aurais descendu celui-là ! » et, devant son émotion, qu'un jour son boy avait commis une semblable maladresse, qu'il l'avait mené au bord du fleuve et lui avait demandé s'il savait nager. Non, le boy ne savait pas nager. « Alors, apprends ! » et il l'avait poussé à l'eau avant de retourner à ses affaires. Jusqu'où le sujet-roi est-il prêt à bander son arc ? À Arjuna chancelant au point mort de sa réflexion, Krishna dit « Agis ! Ni la vie ni la mort ne t'appartiennent. » Agis, mais au vieil homme il ne reste guère d'années à vivre, juste assez pour enrichir des enlumineurs du sens ses souvenirs, et qu'aurait pensé père, de moins en moins assuré de la pérennité de son Occident, en apprenant que son fils venait d'acheter sur une plage tyrrhénienne, à un marchand sénégalais l'appelant « mon meilleur ami, mon grand frère », un short made in China ?

Agir, ou rêver l'acte ? Sa femme converse avec un clochard qui, assis sur une grille d'air chaud, la prie de lui tendre la main. Il la prend dans la sienne, il y dépose un baiser. « Quand j'étais jeune, jadis, m'auriez-vous épousé ? – Qui sait... » et comme elle s'éloigne : « Dire que j'aurais pu épouser une femme élégante ! » Une image, une vie en allée, un sourire, une pirouette. Agir pour agir, et le vieil homme écoute un jeune ami développer sa philosophie de l'existence. Il la tire d'un algorithme qu'il a appliqué avec profit à la gestion des entreprises. « Tu fixes un objectif. Tu décides du premier pas qui t'en approche. Soit il t'en approche, et tu persévères dans la même direction. Soit il t'en éloigne, et tu décides d'un autre premier pas. » Sauf que si l'objectif pour une fonderie, une centrale électrique, une banque,

s'atteint quand la fonderie, la centrale électrique, la banque remplissent avantageusement pour elles leur fonction dans leur présent perpétuel, « aucune stratégie n'élude la butée de ta propre existence » – à moins de l'outrepasser d'un fantasme à la suite de Luther, d'Érasme, ou de marchands de plus basses illusions. Alors agir quand même ?

A l'oncle anglais tout neuf, la guerre terminée, il a demandé pourquoi il avait perdu le sourire. L'oncle fut chef d'escadrille pendant la bataille de Londres. Puis, nuit après nuit, il a semé l'incendie et la mort en Allemagne, avec chaque nuit l'angoisse de tomber sous les tirs de la DCA ou des chasseurs ennemis, de manquer de carburant sur le chemin du retour, de voir disparaître l'un après l'autre ses camarades, alors pourquoi eux, pourquoi pas lui ? Et le spectacle répété de villes en flammes, lui ballotté par les courants d'air chaud montés des incendies ; impossible d'effacer du temps à vivre le temps vécu, et comment n'être pas coupable de vivre encore ?

Donc, coupable d'avoir agi ou coupable de n'avoir pas agi, toujours en faute. Il a bien fallu que l'enfant en eût commise une pour que d'un doigt père actionne la détente d'un revolver. Instant d'un acte arrêté sur image. Instant bref, instant blanc.

31

Durée longue de l'instant ce soir-là, mais était-ce bien le soir quand la fièvre est montée ? Il s'y enfonce. Il s'entend dire « enfin ! » Enfin, la plaine et le temps traversés, se dissoudre dans l'horizon. Allégé du corps. Puis, l'horizon dépassé, renaître corps sans mémoire, un autre ou le même, et personne pour soi rendu à la parole sous le regard d'ombres blanches qui vont, viennent, jacassent, s'agitent, agissent ; et agissant, ajoutent de l'instant à l'instant et donnent un récit au temps, au leur, lui il n'en est pas. Durée blanche, la mémoire perdue. Palpitation de l'attente et rien à attendre. Mais pourquoi ici cette soudaine nostalgie de cet hier-là et d'une éternité étrangère à l'Histoire ?

Celle-ci ne se laisse pas oublier. Les yeux encore comblés de la sereine inquiétude des figures de Piero della Francesca, le vieil homme et sa femme errent dans San Sepolcro à la recherche d'un restaurant ouvert. Une femme à l'élégance surannée, grande, maigre, âgée, s'approche d'eux. Son italien souffre d'intonations germaniques. Les restaurants sont fermés, tous ? Qu'à cela ne tienne, un repas délicieux les attend chez elle, et elle les happe, les entraîne, et ils protestent, et les voilà à quelques pas de là devant une façade austère. Elle hèle son mari, une fenêtre s'ouvre à l'étage, le mari y apparaît, chapeau sur la tête, costume de ville, nœud papillon. « Regarde, je t'amène des hôtes ! » et à ceux-ci : « Nous sommes connus en ville, mon mari était dans la Résistance. » Elle les pousse protestant toujours, elle les tire par des escaliers tortueux d'étage en étage jusque devant un vieillard fragile, au regard incertain, le chapeau maintenant à la main, vêtu comme s'il allait se rendre à quelque manifestation officielle, et tout à trac : « Quinze de mes camarades ont été fusillés au polygone de tir, à Pérouse. Je suis le seul survivant. » Coupable de l'être, comme l'oncle anglais ? Hier ne cessant d'occulter d'ombres aujourd'hui au point de jeter le trouble dans la chronologie de son histoire qu'il dévide aussitôt, qu'il a racontée dans un livre pour que la mémoire de ses camarades ne se perde pas. Son adolescence révoltée après qu'un tortionnaire fasciste eut fracassé à coups de poing le visage de compagnons d'études, jetés ensuite par la fenêtre ; son adhésion au parti communiste, la constitution d'un maquis dans les montagnes de l'Ombrie, les armes qu'il faut voler et dont il faut apprendre à se servir. Mais il se découvre incapable de tuer le bourreau qu'il a mission d'éliminer, il se découvre pacifiste. À l'aube de 1948 n'a-t-il pas organisé à Pérouse, devant le monument aux morts et à la barbe d'un Togliatti⁴⁶ furieux de cette initiative, une cérémonie de réconciliation entre jeunes communistes et jeunes fascistes ? Il précise : sans pardon pour leur idéologie. Parce que l'Italie était à reconstruire, son présent à recoudre à son passé.

Sur la plage, le vieil homme raconte cette rencontre à un ami, qui fut ministre. Elle l'intéresse. Il était enfant à Pérouse à cette époque-là, son père y était procureur. Pour le compte du roi : on était monarchiste dans sa famille, a-t-il besoin d'ajouter. Le livre du vieux résistant l'intéresse plus encore. Il y retrouve des noms qu'il entendait prononcer jadis. Il y apprend aussi que, quand il jouait avec les enfants du préfet aux étages supérieurs de la Préfecture, au sous-sol on torturait sur son ordre. Alors, si un bon père de famille peut être un bourreau, quel crédit accorder aux images que la mémoire a engrangées ? Quel crédit le vieil homme accordera-t-il aux siennes, quand il sait à quel point sa mémoire est nourrie de celles des autres, ses proches, ses complices, ses comparses, et comment démêler de ce qu'il leur doit ce qui lui appartient en propre ? Au vieux résistant perclus de passé et le rabâchant pour se persuader qu'il y fut, il n'a pu offrir qu'une écoute fraternelle. Il l'a accompagné dans son histoire et, quand ils se sont quittés, l'autre vieillard lui a soudainement baisé la main.

Les hautes figures de Piero della Francesca, qu'elles tuent ou soient tuées dans l'indifférence des batailles, ne proposent pas de réponse à leur interrogation du temps.

33

Pourtant, « agis, répète Krishna. Ni la vie ni la mort ne t'appartiennent. » Le vieil homme est la somme des actes qui l'ont agi. Sur fond de désir sa mémoire en bricole le récit ; parlant, mais à qui ?

Il en débite un, se promenant dans le parc d'un hôpital psychiatrique avec un jeune ami. Une dépression l'y retient. Lui parler, tenter à force de mots de distraire son angoisse. Tiens, lui raconte-t-il, de ce même parc, lui et sa compagne de lycée sautaient le mur pour venir s'étendre sur la grève du lac et attendre que le dernier soleil teinte de rose les sommets lointains des Alpes. Et puis sait-il que la villa devant laquelle ils passent a accueilli l'unique impératrice du Mexique⁴⁷ ? Elle aurait été

rendue folle par l'assassinat de son mari, en 1867, à Querétaro. À Querétaro, justement, il a vu le monument que les Mexicains lui ont élevé: l'ont-ils fait pour honorer sa mémoire ou pour signifier à l'Europe la fin de ses ambitions coloniales? Encore qu'avec leurs voisins états-uniens, peut-être n'ont-ils pas gagné au change... Verbiage, qu'en silence l'angoisse absorbe: s'en nourrirait-elle, ne deviendrait-elle pas plus mortelle d'être tue?

Au bord de la mer, dans la langueur de l'été finissant, il n'a pas osé demander à cette amie des vacances pourquoi son regard était traversé parfois d'éclairs de sauvagerie. Ni comment l'habitait son histoire: à peine née, son père assassiné dans l'immédiat après-guerre par des revanchards fascistes; et puis, jeune mère, son mari assassiné par les Brigades rouges. L'angoisse se nourrit de son propre silence: faut-il le rompre, faut-il la faire parler?

Encore: elle qui le connaît, lui qui la connaît, ils ont affectueusement bavardé de cette connaissance et soudain, comme jaillissant d'une conversation menée avec elle-même, volubile, elle abonde en conseils. «Vous devriez être attentif à ceci, à cela. Vous devriez prendre soin de vous de telle et telle façon, vous...» Il l'écoute, et d'où parle-t-elle? à qui s'adresse-t-elle? Et lui: «Sans doute avez-vous raison. Mais vos conseils ne sont pas destinés à moi. Ils le sont à vous.» Elle se fige, il a raison, le malentendu des mots a déchiré une solitude qu'elle voulait commune, chacun renvoyé à la sienne. Eux si proches, et la solitude de chacun étrangère à celle de l'autre.

Une caricature obsède le vieil homme. Des personnages en smoking ou en robe de bal se pressent dans une réunion mondaine. Des bulles caquetantes s'échappent de leurs lèvres et sans doute se parlent-ils, en code-barres; chacun clos dans sa bulle par son propre code, et qui se trouve dans les bras de qui quand deux corps enlacés veulent ignorer que l'unité du langage est partie en miettes ce jour où, à Babel, «l'Éternel a dispersé les hommes sur toute la surface de la terre»⁴⁸? Chacun enfermé depuis dans le piège de ses propres souvenirs.

Alors, s'abandonner à eux pour retrouver au bout des doigts la courbe d'une épaule, d'un sein, d'une hanche, d'un corps en partage. Dans son goulag sibérien, l'oncle forçat gardait-il le souvenir d'une épaule, d'un sein, d'une hanche, de leur courbure? Son corps n'a pu que crier non à l'anéantissement de ses souvenirs. Juste un cri que la boue d'une plaine a étouffé, avec le nom de celle qui n'était plus là.

Un nom, qu'une chose émergée du néant n'a pas su donner aux silhouettes blanches affairées autour d'elle. Entre leurs sourires, un visage se penche sur la chose, l'appelle d'un nom qu'elle reconnaît sien dans la bouche qui le prononce, dans cette bouche-là et pas dans celles des silhouettes trop blanches, trop grandes, trop verticales lui disant « Vous êtes content de retrouver votre femme? » Mais quand l'aurait-il perdue? Mémoire sans souvenirs que repeuple son propre nom enfermé entre quatre parois trouées d'une fenêtre, d'une porte, et lui, puisqu'il s'agissait de lui, couché, les poignets attachés aux barreaux d'un lit. Prisonnier. S'il est prisonnier, il l'aura été d'une guerre perdue, livrée il ne sait quand à des silhouettes médicalement blanches. Elles parlent français? Allons donc! Comme s'il ignorait qu'entre elles, elles parlent italien et que sous leurs blouses immaculées elles cachent un uniforme! Mais alors, quelle défaite l'a fait tomber entre leurs mains? Et soudain, dans le resassement des nuits d'insomnie, l'éclat d'un nom: Caporetto⁴⁹! Sa propre défaite signifiée par ce nom, qu'il ne prononcera pas devant elles pour qu'elles ignorent qu'il a percé leur subterfuge!

Caporetto! Un nom tombé dans un terreau d'oubli, germant sans souvenir, croissant de sa propre mémoire. « Quand on a voulu te faire une ponction lombaire, tu t'es mis à t'agiter et à crier comme un porc qu'on égorge. La main de mon assistant tremblait, la moelle giclait partout, on a dû recourir à deux solides infirmiers italiens pour te maîtriser. » Des Italiens! et leur italien aurait rejoint dans le coma une réminiscence erratique-ment scolaire! Alors quelle foi accorder aux mots s'ils persuadent

un corps qu'il fut à Caporetto, comme il aurait pu être à Verdun, à Waterloo, à Poitiers si les blouses blanches avaient parlé allemand, anglais ou arabe? Ou ailleurs encore, plus loin, d'un lieu du temps d'où, à l'ami épouvanté⁵⁰ assis à son chevet, il répète «je suis un végétal, je suis un végétal, je suis un végétal», à qui la seule répétition des mots accorderait une existence?

Le vieil homme est assis à son tour au chevet d'un collègue de travail, comme lui jadis les poignets liés aux barreaux de son lit d'hôpital. Le collègue délire. Va-t-il l'accompagner dans son délire, s'en rappeler la langue pour qu'il se sente moins seul en elle? «Mais oui, mais oui, c'est ça!» crie le collègue, «Mais oui, mais oui, c'est bien ça!» Le vieil homme peine à suivre le cours accéléré d'associations délirantes; de ne plus être à lui, sa tête éclate de douleurs confuses, le dialogue dérape, «Mais non, mais non, ce n'est pas ça», crie le collègue d'une voix suraiguë. Les mots ont déraillé, ils ont renoncé à accompagner plus loin celui qu'ils abandonnent au silence de ça.

Ce même silence tombé sur leur complicité quand elle y a inscrit leur différence. «Vous, vous êtes un névrosé! Moi, je suis toujours au bord de la psychose.» Et, souriante, parce qu'il avait sursauté: «Quoi! Vous ne vous êtes pas aperçu que j'étais psychotique?» Non, il ne s'en était pas aperçu, il ne pouvait vouloir d'un tel fossé entre eux; ni que s'y enterre, à peine entrevue, cette unité à deux qui, *in illo tempore*⁵¹, les aurait réunis.

35

La femme de Loth s'est figée dans son passé de larmes et de sel⁵². Sodome brûle. Sans elle, Loth a continué son chemin. Les souvenirs suintent des parois de la caverne où il s'est réfugié. Dehors, «le désert croît». Des ombres y passent. Elles font signe au vieil homme, il tarde à les suivre. En lui, une goutte de vie s'obstine; il cherche à y lire un avenir qui, hier, l'a trompé; il voudrait être trompé encore et retrouver cette mer transparente quand elle venait battre un promontoire planté d'oliviers, semé de blé, où, entre les écueils, furetaient des poissons multicolores

prompts à échapper à une main avide de friture. De part et d'autre du promontoire, les vagues se couchaient sur de longues plages solitaires et, de loin, de très loin, de pas assez loin pour ne pas être entendues, les sirènes chantaient des îles qu'aucun nageur n'atteint. Cela fut, cela eut lieu là où des eaux désormais troublées les poissons multicolores ont fui. Cela demeure dans l'écho de sa perte, dans la nostalgie de ce qui fut, dans le refus d'une entropie qui, de révoltes en révolutions et de Thermidor en Thermidor, entraîne sur un vaste échiquier le fou convoitant la reine, le cavalier le roi, le désir de chacun brodant sur la trame d'un autre une réponse impossible à son songe et alors, oui, Luther aurait raison d'Érasme⁵³, et lui il n'aurait rien appris d'eux que le fleuve d'Héraclite⁵⁴ ne lui eût enseigné inutilement quand il écoute d'exubérantes jeunesses piailler «Grand-père, raconte-nous une histoire! Celle des soldats pouilleux du général Bourbaki! Celle des Japonais coupeurs de têtes! Celle des typhons sur la mer Jaune, et jaune l'est-elle vraiment?» Histoires pour des enfants qui n'en apprendront rien qu'ils ne connaîtront plus tard, trop tard, quand, sur leur chemin encore pavé d'espérance, ils découvriront que «sans l'espérance, on ne trouvera pas l'inespéré, qui est introuvable et inaccessible», le rire de Démocrite⁵⁵ ne couvrant pas assez la voix d'Héraclite pour qu'ils renoncent à donner forme à cette espérance.

D'ici là, à quoi leur servent les histoires de grand-père, et quelle tâche ce grand-père leur doit-il, que son propre grand-père aurait remplie pour lui? Il n'en sait rien. Il ne se sait pas inscrit comme son grand-père dans une durée, dont la fin appartient à Celui qui sait. De songe en songe et d'acte en acte, son présent ignore l'avenir qu'il façonne et qui, de rupture en rupture, le surprend. Ainsi vient-il d'assister à un spectacle donné par des lycéens, là où il fut élève⁵⁶. On y fornique sur scène, on y pratique la fellation. Les parents, les grands-parents remplissent la salle, leur silence s'effare d'une réprobation muette. Ils ne sont pas dans le coup, à eux d'y entrer pour ne pas perdre leurs mômes sur un chemin où se banalisent les pulsions. Faut-il qu'il leur rappelle qu'on ne se baigne pas deux fois dans le

même fleuve alors qu'ils regardent leur passé s'y noyer? Grand-père a suivi le cours du sien, sa tâche remplie, son passé justifié par elle. Son petit-fils attendrait-il de ses images une semblable justification?

36

Avec elles, il affronte un siècle neuf, en étranger venu d'hier. Il s'y sait de passage, un témoin imbécile à la main. Sans savoir à qui le remettre sinon à une feuille de papier qu'il peuple de fantômes. Il circule parmi eux, et ils vont, ils viennent, s'oublient, reviennent foule. À propos, quand a-t-il lu *The Lonely Crowd*⁵⁷, celle qu'il regarde de la terrasse d'un café, sur le même bout de trottoir où, il y a un bon demi-siècle, son esprit agitait les fétiches d'un univers qu'il ne savait pas moribond? Cette foule, il l'appelait alors le peuple. Il en était. Il voulait en être. Si le peuple criait, il criait avec lui. Au fait, que criait-il? N'importe quoi, pourvu que par ce cri se décharge son angoisse. Par exemple, «Ridgway⁵⁸ go home!» Mais qui était ce Ridgway à l'orthographe incertaine qu'il renvoyait chez lui? Criant, le peuple allait changer le monde, et le monde a changé. Mais est-ce le changement qu'il appelait de ses vœux?

L'enfant avait laissé derrière lui les trottoirs de Shanghai; leurs miséreux, leurs estropiés, ce drôle de cul-de-jatte dans sa caisse à roulettes quand, sur un trottoir bien propre d'Europe, un mendiant lui avait tendu une main tout aussi impérieuse. Mais blanche et sale seulement. Alors, «Dis papa, c'est encore loin, l'Amérique?» Oui, trop loin. Alors rester assis à une terrasse, devant un verre de bière. Regarder couler le flot des Blancs, des Bronzés, des Noirs, des Jaunes, nageant vers d'incertaines Amériques. Les solidarités dissoutes. Juste préservées là où il y a un héritage à défendre: des privilèges, une classe, les vestiges d'une nation retranchée dans son petit pré carré. Devant le spectacle et son verre de bière, un figurant s'est oublié. Il attend qu'on le pousse vers la sortie. Il sourit au souvenir d'un humoriste se demandant pompeusement «Qui suis-je? d'où viens-je? où

vais-je ? » et répondant « Je suis moi, je viens du boulot, je vais à la soupe ». Cette foule, la regarderait-il du même œil s'il n'avait été hier une petite tache blanche arrimée à la main de Amah et parlant chinois pour s'y sentir moins étranger et, comme ces Bronzés, ces Noirs, ces Jaunes, ne pouvant s'y fondre, y faisant tache aussi ? Irrémédiablement. Ce rire des notables d'une commune populaire quand il avait imaginé le mariage possible d'une de leurs filles⁵⁹ avec un mâle de sa couleur. Qui est un singe pour qui ?

Le vieil homme n'oublie pas les bras de Amah, la tendresse grave de son regard. D'outre-tombe elle veille sur lui. Elle n'a pas de couleur.

37

Nulle histoire ne se désintrie des entrelacs qu'elle tisse avec celle des autres, sinon d'un « et moi » à peine audible dans la foule pépiante, des machins collés à l'oreille. Ici ou là, des regards éclairés par une voix venue d'ailleurs creusent l'isolement de ceux que personne n'appelle, chacun dérivant de bonheurs furtifs en chagrin de leur perte, aveuglé par ce qui fut, n'a pas été, aurait pu, aurait dû être, se disant, se taisant, s'engrossant de désir, s'émiettant en douleur. Chacun prêt en toute innocence à piétiner celui qui tombe et tombant à son tour. La foule passe, l'œil que le vieil homme porte sur elle ne voit pas plus loin que son regard d'hier. Il ne lui apprend pas s'il s'est trompé de rêve quand il la voulait fraternelle ni, s'il a fini par y creuser son trou, quelle place y est vraiment sienne.

Une jeune femme s'est arrêtée devant la gare de Zurich. Elle porte un seau. Elle le soulève, elle s'en verse le contenu sur la tête. Une peinture rouge sang coule de son front, dégouline le long du corps, s'étale et se coagule sur l'asphalte. La foule passe, nul visage ne se tourne vers elle. Lui, il s'arrête, il la regarde faire. Son acte parle pour elle, il dit sa solitude, personne ne veut y reconnaître la sienne. Il parle d'un droit premier d'être reconnu, reçu par l'autre. L'autre par son indifférence lui renvoie

sa propre peur d'être abandonné de tous. Quel poids de chair attribuer à deux « je t'aime » éclos au bord de lèvres qu'un double besoin rejoint, que deux histoires séparent ? Chacune récitant un désir propre, chacune se rassurant dans le miroir que son récit lui tend.

38

À son miroir, la reine du conte⁶⁰ demande si elle est la plus belle. Le miroir lui répond qu'elle l'est. Elle s'y enivre de sa beauté, sa beauté y arrête le temps, qu'une première ride inquiète ; une seconde en annonce le déclin. De soulèvement en guerre civile, de guerre civile en guerre tout court, père pouvait conclure que son rêve colonial touchait à sa fin, qu'avec ses canonnières l'Empire ne saurait le prolonger. Le vieil homme se permet de convoquer ici ce père. Non qu'il aurait un compte à régler avec lui. La dette d'amour qu'il lui doit, il doit la rendre à ceux qui ont besoin aujourd'hui du sien. Il ne lui reprochera pas davantage de n'avoir pas vu plus loin que sa propre histoire, il sait que les dieux rendent aveugles ceux qu'ils veulent perdre. Il lui revient plutôt d'accompagner, sur le chemin où il a trébuché, ce père qu'il reconstruit de souvenirs, de photos jaunies où lire, dans des yeux désenchantés, des restes d'enfance sous une maturité trop précoce. Un père à reconstituer de documents d'archives, colorés de souvenirs littéraires ; le monde de père pris dans celui de *La Condition Humaine*⁶¹, son monde et celui des autres ne se rencontrant et ne s'interpénétrant, peut-être, que dans un bordel, la solitude de l'homme blanc oubliée les quelques secondes d'un spasme célibataire. Des photos montrent père monté sur un cheval, père appuyé au mât d'un voilier. En quête de petits bonheurs censés rendre le quotidien supportable, et comme les devoirs à remplir en font probablement partie chez un enfant de Calvin, le voilà en uniforme kaki, bandes molletières, casque en tête, fusil à la main, assis sur un véhicule blindé et veillant à la sécurité de la Concession tricolore. Puis, l'insécurité permanente devenue guerre, le voilà encore en uniforme noir, galons

aux manches et au képi, assis devant la troupe debout. Les yeux décidément tristes. Les jours de la Concession comptés. Son propre avenir désormais sans issue, et le vieil homme ne peut que se reconnaître dans ce père, y retrouver grand-père absorbé dans ses pensées (mais dans quelles pensées?); à la bouche, une pipe semblable à celle qu'il tient, lui, entre les dents. Du petit gris de grand-père au tabac blond de père, à l'américain du petit-fils, un même nuage de fumée enveloppe une commune errance commencée dans la tourbe des siècles, sur une terre que des ancêtres culs-terreux ont disputée aux loups avant qu'un vénérable acte notarié ne leur ait concédé, il y a quelques siècles et en latin de cuisine, avec un espace à eux, un patronyme.

39

Qu'il n'oublie pas ce long cheminement quand, à la terrasse d'un café chic et snob, passe devant sa bière fraîche et chère une foule harassée qu'emportent ses songes, ses espoirs, ses calculs. Il sait que là où elle va, elle l'entraînera. Alors, «Agis, chuchote Krishna, ni la vie ni la mort ne t'appartiennent.» Ce sont bien ses actes qui l'ont déposé là. Là, et indifféremment, et ailleurs devant un paysage sculpté de promontoires, d'îles parsemant la mer. Un autre vieil homme lui parle de ses parents, de ses grands-parents. Il raconte comment, chassé par la misère de sa province natale, son grand-père était venu chercher du travail sur les terres infectées de malaria des rivages tyrrhéniens. Comment, se consolant d'alcool, il battait sa femme, et comment, rentrant saoul un soir, il l'aurait rôtie dans un four si un compagnon moins ivre que lui ne l'en avait dissuadé. Comment cette grand-mère avait subvenu aux besoins de ses quatre enfants, parmi eux à ceux de sa mère. Comment, à son tour, cette mère avait subvenu aux besoins des siens, glanant dans les champs, taillant du bois à la hachette pour son charbonnier de mari. Comment, au printemps, elle cueillait dans le maquis des bouquets de violettes et de cyclamens, les portait au village et, debout devant la façade de la noble propriétaire de la contrée,

comment elle attendait qu'une fenêtre s'ouvre et qu'en descende un panier avec une tranche de pain au fond, en échange des bouquets. Comment lui, tout gosse, voulait accompagner sa mère aux champs et elle ne le voulait pas pour qu'il ne manque pas un seul jour de ses cinq années d'école obligatoire. Et puis comment un de ses oncles, revenu du front en 1918, les doigts d'une main coupés, le crâne effleuré d'une balle, un éclat de grenade dans le dos, n'avait pas reçu de pension d'invalidité parce que l'administration avait perdu son dossier. Une larme à l'œil, il a extrait de son porte-monnaie la photo de sa mère. Le visage est admirable de douceur, de gravité, de dignité; simplement beau. «J'ignore si la Madone ou le Christ entendent mes prières. Je sais que, elle, elle m'entend.» Lui qui fut au village le plus pacifique des agents de police, maintenant il cultive une vigne à lui, des oliviers à lui, ses souvenirs. Ses enfants vivent dans l'aisance. «Ils ont tout, que peuvent-ils espérer encore? Ils n'ont plus rien à attendre de la vie, sinon de recevoir, en trop, plus de tout. Ils n'ont plus que des choses à perdre. Nous aussi.» Nous, soit eux deux sirotant un blanc bien frais et balayant du regard cette marenne⁶² maudite désormais drainée, assainie, et pourtant de moins en moins cultivée sinon par des fantômes immobiliers prêts à la bétonner, pour que sur des trottoirs futurs, des groupes folkloriques venus chanter la misère d'antan tendent la main à ceux qui, délicieusement, frissonneront à son évocation.

40

Accidents du temps: leur souvenir s'effacerait si la mémoire n'en repassait les traits, si elle n'accouchait de récits qu'aucune fin n'a conclus depuis que Gilgamesh⁶³ a crié le sien il y a quelques milliers d'années. Récits petits ou grands, en mode intimiste ou épique, tous ont brodé leurs variations autour d'une énigme posée il y a plus longtemps encore par un sphinx accroupi au bord d'un chemin et attendant du Verbe une réponse; qu'elle soit celle d'un saint Paul prophétisant la fin imminente du malheur des hommes (on l'attend toujours), ou celle d'un

Marx assuré que la sienne donnera «à la bourgeoisie un coup dont elle ne se relèvera pas» (elle ne se porte pas si mal que ça). Le vieil homme s'est englué dans leurs récits. Il ne les récusera pas, le sien en est fait, leur fin comme la sienne livrée au hasard. Ce hasard justement: en 1917, son futur beau-père a dix-huit ans. Lénine est venu donner une dernière conférence dans sa ville natale avant de prendre le train pour Moscou. Avec Lénine, il passe la moitié de la nuit à parler de la révolution à faire, de la révolution à venir. Rentré chez lui, son père l'attend. «D'où viens-tu si tard? – J'ai parlé avec Lénine, et demain je pars faire avec lui la révolution en Russie.» Son père lui a administré une paire de claques, l'a enfermé dans sa chambre et il n'a fait la révolution ni en Russie ni ailleurs. Mais un jour une fille⁶⁴, à qui la lecture de Dostoïevski a rendu séduisantes les origines slaves d'un camarade de classe, comme le fait qu'elle lût Dostoïevski la rendait séduisante à ses yeux.

Lui revient à l'instant au bout du stylo une blague juive. «Moïse a dit: tout est loi; Jésus a dit: tout est amour; Marx a dit: tout est argent; Freud a dit: tout est sexe; Einstein a dit: tout est relatif.» Mais dans le casino où un croupier fait tourner loi, amour, argent, sexe, une balle parfois s'égare dans une tête. C'est que le jeu ne valait plus sa chandelle.

41

Sur ses gains, sur ses pertes, la femme de Loth s'est retournée. Les larmes toxiques de la nostalgie tombent de ses yeux et du ciel, Sodome brûle. Qu'on s'active à éteindre l'incendie, éteint ici il se rallume ailleurs. Le siècle du vieil homme l'a répandu partout, ses cités il les a arrosées de napalm, il les a réduites en poussière finement radioactive. Au suivant il lègue les pouvoirs d'un demiurge, avec prière de n'en pas faire usage. Une prière non plus adressée à un ciel vide mais à l'espèce elle-même, et à chacun dans l'espèce quand deux par deux, elle fornique, se multiplie, se heurte contre ses fantasmes, titube contre elle-même, s'effraie, écoute vaticiner les Cassandre de service, se

rassure auprès de marchands d'illusion, oublie. Après tout, sur les plages de l'été, ce sont toujours des Noirs, des Bronzés, des Jaunes qui vous harcèlent avec leur pacotille, qui vous débitent des destins désespérément semblables si vous avez le malheur de vous intéresser à leur sort (mais que vient faire ce Blanc parmi eux? À vrai dire sa blancheur est douteuse, russe il est sale comme un moujik, sans doute n'a-t-il pas lu Dostoïevski); et les vagues peuvent continuer à battre et rebattre le *carpe diem* des jours heureux. Après tout, on n'est pas là pour s'emmerder à porter le malheur du monde, il n'y a pas de mal à s'accorder la douceur d'une dernière oasis, à demander au verbe et à sa littérature d'enchanter ce monde de paysages, de visages, de corps aimés, de souvenirs pris au piège du temps. Quitte à arracher parfois les pavés pour retrouver la plage des songes⁶⁵. Mais qui fait obstacle au désir de qui, de l'enfant bien nourri agressant de ses joues roses les miséreux l'agressant de leurs mains crasseusement tendues? Les faits ne se laissent pas dissoudre dans le discours, même si, par les leurs, le vieil homme et les siens ont cru remodeler un monde à leur image, dans l'ivresse de s'y voir multipliés. L'ivresse tombée, l'humanité qu'ils pensaient représenter à eux seuls, voilà qu'ils la partagent avec une espèce dite humaine. Elle est la leur, elle les déborde, et vite il leur faut se protéger d'elle, contre ses débordements élever des digues là où leurs rêves superbement blancs en avaient renversé d'autres dressées contre eux. Des leçons de leur philosophie, ils auraient oublié la fin réservée à toute démesure, et le pouvoir de nuisance de leurs armes leur permet encore d'évacuer des questions trop gênantes. À ceci près que, ces armes, ils les ont vendues à ceux contre qui, au besoin, ils se réservent le droit d'en faire usage. À leurs clients de se montrer raisonnables, de ne pas retourner ces armes contre eux, d'en user à la rigueur entre eux, et avec modération. Mais au nom de quel droit posent-ils de telles conditions? Du droit du plus fort, du droit des rapaces de se nourrir de leurs proies. Sauf quand, dans la fureur du carnage, l'estomac gavé de victimes et dans l'effroi d'être infectés par elles, ils vomissent celles dont ils se sont repus. Trop tard, elles sont

en eux, et au bon souvenir du vieil homme se rappelle une histoire qui enchantait son enfance. Il y était question d'un cheval immense fabriqué par les Grecs et que les Troyens, assiégés par ces mêmes Grecs, avaient accueilli dans leurs murs, pour leur malheur, quand ce cheval avait vomi sur eux le contenu de ses entrailles: des soldats pressés d'en découdre et alors, *mutatis mutandis*, quelle place consentir à ces envahisseurs sans leur abandonner trop de la sienne? Comment sans mettre à mal sa singularité tolérer celles des autres? Soit, à la violence des faits, quelle réponse donner qui ne serait pas celle de vœux pieux en langue de bois, qu'aucun acte ne traduit?

Quand un rêve vaut mieux que ce qui est, on ne devrait pas s'étonner que, parfois, serrée autour d'une taille, une ceinture de dynamite explose.

42

Parce que tout vaut mieux qu'un chaos monté des tripes, troublant le regard, obscurcissant l'avenir. Le grand-père russe illuminait le sien d'un litre de vodka quotidien et du fantasme extrême-oriental des tsars. Cette Mandchourie⁶⁶ offerte à la concupiscence coloniale, elle ajoutait une perle de plus au collier de l'Empire, elle allait assurer la prospérité de ses sujets et celle de ses propres enfants. D'eux et de lui, l'Empire devenu rouge a effacé les traces, et celles-ci s'étirent en brumes sans visage dans la mémoire d'un vieil homme. Elles y rejoignent (peut-être se sont-elles rencontrées?) des figures accrochées aux parois d'un pauvre pavillon de banlieue: les parents d'une vieille dame échouée là, des amiraux superbement costumés, leur flotte coulée en 1905 par les Japonais. Elles rejoignent encore, par quelque médiation navigante, des images (elles se veulent caricaturales) d'une liasse de cartes postales éditées entre les deux guerres mondiales par les Messageries Maritimes. L'une d'elles montre un paquebot s'éloignant sur le Mékong. Les remous de son sillage font tanguer une embarcation indigène chargée de fruits, les fruits tombent à l'eau, et ça semble amuser fort des passa-

gers au casque colonial vissé sur la tête. Autre croquis d'escalade : un poussah⁶⁷ blanc toujours colonialement casqué, badine à la main, et porté dans un fauteuil par deux coolies effarés, dévale des hauteurs de Hong-Kong sous l'œil soupçonneux d'un soldat de Sa Gracieuse Majesté. Et encore : un marchand de bijoux aux pieds nus, basané, importune une vieille peau blanche affalée dans un transat. Elle examine la pacotille d'un face-à-main⁶⁸ soupçonneux aussi, et en quoi hier diffère-t-il d'aujourd'hui quand, sur la plage, des marchands semblables étalent la leur devant d'honorables bourgeoises ointes de crème solaire et de bons sentiments ? Leur mélo ne console de larmes que les yeux d'où elles coulent, et après tout, on leur a déjà donné ! Que veulent-ils de plus ! Ils veulent tout ? Même pas reconnaissants, même pas honteux de ne pas l'être, prédateurs seulement de ce qu'ils estiment leur être dû ! Voyez plutôt : ils protestaient jadis quand on les mettait au travail, maintenant ils viennent nous voler le nôtre !

Un dernier croquis : à Djibouti, des négrillons plongent dans la mer. Ils remontent à la surface avec, entre les dents, les piécettes jetées du pont de première classe par des messieurs bedonnants toujours impeccablement de blanc vêtus. Ça se veut drôle, ça a dû le paraître, ça rappelle au vieil homme sa peur d'enfant quand, à Port-Saïd⁶⁹, des enfants plongeaient, disparaissaient, réapparaissaient souriant de leurs dents blanches, entre elles une piécette. Des enfants comme lui.

La culpabilité s'hérite, et se le répétera-t-il assez « il n'y a qu'une chose que Dieu ne peut pas faire, c'est de faire que ce qui a été fait n'a pas été fait ». Culpabilité que, piqure de rappel, une anecdote réveille ; et le vieil homme se demande quelle liberté ses fantômes lui laissent, et si l'Histoire n'est pas condamnée à bégayer éternellement.

Ce qui bégaye se répète. Elle est étendue sur un divan, toute douleur, l'œil noir de désastres. Une larme coule sur sa joue,

que lui dire? Se taire, écouter sa plainte, poser une main compatissante sur son avant-bras. Elle le retire violemment. «Ne me touchez pas! Vous me faites mal! J'ai mal aux bras, aux épaules, au thorax surtout! – Même une caresse vous ferait mal? – Je déteste les caresses.» Alors, continuer à parler, avec douceur. Peser ses mots, espérer qu'ils chasseront de ses yeux les nuées d'orage. Elle s'apaise. Son regard se détourne d'elle, elle voit maintenant qui lui parle et qui, parlant, lui effleure de trois doigts l'épaule. Les doigts glissent lentement le long du bras, atteignent le poignet, la main. Elle sourit. Les mains s'étreignent. Et la douleur? Si quelques mots, un geste ont su éteindre la plainte, quels mots furent ou ne furent pas prononcés, quels gestes eurent ou n'eurent pas lieu pour que le corps ne se guérisse pas des blessures que des mots, des gestes, par leur absence ont laissées? En somme, ne somatiserait-elle pas? «La somatisation vaut mieux que la psychose!» Mais tout vaut mieux que la psychose, que le silence du monde, que l'effacement de l'autre avec qui se connaître corps⁷⁰ le temps d'une respiration commune! Mais encore, qu'est-ce que la psychose verrouillerait dans l'oubli, sinon une première faim dans l'absence de sa satisfaction, un vacillement de l'être au creux d'un premier abandon? Ça, qui n'a pas de nom et resterait sans figure, hors du temps, à empoisonner le corps de ses toxines? Mieux vaut oublier alors, oublier l'oubli, et porter le regard ailleurs. Rêver, penser peut-être, démonter le monde pour le remonter au gré de son désir. Arrêter le temps sur image pour ne pas voir que son film tourne et relègue son spectateur sur sa marge, dans la chambre noire où, pour lui seul, trois doigts ont glissé sur une peau sans défaut et où, l'instant d'une unité perdue, deux mains se sont rejointes.

Un instant cristallisé en mémoire. D'être passé n'en éteint pas l'éclat. Le regard porté sur son image le ravive.

Besoin ici d'une pause. Plus le vieil homme a déployé son polyptyque, plus s'y sont multipliés les tableaux, et plus le car-

rousel de leurs figures a déçu son attente d'y trouver un sens, plus leur succession s'est confondue avec celle des éclats de verre d'un kaléidoscope. De les agiter n'a éclairé ni le hasard de leur distribution, ni l'intention de qui les a agités à force de mots : exercice hasardeusement littéraire alors ? S'il l'est, pourquoi s'y est-il engagé ? Il ne saurait se satisfaire de la réponse de Rauschenberg⁷¹ se fabriquant de bric et de broc un langage et disant « je ne peux me permettre de perdre contact avec moi-même, parce que c'est vraiment tout ce que j'ai ». Sur un bout de toile une trace à ne pas lâcher des yeux, à retracer sans cesse pour la préserver de l'indifférence du nombre, pour qu'elle échappe à la sentence de Staline philosopant : « Trente morts dans un accident, c'est une catastrophe ; un million de morts, c'est de la statistique », pour que chaque trace émiette la statistique en menues catastrophes, pour que l'Histoire s'éparpille en histoires singulières où, se reconnaissant, on apprendrait à se connaître. Mais suffit-il d'une trace, des quelques gouttes de temps qui s'y sont prises, pour se savoir exister dans le miroir de leurs anecdotes ?

Narcisse s'est penché sur ce miroir, il s'est noyé dans sa transparence. Il a laissé derrière lui le parfum vénéneusement enivrant d'une fleur. Elle est sa trace : est-ce vraiment tout ce qu'il fut ? Le vieil homme ne laissera pas de trace. S'il se penche sur des images, c'est pour y interroger la sienne : lui dans son âge, lui dans un siècle dont s'est sonné le glas. Tiens, l'expression « sonner le glas », à qui parle-t-elle encore dans les tristes mégalofoles aux banlieues interminables, à qui sinon aux lecteurs de romans désuets où, travaillant aux champs, on se découvrirait quand l'église du village sonnait le glas ? On se demandait alors quel proche, quel ami, quel voisin venait de vous précéder dans un monde qu'on voulait croire meilleur, et on accompagnait son voyage d'une prière : jusque dans son langage, la culture du vieil homme est frappée d'obsolescence. Le papier sur lequel il écrit, une dernière feuille que le vent de son automne tarde à emporter. Avec elle, le souvenir d'années brèves : il ne peut que parler d'elles, ou se taire.

Se taire ? Ça parlerait ! *Sotto voce* une voix parlerait. Elle parlerait par la bouche des morts, elle parlerait dans la nuit des rêves, par le bruissement du sang sous la peau, dans son battement aux tempes. L'oreille ne peut lui rester sourde, à elle d'être critique, d'en ordonner le discours pour qu'il ne se dissolve pas en bavardage, pour qu'il rejoigne celui des autres quand ils l'adressent au ciel afin que demain ne soit pas la répétition d'hier. Mais hier colle aux semelles du vieil homme, et les images qu'il s'en repasse l'ont distrait d'aujourd'hui sans qu'il puisse vraiment affirmer qu'il ne s'agit que de littérature. Ça en deviendrait si le cheminement de ses anecdotes tendait à une fin, et le désordre de leur succession ne saurait en produire une. Filles du temps, elles sont toutes contemporaines de leur surgissement, toutes vouées au présent perpétuel de la mémoire et nullement disposées à servir de tranches consommables de littérature. Ce n'est pas une histoire, une de plus, que la voix attend du vieil homme. C'est une parole. Celle qu'il aurait à tenir à l'heure du Jugement dernier, et de ne plus croire qu'il aura des comptes à rendre ne le dispense pas de les rendre à lui-même.

Voix blanche. Il est debout devant un miroir, un rasoir à la main, la barbe à demi taillée. La balance vient de lui indiquer qu'à force de perdre une livre chaque matin, il a perdu une quinzaine de kilos. Apparemment le traitement de son cancer ne donne pas les résultats escomptés. Il se regarde donc dans le miroir et soudain, comme il prononçait « dans trois mois tu n'y seras plus », son image s'est effacée du miroir, une seconde il a vu le néant et entendu aussitôt une voix, la sienne, articuler avec force « Non ! ». Un non arraché aux tripes, et jeté par sa voix au silence qui, dans le service d'oncologie, chasse des ombres trottinantes résignées à la défaite. Parmi elles, tiens ! celle, ne voyant plus personne, d'un ami accroché au bras de sa femme. « Son angoisse le tuera. » Elle l'a tué.

K. à Milena : « L'amour, c'est que tu sois pour moi le couteau avec lequel je fouille en moi »⁷², là d'où monte le murmure sans fin, sans âge, d'une voix chassant les foules vers ce qu'elles veulent ignorer ; et lui, vieil homme, il l'interroge, cette voix, penché sur une photo aérienne, prise de très haut, d'un gigantesque bidonville. Chaque point y est un toit de tôle, sous chacun grouille une improbable humanité. Il en est, mais tellement ailleurs ! Lui, sous un toit de béton surchargé d'un jardin. Assis devant une table au noyer ancien, encombrée de paperasse, d'où émerge une statuette mutilée, tirée du marbre du Pentélique⁷³. Pour lui, l'image du sujet tel que son Occident l'a rêvé il y a deux millénaires et demi et tel qu'il veut le croire encore possible.

Ils ont passé deux jours à palabrer, à se demander comment transmettre aux neuves générations l'héritage de cet Occident dans une Europe traversée par un rideau de fer. Ils représentent les peuples qui s'en jugent les héritiers légitimes, et ils partagent un dernier repas avant que chacun ne retourne chez soi. À table, à côté de lui, le représentant de la République fédérale. Un aîné hanté par trop d'Histoire, traqué par le besoin de se soulager d'elle. Il parle d'abondance. Il se sait entendu. Le repas se termine, l'hôtel est à quelques minutes, ils mettent deux heures à l'atteindre. Ils marchent, ils tournent en rond dans la nuit strasbourgeoise. L'Allemand raconte 1939, ses vingt ans en Pologne, puis sa campagne de France, puis en désordre les Balkans, la Libye, la Russie, le dernier carré allemand, la défaite, le réveil d'un long cauchemar. Mais comment y est-il entré ? Pourquoi en est-il sorti vivant alors que trop de ses camarades sont tombés au combat ? Jeté au ciel, le pourquoi d'un oncle anglais qui l'a peut-être arrosé de ses bombes, et la même question : jusqu'où est-on responsable de sa propre histoire ? Il ne s'agit pas de renvoyer dos à dos le soldat de la Wehrmacht et le pilote de la R.A.F. À se soulager de toute responsabilité, le sujet occidental ne verrait-il pas sa liberté réduite au seul cri d'une espérance ?

Pourtant le vieil homme ne peut rendre responsable de quoi que ce soit cet ami étrange venu jadis de l'Est. Son étrangeté, on l'attribue aux accidents de son histoire. À sa bâtarde. On raconte comment sa belle et brillante grand-mère, écuyère de cirque, faisait chavirer les cœurs mâles, et comment elle avait cédé le sien à un grand-duc d'un empire encore allemand. D'où une fille, élevée dans les marges d'une cour sombrée depuis dans le néant, mais pas assez tôt pour qu'elle n'y rencontrât un jeune prince de passage et n'en eût un fils plutôt encombrant : le jeune prince est destiné à devenir roi. Alors un de ses futurs sujets, chargé d'ans et de dévouement à la couronne, épouse la belle, reconnaît l'enfant, et pousse son dévouement assez loin pour mourir juste après. Voilà donc l'enfant doté d'un père putatif, d'un nom et du passeport d'un pays dont il ne parle pas la langue puisqu'il est élevé dans les débris d'un autre empire, à Budapest. «*Kein Mischmasch, kein Mischmasch*» ne cessait-il de répéter pour se dépêtrer du sien, dans une confusion des langues mêlant à un sabir germanique un petit-nègre francophone mâtiné de hongrois en perdition⁷⁴. Lui, venu de nulle part, comment se connaîtrait-il de quelque part ? Pour que sa propre absence parle, sa schizophrénie donne la parole à des objets nés sans âge. Sa misère les tire de tôles rouillées, arrachées aux décharges sauvages de la zone parisienne ; des sculptures, des images d'un présent mutilé, qui rejoignent sur une table Louis XIII une statuette mutilée par les siècles et offerte, muette, au regard d'un vieil homme que son silence fascine.

Ce silence, où s'assourdit la voix blanche d'un temps à son point de rupture. Cette voix, elle est celle du vieil homme, de sa génération encombrant d'un passé mort le chemin de la suivante, qui n'en a rien à foutre, sinon pour y récupérer de la matière à rêver. À rêver ? Sur un rayon de sa bibliothèque il a dressé

un livre. La jaquette de couverture s'orne d'un portrait du vieux Freud et de caractères chinois et, en caractères chinois, près de six cents pages proposent *The Interpretation of Dreams*⁷⁵. Un glossaire en annexe indique, au hasard, qu'il faut cinq caractères pour signifier Lucretius et quatre pour Irma, trois pour Hegel et quatre pour Schopenhauer. Le vieil homme n'y repère pas Héraclite, qui dirait à la neuve génération que «sans espérance, on ne trouvera pas l'inespéré, qui est introuvable et inaccessible»; et que, le vieil homme se permet de l'ajouter, si l'espérance est le délire de la raison, ce délire en est le rêve. Mais à propos, cet Héraclite, c'est qui, c'est quoi, pour qu'il faille distinguer sa voix dans le brouhaha des parlottes numériques? Et puis qui es-tu, toi, pour la vouloir entendre et la prêter à une statuette mutilée, sa contemporaine, ou presque? Qui es-tu, égaré dans ce Moyen-Âge numérique, sinon un débris d'un autre âge, aveuglé par de trop lointains passés pour t'apercevoir que ce statut de sujet que tu revendiques, la statistique, simplement la statistique, t'en dénie désormais l'illusion? Toi, comme les poux qu'elle recense grouillant sous la tôle des bidonvilles, tu te consoles d'en être un, en te disant «le soleil a la largeur d'un pied d'homme»⁷⁶. Du tien, évidemment. Mais chaque pou raconte une histoire semblable à la largeur de son pied, pour s'ignorer pou que le premier pied venu écrasera. Soit, «Homère eût mérité d'être chassé des jeux et de recevoir les verges, de même qu'Archiloque»⁷⁷ pour avoir proposé à des poux des images où se connaître homme. Mais sans fictions où projeter son rêve d'homme, un pou pourrait-il se penser sujet? Le vieil homme vit de leurs illusions. Il écrit pour les conserver. Il trace. Il retrace le monde qui, ayant été sien, s'efface; où, ayant existé, il s'efface.

Il s'y voit s'effaçant, assis devant un oncologue au regard de biais, aux mots à peine voilés lui signifiant que ses chances de s'en tirer sont minces, et qui aussitôt s'est mis à parler de lui. De ses soucis, de ses espoirs, aussi bien celui qui en reçoit la

confiance les emportera-t-il avec lui. Il l'interrompt: «Vous avez peur de la mort? – Oui. – Alors pourquoi avoir choisi un métier où vous voyez mourir un patient sur deux?» et sans attendre de réponse, il l'a interrogé sur la nature de son propre mal, sur les stratégies de défense envisagées, sur le taux de leur réussite, sur cette loterie où se gagne parfois un bout de vie en rab. Cette chance que n'a pas eue une tête oubliée au bord d'une route, elle t'offre aujourd'hui, ce matin, le spectacle du soleil se levant derrière les Alpes, d'un jour nouveau faisant la nique à hier parce que tu es né là où une tête vaut plus cher qu'ailleurs. Ça te désole pour ceux qui, ailleurs, n'ont pas reçu cette chance, aussi bien te détournes-tu d'eux pour rejoindre le petit monde d'Héraclite, si petit qu'un avion le traverse d'un coup d'aile. Avec lui, avec ceux qui le peuplent et portent pour toi un nom, tu partages un petit coin du monde, jalousement leur et tien. Sans doute qu'au-delà s'étendent des espaces flous aux confins sans retour. Sans doute des créatures y errent, bipèdes elles aussi. Mais sans noms, sinon imprononçables, ont-elles un visage vraiment humain?

50

Tel un leitmotiv, le discours punitif de la morale. À sa traîne, la mémoire perdue de quelque faute commise dans l'instant de son désir, et c'est tout de suite la culpabilité inscrivant sur un miroir, en lettres cabalistiques, «Ton temps a pris fin, tu as été pesé et trouvé trop léger.»⁷⁸ À qui faire appel de la sentence, sinon à soi-même? Quand, devant la communauté des fidèles réunis au temple, l'oncle avait interrogé son neveu pour sonder la profondeur de sa foi, le neveu s'était débarrassé de l'oncle et de ses questions en lui jetant «Le salaire du péché, c'est la mort.» L'oncle content et la foi en allée, la culpabilité est restée, qui te rappelle que cet animal à deux pattes sans plumes est ton semblable, à la couleur près, comme de ta couleur l'est celui dont les opinions hérissent les tiennes; comme l'est celle dont le sexe intrigue le tien d'une différence que tu voudrais

abolir, pour qu'elle soit tienne aussi d'un désir meurtrier sans limite et sans frein. Tout ceci, tu le sais; cette foutue morale te le ressasse, l'Histoire te l'enseigne. N'empêche, tu fuis vers ton petit monde d'Héraclite, de ceux qui, depuis Héraclite, l'ont peuplé pour toi, et tu veux ignorer qu'autour de ce petit monde, dans des espaces qui ne sont plus si flous et que tu as traversés de coup d'aile en coup d'aile, des créatures à visage décidément humain n'écoutent pas la voix de tes morts. Elles ont les leurs. À toi d'entendre leur voix et de faire tienne leur parole.

Justement, entre les chairs indolentes étalées sur la plage, le journal t'apprend que les communistes de Saint-Petersbourg ont adressé une requête au patriarche Alexis II. Ils attendent de lui la canonisation de «celui qui a réuni les terres russes, qui a déconfit les ennemis de la patrie, qui a créé le grand minimum social, qui fut le héros et le père des peuples». Bien sûr, le Commandant Suprême a commis quelques excès, «qu'il s'agisse des répressions dues à la collectivisation, de l'extermination des cadres de l'Armée Rouge, de la lutte contre le cosmopolitisme, ou d'autres inévitables erreurs et tragédies propres à des temps cruels de guerre et de révolution». Mais le peuple interrogé sur Internet lui a pardonné ces détails. Il reconnaît en lui le héros «qui a reçu la Russie avec la charrue de bois et l'a laissée avec le missile atomique; et c'est pourquoi les communistes, les patriotes, les nationalistes russes ont voté pour celui qui ne devrait pas être démonisé, mais béatifié». Là-dessus, l'enquête sur Internet étant miraculeusement tombée en panne, quand tout aussi miraculeusement elle a repris, le héros le plus populaire chez les Russes s'est appelé Nicolas II⁷⁹. Par deux buts à un. Une mémoire contre une autre, qu'un désir semblable exalte, mettant en branle des drapeaux, défilant poing serré ou la main grand ouverte, qu'importe; hurlant sa foi, pour ignorer que son objet n'est que sa propre image hallucinée et ne se satisfaisant pas d'elle, avide de la chair, du sang, du corps des autres pour qu'elle s'incarne. Après tout, le désir ne dévore que ce qu'il aime, croit aimer, se représente aimable, quitte à se brûler les ailes d'erreur en faute, de faute en erreur.

Hier, ce ministre bien assis et parlant d'autorité s'interroge sur le développement futur de son pays. Le grouillement des bicyclettes dans les rues de Pékin l'indispose. « Demain, elles seront remplacées par des automobiles. » On lui objecte, respectueusement, que, oui, ce serait bien sûr là une figure du développement, mais que la multiplication des automobiles pose certains problèmes, ne serait-ce que celui d'asphyxier davantage une circulation qu'on veut rendre plus fluide. « Qu'à cela ne tienne, on élargira les rues. » C'est effectivement une solution. Inutile d'insister qu'elle n'a pas d'avenir. Le champ sémantique d'asphyxie ne s'étend pas à ses poumons de ministre, ceux qui en apprendront l'extension trouveront des réponses de la même farine. Le désir de rouler sur quatre roues plutôt que sur deux serait-il plus condamnable en Chine qu'ailleurs ?

Cet éclair de haine lu dans des yeux albanais d'une ère maoïste. Des hommes, des femmes exténués cheminent dans la poussière de part et d'autre d'une route étroitement asphaltée. Ils poussent des charrettes, ils trottent sur des ânes ; entre ceux qui vont et ceux qui viennent glisse une voiture officiellement noire. On y promène des étrangers. Ils viennent d'un paradis que leur télévision offre en spectacle depuis l'autre côté de l'Adriatique, tout près ; mais même un océan ne dissuaderait pas des pauvres diables de vouloir l'atteindre, et de le refuser à leur désir n'en dissiperait pas l'illusion.

Celle-ci, dans le souvenir adolescent d'une très vieille dame. Elle, italienne, et de haute culture. Dévotement catholique, portant sous sa robe le cilice du Tiers-Ordre de saint François⁸⁰ et qui, pour avoir serré une fois la main du Duce, n'avait pas lavé la sienne pendant quelques jours. Pour lui, elle s'était défaite de ses bijoux. À elle sont restées les larmes quand son propre peuple a craché son humiliation sur son grand Moi pendu.

Aucun crachat n'a souillé la voiture officiellement noire. Le désir se refoile, la haine se remâche. La police veille, l'ordre est respecté. À quel prix ? « Le salaire du péché, c'est la mort. » Celle des autres, pour commencer.

Regard rétrospectif sur le chemin parcouru d'anecdote en anecdote : le vieil homme se trouve aujourd'hui là où il se tenait hier. *Eppur si muove*, cette boule, cette tête d'épingle jetée dans l'espace. Il s'y meut, son étonnement d'être là semblable peut-être à celui de son ancêtre anthropopithèque arrêté devant un visage. Est-ce le sien, un instant apparu à la surface d'une flaque, brouillé l'instant suivant par une ondée du ciel, réapparu l'orage passé, la panique de son effacement enfuie vers un corps qui, l'accueillant, le rendrait à l'existence ? Mais si nul corps ne lui ouvrirait des bras où se connaître ? Reste le passage à l'acte, la violence faite à l'autre, aux choses, à soi, pour que s'efface la douleur d'une insondable dérélition. Reste le recours aux molécules d'un oubli pharmacologique, aux fantasmes délirants de l'esprit, à n'importe quoi pourvu que ce n'importe quoi dure plus longtemps que le passage fugace d'un visage sur un miroir, que des réminiscences de vieil homme développées dans la chambre noire de sa mémoire alors que les toxines du temps les corrodent. Il est entré dans ce temps-là. À reculons. Il s'y voit vivre, confortablement, en étranger de passage. Mais où ne fut-il pas étranger, et de passage, à quatre-vingts ans comme à dix, vacillant devant l'incertitude des lendemains, ce vacillement à peine atténué chez un vieillard tentant de garder la tête froide au-dessus du chaos rampant vers lui. Des visages parfois y fixent l'instant : il caresse les cheveux collés de sueur, l'épaule décharnée d'une amie clouée dans un lit d'hôpital, les yeux clos au monde qu'elle quitte. Il lui parle tendrement. Il sait qu'elle l'entend. Ses lèvres ont bougé, aucun son n'en sort. Il sait qu'elles lui auront chuchoté « Tu es vivant, alors vis ! »

Il vit. Surgie de la boue, au bord d'une route, nulle part, une tête coupée aux lèvres entr'ouvertes a craché à un enfant : « Tu crèveras toi aussi. »

Au vieil homme de faire coïncider dans le sien le double discours d'amour et de haine que la mort lui tient, et cherche-t-il à donner une réponse univoque aux questions qu'elle lui pose ? Une réponse qu'il ne tiendrait pas seulement d'une culture reçue, décalée dans un siècle projetant son présent incertain sur des lendemains plus incertains encore. Une réponse que pourtant le vieil homme s'obstine à attendre d'une statuette, d'une épave mutilée de cette culture. Le temps lui a soustrait la tête, les bras, une jambe. Il lui a laissé intacts, ciselés, le pénis, les bourses pour signifier que la vie continue, qu'elle est cette goutte du sperme de Chronos tombée sur le terreau des siècles pour s'y reproduire sans fin. Sans fin vraiment ? L'humanité s'est octroyé le pouvoir de s'en donner une. Une voix qu'enfle l'angoisse de toutes lui chuchote qu'elle ne saurait s'aveugler davantage, qu'à force de s'être enivrée de petites victoires sur la nature, celle-ci se regimberait contre elle. Elle, remise à sa place de parasite sans loi, elle à qui cette même nature imposerait désormais la sienne comme elle l'a imposée à une statuette mutilée qu'un vieil homme reconstitue par nostalgie d'un ordre, si un tel ordre a jamais eu lieu ailleurs que dans son esprit de rêveur.

Justement, cette culture. Par la fenêtre, le vieil homme suit la procession des arcs d'un amphithéâtre romain⁸¹ et aussitôt, sans solution de continuité, que fout-il là, que lui raconte cet entassement de pierres qu'il ne raconte aux troupeaux de touristes aux yeux bridés le mitraillant du flash de leurs caméras ? Quant à lui, le peuple de Romains rasés, de Gaulois chevelus, de fantoches grimaçants d'un peplum hollywoodien, quel récit se font ces petits ou arrière-petits-enfants des coupeurs de têtes tuant et violant tout ce qui bougeait jadis dans Nankin ? S'il trouvait une, mieux, la réponse qu'attend ce genre de question (c'est bien sa peu avouable intention), n'apprendrait-il pas la place que

lui, que les siens ont eue, ou cru avoir ne l'occupant plus, et ne l'occupant plus voudraient avoir encore dans un monde à leur image? Quelle place les pères conquistadors s'appropriant le monde pour s'y sentir partout chez eux, quelle place laissent-ils à un *homo occidentalis* plus ou moins dégrisé de leur ivresse? Il ne s'agit pas de leur reprocher trop haut leur rêve, de leur en vouloir d'avoir mangé des raisins trop verts, même si les fils en gardent les dents agacées. Après tout, ces fils jouissent du fruit de leur travail, de leurs rapines aussi, et s'il est de bon ton pour eux d'afficher un zeste de mauvaise conscience, il est bon tout court de se souvenir que des crimes, même commis en toute inconscience sinon en toute innocence, demeurent imprescriptibles pour leurs victimes et qu'elles demandent réparation. C'est leur droit, c'est de bonne guerre, on est même prêt à leur demander pardon, à les payer de mots. Mais si elles ne se contentent pas de mots, mieux vaut garder au chaud des armes dissuasives, celles dont par prudence on leur dénierait la possession. Logique meurtrière, elle traverse l'Histoire, et l'Histoire ne reconnaît que les vainqueurs. Mais si encore cette logique-là, si les règles d'un jeu où des siècles durant la survie de chacun s'est négociée à la pointe des épées et à coups de canon n'avaient plus cours et que, devenues caduques, elles n'offraient plus de chance qu'à la mort?

Ce qui arrivera demain ne concerne plus guère un vieil homme. Il n'y sera pas, et à prolonger son existence de rêves ou de cauchemars il perd son temps. Sauf que sa conscience d'être pétri de ce qui fut l'enchaîne à ce qui sera, et cette conscience lui interdit de dire à son reflet dans un miroir «Après moi, le déluge», et tant que rien ne change, *carpe diem*.

Citation encore, dont la moralité accompagne les errances du vieil homme: «Ce qu'on ne peut atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitant. L'Écriture dit que ce n'est pas un péché de boiter.»⁸² Que cherchait à atteindre Al-Hariri Abu Muhammad⁸³ que ne cherche un vieil homme, de boiterie en boiterie

et mille ans après lui: quoi, sinon une forme sienne dans l'aventure humaine? Cette aventure que le savoir traque, poursuit jusqu'aux premières secondes de la Création tandis qu'à la surface du temps, entre son matin et son soir, une luciole pensante transmet son ignorance à une suivante. À l'ami mourant, le vieil homme a tenu la main. La sienne se réchauffe maintenant entre celles de ses petits-enfants. «Tiens bon, grand-père!» et la main se souvient des mains de mère-grand, de grand-père, de Amah, de toutes celles entre lesquelles a circulé elle ne sait quoi, les reliant toutes par une chaîne sans commencement ni fin et qui sans forme les emprunte toutes. «Tiens bon», mais d'où vient le sentiment que cette chaîne pourrait se rompre, que sa main resterait tendue dans le vide à celles que d'autres horizons appelleraient ailleurs, là d'où entre promesses et menaces déboulerait l'étrangeté de ce qui sera?

Il a dix-huit ans. Il découvre les quais de la Seine. On ne s'y asphyxie pas encore au gaz des engins automobiles. Les soubresauts d'une guerre mal finie rendent l'avenir incertain, mais à dix-huit ans on s'en fout. Une bouquiniste tire de sa poche des pinces à linge. Elle suspend à un fil des pages qu'elle arrache d'un volumineux antiphonaire. Leur parchemin s'orne de neumes, du texte latin d'une messe, parfois d'enluminures. Il s'indigne. Comment pouvez-vous débiter en tranches un ouvrage aussi précieux? C'est que, vendu page à page, elle en tire plus de profit. La plupart de ces pages ne sont couvertes que de drôles de notes et de latin gothique: les gens les achètent pour en faire des abat-jours. En revanche, celles dont vous admirez les enluminures valent plus cher, beaucoup plus cher, Monsieur! Il compte ses sous. Cette nativité (*puer natus est*), ce Christ aux outrages (*et discerne causam meam de gente non sancta*⁸⁴), ça vaut combien? Et si j'ajoute à ces deux-là cette miniature de rien du tout où quelque sainte femme, à moins qu'il ne s'agisse de la Vierge, semble bricoler devant un métier à tisser, vous me faites un prix? On marchande. L'argent pour vivre un mois y passe, et depuis? Après une soixantaine d'années, que disent ces pages à leur propriétaire qu'elles n'auraient raconté jadis quand, la guerre de Cent Ans s'éternisant,

des mains pieuses avaient tracé neume après neume le chant, mot après mot la parole d'un salut promis au bout de son espérance? Dans l'ignorance que très vite s'enflerait à nouveau la voix d'Héraclite, que gronderait le rire de Démocrite, que de la révélation allait s'émanciper le savoir, que l'homme naissant à sa seule humanité allait partir à la découverte du monde, s'émerveiller de sa diversité, céder à son désir de le conquérir, de percer les secrets de la matière, de la vie, de sa propre psyché, et tout ceci pour se heurter aujourd'hui comme hier à lui-même. Sans plus enluminer son discours d'espérance, sans plus jeter à la mort prochaine le « Où est ta victoire? » d'un saint Paul pour qui elle allait être vaincue par le retour imminent du Christ. On l'attend encore, ce retour, et vers le ciel illimité de la foi, quelle qu'en soit la couleur, des voix crient Christ! Allah! Révolution! Liberté! pour oublier que les dieux anciens n'ont jamais cessé de travailler l'Histoire, de pétrir ceux qui, croyant la faire, sont balayés par elle et puis quoi, qu'y a-t-il demain au programme qui n'aurait été inscrit au chapitre des illusions à perdre, quel problème qui ne découlerait pas de la solution donnée à un problème précédent?

56

Pour l'heure, dans le court maintenant d'ici, une luciole se pense luciole. Que d'autres lui reconnaissent une existence, elle ne doutera pas en retour de la leur. Entre son matin et son soir, une succession de mélôs, comédies, drames et tragédies qu'elle s'efforce de prendre au filet d'une parole sienne, d'instant qu'elle privilégie pour se donner le récit d'une histoire où un *je* s'objectivant en *moi* la relierait à celles qui lui ressemblent, mais à quelques différences près qu'elle veut croire négligeables: une couleur de peau, des usages pour elle sans passé, des visions du futur qu'elle ne partage pas trop. Soit, leur présent n'est pas identique au sien où, lointains, les mondes d'Héraclite et de Lao-Tseu lui sont aussi familiers que le premier siècle de saint Paul, que le dix-neuvième de Karl Marx, que le Moyen-Âge d'Al Hariri Abu Muhammad, que celui où des mains anonymes ani-

maient d'espérance une foi, qu'il a perdue, pour donner moins une réponse qu'une forme au présent perpétuel des questions qu'il se pose. Mais d'où lui vient le sentiment que nulle forme ne lui offre plus une réponse suffisante, assez pour qu'il puisse se reposer en elle? Et que celles avec quoi on le tente, voilà longtemps qu'elles sont tombées d'un arbre planté au milieu du jardin, ses fruits capiteux offerts avec l'ignorance de leurs effets à la convoitise d'un premier homme et depuis, cette femme qu'il tient entre ses bras, est-elle celle qu'il croit tenir, et toi qui t'abandonnes à tes rêves, voici qu'ils t'abandonnent. Toi oubliant chaque matin ce que chaque soir t'enseigne: qu'aucun n'est ni ne sera le Grand Soir de ton espérance. Toi au milieu d'un gué aux berges inaccessibles. Toi te figurant luciole et attendant de la vibration des mots qu'ils te tirent du chaos qu'ils prolongent.

57

Situation banale, le grand âge venu: le rétrécissement du temps à vivre reçu en pleine gueule, le court présent interrogeant son passé et n'en recevant d'autre réponse que celle donnée à une adolescence lointaine par un tableau de Poussin. Des bergers archaïques déchiffrent sur une stèle l'inscription anonyme qu'un des leurs, jadis, leur aurait destinée: *Et in Arcadia ego*⁸⁵; et toi, à cet anonymat, tu donnerais le nom d'une singularité tienne, tu en agites les images! Tu te penches sur une photographie. Ton père l'a prise au lendemain de la Première Guerre mondiale, il n'avait pas vingt ans. Une inscription au verso la situe: «Shanghai, limite de la Concession française». Un pont que traversent des passants, un autobus. Les passants, des Chinois, certains en costume traditionnel, longue robe et casaque noire, longue tresse dans le dos; une Européenne, robe blanche et chapeau fantaisie débordant de fleurs; un poussah blanc vêtu de blanc vautré dans un pousse-pousse tiré par un Chinois famélique. Un choc de mondes et d'époques qu'arrête l'instant d'une photo, mais aussi ce qu'aucune image ne retient. Pour toi, des odeurs, des bruits; un murmure continu de lan-

gues où s'entremêlent chinois mandarin et dialectal, anglais et pidgin-english, français, russe et quoi encore; chaque odeur, chaque bruit se confondant dans la pâte du souvenir, un enfant sage y marchant accroché à Amah sur le chemin du *Kindergarten* de la *Public School for Girls*, 404 Yu Yuen Road; et l'année suivante sur le chemin de la vraie école où, sous l'œil sévère d'un Père jésuite, il aligne des bâtonnets et les lettres de l'alphabet pendant que des avions japonais crachotent dans le ciel, lâchent parfois une bombe puis s'en vont, et que pour l'Occident, qui veut l'ignorer, se tourne une page de son histoire. Ce n'était pas l'Arcadie, ce l'est devenu pourtant.

58

Parce qu'il n'y a d'Arcadie que de l'enfance, que du souvenir d'un objet perdu, qu'un baiser volé ressuscite, que d'une élation un instant partagée et multipliée par le désir de l'autre.

C'était jadis. Un aîné lui parle. Il a besoin de se débarrasser d'un passé qui le hante. Il n'accepte pas de s'y reconnaître. Il y était jeune alors, et noyé dans une foule innombrable. Cette foule célèbre une grande messe. Le Führer éructe devant elle des propos sanguinaires, et est-ce là la philosophie qu'il était venu chercher en Allemagne? Autour de lui, cent, deux cent mille bras hurlants se sont soudain dressés. Les siens aussi. Lui, loup au milieu de loups assoiffés de sang. Lui, ce sujet croyant faire l'Histoire, l'Histoire l'a métamorphosé en meute, en chair à canon qu'elle pétrit de rêves avant de la sacrifier à eux. Jusqu'où, restée muette, sa foi humaniste est-elle coupable, jusqu'où son Occident chrétien?

Tout ceci il n'y a guère, seulement trois quarts de siècle. Alors que loin, très loin de Nuremberg, un enfant lançait des pétards pour célébrer une victoire chinoise sans lendemain, que le sourire mélancolique de son père lui laissait entendre que la vie qu'il avait rêvée était foutue et que, après avoir répandu le bordel dans le monde, son Occident avait tout à craindre des bâtards qu'il y avait semés.

Dans la nuit du sens, quelle réponse trouver?

Qui pose la question ne saurait être innocent. À lui, la charge de la réponse. À lui, et plus précisément à cette fraction de l'humanité, la sienne qui, pour s'être pensée l'humanité même, a creusé le gouffre au bord duquel tout entière elle vacille. Pour ne pas s'y voir tomber, elle s'aveuglerait d'Arcadies perdues et, si on lui en pollue la mémoire, la voilà prête à se ruer dans la première *Schadenfreude*⁸⁶ venue. Mais si cette humanité-là, celle du vieil homme, n'était plus que celle d'hier? Celle qui, d'une péninsule du continent asiatique, un crucifix ou un drapeau dans une main, un fusil dans l'autre, aurait débordé un jour sur un monde stupéfait avant de refluer, outragée, sur la défensive, vers cette même péninsule?

Il avait vingt ans. Il interroge le beau-père que sa veuve de mère lui présente⁸⁷. Un homme on ne peut plus british, nourri de la gloire d'un empire moribond qu'il a défendu contre les Japonais dans l'armée des Indes. L'empire sauvé, il y est conseiller du dernier vice-roi de ces mêmes Indes avant que Sa Gracieuse Majesté ne prête ses compétences, l'empire perdu, au pandit Nehru. D'où la question du beau-fils: comment, de maître d'un monde à lui, vivait-il son statut de serviteur d'un autre? Sous son *carpe diem* souriant, comment affrontait-il la dislocation de cet empire, comment issu de ses débris jugeait-il ce surgissement d'humanités multiples, chacune revendiquant bruyamment, avec son identité, un droit égal à l'existence, et ce droit le reconnaissait-il à toutes sans arrière-pensées? Impossible de savoir si le beau-père avait vraiment fait ce pas. Du reste, le vieil homme l'a-t-il fait de bon cœur? Ses rêves caducs sacrifiés à quelque aujourd'hui en mal d'utopies, jusqu'où en accepte-t-il la perte? Jusqu'où le droit de l'autre à sa différence?

A ce propos, une anecdote. À sa table, une délégation d'artistes chinois. Il propose de conclure le repas par un fromage local de bonne réputation. C'est de la provocation, il le sait, il en vérifie l'effet sur le visage poliment dégoûté de ses hôtes. Mais quand lui, là-bas, avait été invité par eux, ne lui avaient-ils pas offert

du python et, pis, de visqueuses holothuries⁸⁸ pour s'amuser de ses réactions, le constituer en autre, affirmer leur différence et pourquoi pas leur supériorité? Sauf qu'ils ignoraient que, jadis, le cuisinier de père concoctait, et mieux, de telles recettes et que lui, il en appréhendait les saveurs avec des baguettes d'ivoire quand eux plongeaient des baguettes de bois dans de maigres bols de riz; et que si ce jour-là ils s'offraient autre chose que leur pitance quotidienne, c'est qu'ils étaient chargés de régaler des étrangers, et eux aussi par la même occasion, aux frais de leur gouvernement. Entre eux et lui, impondérable, l'héritage d'une différence pérenne, l'existence d'une frontière que l'Histoire a marquée de son fer rouge. Pour cette Histoire, nul ne saurait être innocent.

60

Cette mémoire, trop complaisante aux anecdotes de sa propre différence, l'événement lui donne une forme, la littérature en assure la redondance. Ainsi fut-il Fabrice adolescent, regardant par la fenêtre une femme descendre superbement la rue. « Ah! si elle pouvait être ma Sanseverina⁸⁹! Si elle daignait m'apprendre ce qu'est une femme! » Il a raconté ce fantasme à l'amie qu'un jour elle est devenue, et quel lien a-t-il filé entre eux pour qu'après une soixantaine d'années, sans avoir à se parler, ils se comprennent?

Elle, muette, les yeux clos. Étendue sur un lit. Il lui parle tendrement, il sait qu'elle l'entend. Ses lèvres ont bougé, aucun son n'en sort. Elle aborde en silence les rivages où toute différence s'abolit, jusque-là il l'accompagne. D'autres ombres y défilent; avec elles, le vieil homme a partagé une solitude commune. « Qu'aurais-je fait sans vous? » lui murmure une autre voix amie. Il ne veut pas savoir pourquoi ni où leurs deux solitudes se sont rencontrées. Ni savoir ce qui s'est passé quand, jadis, il était allé chercher auprès d'un aîné une réponse aux turbulences de sa vie. Quelques heures de monologue, de dialogue, d'échange, après quoi ils vont se quitter. Lui, il n'a pas reçu la réponse qu'il

était venu chercher, il se sait être à la fois la question et la réponse quand soudain, sur le pas de la porte, il s'est retourné : « Mais quelque chose va me manquer. » Quoi ? « Vous », et aussitôt en réponse « Vous aussi, vous allez me manquer. » Reconnaissance réciproque de deux solitudes, et combien d'autres le vieil homme a-t-il ainsi abandonnées en chemin avec leurs demandes sœurs de la sienne ? Un manque attendant d'un autre sa réparation, et à nouveau cette femme que tu tiens entre tes bras, tu la veux tienne, mais d'être sien te permet-il d'être toi ? Qu'elle t'ait murmuré « Qu'aurais-je fait sans vous ? » te laisse ignorer le gouffre au bord duquel tu l'aurais retenue. Toi, tu préfères l'ignorer, et elle, le connaît-elle autrement que par son angoisse d'y tomber ? Comme toi, par crainte d'y rencontrer une tête abandonnée, dont le regard figé te répéterait « Que m'as-tu fait ? »

61

Rien. Vraiment rien. Le hasard l'a amené à passer là, en spectateur innocent de ce que d'autres ont fait et de massacre en massacre font. « Indignez-vous ! » lui intime un regard perçant qui l'a traversé inconfortablement jadis. Les raisons de s'indigner ne manquent pas. Elles soulèvent des foules, et puis chacun retourne chez soi avec son indignation. D'y avoir figuré une fraction infinitésimale d'une conscience universelle blessée, cela change quoi à un monde qu'aucun projet commun ne rassemble et où, indigné ou non, chacun se demande comment survivre le moins mal possible ? Le vieil homme rêverait-il d'un tel projet qu'il se mettrait à rire de son outrecuidance. Quand ses petits-enfants interrogent devant lui leur avenir, il n'a d'autre conseil à leur donner que celui d'y suivre leur instinct et, là où il les mène, de l'affronter en sujet responsable. Encore lui faudrait-il définir à leur intention ce qu'il entend par *sujet*, par autre chose que cet orphelin de ses propres dieux morts, et héritier de droit divin d'un droit de consommer un monde livré à ses fantasmes ; à des fantasmes à raccommoder, à remailler sans

cesse pour que leur tissu ne s'effiloche pas en néant, pour que l'événement n'y crève pas des trous où tomber, un ridicule fétu d'espérance à la main.

Au-delà de l'espérance, l'ami, l'amie chuchotent d'outre-tombe «Souviens-toi!» et, suspendus à une goutte de temps, hors du temps, ils rappellent à un vieil homme que, par la grâce de l'amour, ils furent avec lui les sujets d'une fragilité commune, qu'ils se sont rencontrés en elle, qu'ils s'y sont manqués, chacun jetant au ciel d'où aucune réponse ne tombe un même cri : pourquoi? Et parce qu'aucune réponse n'en tombe, c'est la guerre. Le pain et l'amour à conquérir au bout des fusils. La guerre par quoi l'Histoire a commencé, chaque fois la der des der, le petit de l'homme se taillant un espace à lui pour y installer les objets de son désir – qui lui échappent, parce que chacun d'eux poursuit une histoire propre et que ces histoires ne se rencontrent que par l'une ou l'autre de leurs facettes, jamais par toutes, sinon au point de fuite où, par d'obscures gestations, d'autres les effaçant renvoient un vieil homme au bric-à-brac de ses souvenirs : «Raconte, grand-père!»

62

Raconte! Et racontant le monde où il a vu le jour, grand-père trébuche dans celui où il s'enfonce. Son récit chargé d'exotisme pour les jeunes oreilles avides de l'entendre, comme l'avaient été les siennes quand il invitait son propre grand-père à redonner vie, après trois quarts de siècle et deux guerres mondiales, à son dix-neuvième finissant. Images, pour qui se représente hier avec les yeux d'aujourd'hui, alors qu'un vieil homme peine à connaître aujourd'hui avec ses yeux d'hier. Aujourd'hui et hier qu'il met en écriture comme si celle-ci allait donner une figure intelligible au temps, une finalité au hasard; et c'est, ce ne peut être que raté. L'écriture ne consigne que des histoires singulières, des fragments d'histoires brisées prises au filet de l'Histoire et s'y débattant parmi des milliards d'autres prises au même filet; ces fragments s'entrechoquant, s'écorchant, se réu-

nissant, se séparant, rebondissant contre la bande d'une table de billard et tombant dans le trou. Dans l'insignifiance. Parce qu'à défaut de quelque romanesque *la marquise sortit à cinq heures*, aucune histoire n'a de commencement ni de fin; toutes ne sont qu'ombres de leur passage dans d'autres prêtes à tomber dans le trou, dans l'oubli, là où, *in Arcadia ego*, ego n'a plus de nom; et le vieil homme ignore dans quel trou gît la tête fracassée de son père, il ignore quand et où sa mère est morte; seule sa mémoire réunit père et mère dans un même tombeau, ailleurs ont-ils jamais été vraiment ensemble? Au hasard d'une collision, deux atomes vagabonds se sont percutés, chacun ignorant la trajectoire de l'autre, l'histoire qui la déterminait, les rêves qu'elle poursuivait. Chacun victime et rendant l'autre victime de cette ignorance, dont le vieil homme voudrait chasser le hasard!

Ici Démocrite rirait, et Hippocrate⁹⁰ lui donnerait raison.

63

Raconte! Et ça fait des siècles qu'à jet continu la littérature prête des formes au hasard, qu'elle les jette en pâture à une humanité indécrottablement nostalgique d'un sens perdu. Raconte! Et, de contes en romans, le vieil homme fut Petit Poucet, puis dans le chaos de l'Histoire Fabrice à Waterloo⁹¹, puis Rastignac jetant « À nous deux, Paris! »⁹², image d'image, et il rit: la boule de billard ignore quelle force la propulse sur un tapis vert qu'elle n'a pas choisi. Elle ignore à quelles boules sa trajectoire la heurtera avant qu'elles finissent toutes au trou. Qu'elle se mette à penser, elle se demandera jusqu'où sa propre inertie est responsable de sa trajectoire, et la voilà au bord de la faute. D'être responsable lui interdit d'imputer sa trajectoire au hasard ou à une quelconque prédestination, d'être responsable la rend coupable si son désir en liberté fracasse cette trajectoire contre un mur qu'il n'a pas voulu voir. D'où: un désir peut-il être libre, donc responsable? L'est-il quand il s'accroche aux basques de cet objet-ci plutôt qu'à celles de cet objet-là, alors que, objet l'un pour l'autre, deux désirs se sont reconnu une singularité commune dans un même miroir?

Une question que, accessoirement, son stylo pose au vieil homme quand, par exemple, il se suspend, hésite, renonce à déposer sur le papier le subjonctif imparfait que la grammaire exigerait de lui. Comme il lui interdit le prétérit depuis que la nuance qu'il apportait a été confisquée par l'usage qu'en font, jusqu'à la nausée, les feuilletonesques *la marquise sortit à cinq heures*. Un jour, il a demandé à un psychanalyste si ses patients se racontaient au passé simple. Mais non, mais non, c'est impossible ! Le passé est trop présent pour eux, c'est même lui qui les accable d'une contemporanéité perpétuelle ; mis au prétérit, il serait le roman d'un autre et non plus la chair de leur chair ! Et c'est pourquoi le vieil homme ne saurait organiser en récit cohérent la succession anarchique des tableaux de son polyp-tyque. Ils sont contemporains dans son esprit, leur succession déterminée par des associations nouées ailleurs, là où il faudrait qu'il s'aventure (pardon : qu'il s'aventurât !) pour extraire chaque tableau du hasard de son surgissement, pour les relier tous, et dans un après-coup le rassurer par leur enchaînement : pour que la marquise sortie à cinq heures regagne le domicile conjugal à une heure décente. Mais quel ennui...

La cohérence de tout enchaînement est à chercher ailleurs. De sa psychanalyste devenue son amie : « Si je vous ai apporté quelque chose quand vous êtes venu chez moi, c'est vous maintenant qui me le donnez. Les rôles se sont inversés. » Mais, pour qu'il y ait eu inversion, il a bien fallu que quelque part le cheminement de leur double existence se fût reconnu une origine commune : ailleurs, hors du temps ; et dans le temps, leur double besoin de l'autre a cristallisé le hasard en nécessité.

Dans le même désordre, ce propos d'un Freud à la veille de sa mort, la haine embrasant l'Europe et le monde : « La thérapie finale est le travail de l'amour. » Un travail sans fin, mais non

sans une finalité latente, celle du bonheur, de cette idée sans âge devenue neuve quand son désir l'a constitué en droit. Ce bonheur dont un vieil homme poursuit la trace sur des visages où le désir fut de passage, dans le ravissement d'instantanés qu'un même frisson a parcouru, que d'une caresse la mémoire reparcourt. Leur répétition les a laissés vierges. Vierge l'instant où un regard s'est reconnu dans un autre, où un doigt glissant sur la soie d'une peau l'a faite sienne, où des lèvres se sont confondues, et pourquoi l'ombre de la nostalgie ne ternit-elle pas l'éclat de ces instants-là ?

Question qu'aucune réponse n'épuise, et pourtant elle suinte du polyptyque, elle affleure dans chacun de ses tableaux, elle échappe au stylo qui ne renonce pas à l'emprisonner dans ses mots ; des mots qu'il voudrait voir surgir de là où, balbutiante, sourd la vie, avec elle le songe d'être libéré de toute pesanteur.

Le vieil homme ne croit pas un mot de ce qu'il vient d'écrire. Démocrite non plus.

66

Parce que, à vagabonder dans sa mémoire, il y a glané des moments privilégiés, le temps arrêté en fragments d'éternité. Attend-il de son discours qu'il le remette en marche ? Que reliant ces moments entre eux, il tisse mot après mot, phrase après phrase un récit où, toute solution de continuité abolie, ce qui est découlerait de ce qui fut, où ce qui fut le situerait là où il est ? Si tel a été son propos, eh bien, c'est une fois de plus raté. Séquence 66, il ne saurait lire dans les soixante-cinq précédentes le mouvement d'un commencement à une fin. Chaque moment est resté clos dans son image. Météorite tombé là parmi d'autres, tous jonchant de leurs débris une mémoire à l'arrêt devant sa propre fin, et Démocrite, une fois encore, lui rirait au nez s'il s'avisait d'y chercher un sens. Pourtant il s'obstine, et tout est à reprendre, tout est à recommencer.

Parménide⁹³ : « Peu importe par où je commence, car je reviendrai ici. »

Ici, et là où fut jadis; et encore ici et là, à l'aube d'un vingt et unième siècle où rien ne ressemble au monde dont il aurait rêvé. On lui laisse entendre que ses sens se sont émoussés, qu'ils ne perçoivent plus l'éclat, les couleurs, le parfum des floraisons nouvelles. Soit, débarrasse-toi de ton Arcadie régressive, de son ego dépassé. Fonds-toi dans la masse humaine; avec elle, poursuis un combat commencé dans la nuit des temps, amoureux-ment avec, orgueilleusement contre mère ou marâtre Nature. Partage avec elle ses victoires, oublie ses défaites, et l'enfant qu'il fut lit à mère-grand n'y voyant plus goutte « L'Éternel Dieu dit: voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. Maintenant il faut prendre garde qu'il n'avance sa main, et ne prenne aussi de l'arbre de vie, et qu'il en mange et ne vive éternellement. »⁹⁴ Quel mal l'enfant a-t-il commis pour ne pas vivre éternellement? Et s'il fallait que l'homme fût puni (mais qui lui a rendu la faute si désirable?), ne l'aurait-il pas été bien davantage en prenant de l'arbre de vie et, se condamnant par là à l'immortalité, par elle n'aurait-il pas été rendu jour après jour plus étranger à son enfance? Les rêves de sa propre histoire laminés par le cauchemar de l'Histoire, et ceci en boucle et perpétuellement? Entre rêve et cauchemar, le vieil homme poursuit ici des ombres. Leurs noms résonnent de sonorités chères, elles s'éteindront avec lui. Elles rejoindront le silence où, muets, ses ancêtres culs-terreux ont vécu dans l'espérance d'un monde autre, meilleur. Entre eux et lui, entre lui et ceux qui hériteront de ce qu'il leur léguera, des césures, des blessures mal fermées. Lui encore debout, un pied posé sur un socle de certitudes défaillantes, l'autre aspiré par ces défaillances. Lui tendant l'oreille à un écho murmurant de loin, de très loin et en toute sérénité, « nous descendons et ne descendons pas le même fleuve, nous sommes et nous ne sommes pas ». Cette sérénité, il se doit de l'avoir assez pour atteindre le terme d'un chemin sans but, et pourquoi voudrait-il qu'il en eût un si nous sommes et ne sommes pas? Il est ce chemin, ce chemin n'est pas lui. Toute

souffrance passe par cette contradiction, elle le traverse et traversant l'Histoire, elle l'y crucifie.

68

Ici donc, où rien n'a commencé qui n'eût été là. Seul Dieu, emporté par Son délire créateur, saurait dire ce qui sera : s'est-on jamais demandé quelles représentations avaient su Le distraire de Son oisiveté, et assez pour que Son désir les eût projetées dans le temps ? « Et ainsi fut le soir, ainsi fut le matin... et Dieu vit que cela était bon. »⁹⁵ Déchu, qu'en pense le petit homme fait à Son image ?

Que la Création telle que la poursuivent les homuncules ses semblables ne répond pas à ses attentes. Que la passion mise à renverser les obstacles dressés devant leurs fantasmes en élève d'autres plus menaçants encore. Qu'à cela ne tienne, lui dit-on, ils seront renversés ou contournés à leur tour, et seul un vieux con comme toi peut en douter. Mais si demain, après en avoir épuisé les ressources, ces mêmes homuncules se sentaient à l'étroit sur leur planète ? Ne le sont-ils pas déjà ? Eh bien, montés dans de nouveaux galions, ils découvriront de neuves Amériques, ils coloniseront ailleurs l'Éden de leur désir, et qu'il se laisse emporter avec eux par ce désir, qu'il lâche prise, qu'il cesse de scruter depuis la berge ce que le fleuve emporte de lui, ces pans d'une mémoire faite chair, la sienne confondue avec celles qui lui furent aimables, toutes lui restituant le temps où le hasard l'a fait naître. Quel besoin aurait-il d'en savoir davantage, de quelle angoisse lui viendrait ce besoin ? Dans la foule étrangère, la main d'un enfant s'est rassurée d'être serrée par celle de Amah. Lâchée par elle, il est ce bouchon éperdu que le courant abandonne sur des grèves plus étrangères encore ; et puisque des lèvres se détournent des siennes, survivra-t-il si d'autres ne lui offrent leur miel ? Plus modestement, si le fantasme d'autres lèvres ne venait pas combler la béance de celles qui furent perdues ? Éternelle virginité de l'instant cueilli sur des lèvres autres ; depuis quand, sans que se défile sa singularité, arrête-t-elle le temps ?

Et depuis quand la flèche de Zénon⁹⁶ vole et ne vole pas ? Qu'elle vole, le vieil homme voit venir de loin, de très loin, un enfant dont Amah tient fortement la main. Qu'elle ne vole pas et, le temps arrêté, Amah n'a pas lâché la main de l'enfant d'hier dans l'homme que la flèche d'Éros a chassé d'un objet à un autre (elle vole) sans que change le désir de celle qui devrait être toujours là (elle ne vole pas) ; toujours là au bout muet des mots, au bord des lèvres qui la cherchent pour que, dans l'instant d'un regard, le temps passe et ne passe pas.

Temps suspendu, le vieil homme assis au chevet d'un ami aîné qui, du fond d'un lit d'hôpital, le regarde intensément. Les yeux fermés au monde qu'il s'apprête à quitter, il les a ouverts tout grand à celui qui lui rappelle « Tu vois, il y a quarante-sept ans, à la même saison, tu étais assis là où je me tiens, et moi j'étais couché dans le lit. » Ils ont ri d'être à nouveau réunis à l'invitation de la mort. Ils parlent d'elle, et furent-ils jamais aussi proches, la main de celui qui s'en va dans la main de celui qui, resté, après coup s'interroge : que s'est-il passé entre eux pour qu'ils se soient reconnus jadis l'un dans l'autre ? Cette vie de l'un recueillie au bord de la mort par l'autre, dans quel espace commun l'auraient-ils partagée, dans quel espace partagent-ils la mort frappant à la porte, et est-ce à elle ou à lui qui se souvient qu'il a dit « La vie n'est qu'une forme prise par sa poussière, avant d'en prendre une autre » ? Une forme que deux mains entrelacées ont retenue un moment encore.

Affinités électives, qu'une histoire ignorée aurait inscrites dans la chair de deux existences, leurs figures singulières tissées sur la trame de leurs jours. D'autres viennent y dessiner les leurs. Le vieil homme y repère des visages venus d'horizons différents, tous reliés à lui par le mystère d'un même « parce que c'était lui, parce que c'était moi »⁹⁷ ; sans autres mots pour dire

où, comment, pourquoi le destin a serré entre eux ses nœuds, et ça rêve : la multiplication à l'infini de tels nœuds ne rassemblerait-elle pas autour d'un seul projet l'humanité entière ?

Elle tombe vite cette ivresse de l'esprit, son rêve à peine formulé... Ce rêve de l'Un, où toute contradiction se résoudrait, sur quoi repose-t-il pour qu'il renaisse sans cesse ? Sur quoi quand, jadis, il a entraîné le vieil homme à peine sorti de l'adolescence vers cette camarade⁹⁸ effarouchée arrivée dans sa classe, au lycée. Elle, différente des autres dont elle ne veut pas se distinguer et qu'il distingue, à quoi répondait-elle pour lui, lui pour elle ? Après deux tiers de siècle, il ne saurait répondre pourquoi et comment les orages de la vie n'ont pu rompre le lien qui s'est alors filé entre eux. Et puis ce jour désespéré où il n'attendait plus rien de personne et encore moins de l'étrangère à qui on l'avait adressé, comment, pourquoi l'échange d'un seul regard a-t-il pu les lier l'un et l'autre à jamais, alors que tant de regards ont échangé avec le sien des promesses qu'ils n'ont pas tenues ? Au point de fuite où tous se confondent, quoi d'autre que le regard profond, tendrement inquiet, toujours présent qu'a posé Amah, qu'a posé mère-grand sur un enfant, et cet enfant interroge depuis l'enfant entr'aperçu dans le regard d'un ami, de la compagne d'une vie, de l'étrangère qui le fut si peu. Regards encore, multiples, surpris une seconde dans la foule passante avec qui faire route, et l'ami arrivé au terme de la sienne parle du flot qui, l'emportant, s'apprête à le dissoudre pour que de sa poussière, ailleurs, autrement, se perpétue la vie ignorant où elle va, et faut-il qu'elle connaisse ce qui l'y précipite ? Plus humblement, faut-il qu'un vieillard se préoccupe d'un avenir où il ne sera pas, lui qui aura eu la chance de ne pas naître là où des balles se perdent, où sous elles tombent les corps d'acteurs intermittents d'un spectacle pour eux sans lendemain ?

Rien ne chassera de sa mémoire deux yeux vitreux qui, surgis de terre, le regardent : quoi faire de leur souvenir ?

Rien. Sans une bonne dose de mauvaise foi, il ne saurait dissocier le destin de cette tête du sien. Ni le rassurer d'en avoir évité le sort en vérifiant la blancheur de sa main, à lui, alors que son pied aurait glissé sur la flaque de son sang, à elle. Reste que la mauvaise foi et sa dénégation sont inconfortables à vivre, qu'elles sont même toxiques, que de les interroger le vieil homme remplirait aisément le peu de temps qu'il lui reste à vivre, et qu'il ne se débîne pas en se défaussant sur son Occident, qu'elles traversent, comme elles traversent le monde qu'il a voulu à son image et dont il ne conserve plus que l'image. Sa victoire, sa défaite, le vieil homme pourrait s'en débarrasser d'un lieu commun : la raison du plus fort est toujours la meilleure. Ce serait reconnaître l'impasse où l'Histoire n'a cessé d'aboutir. Mais pour se mettre la conscience à l'aise suffit-il de jeter à la face du plus fort « vous vaincrez, mais vous ne convaincrez pas »⁹⁹ ?

Convaincre ! Et rêver d'être deux, d'être foule qu'une même conviction emporte ! Emporterait, si au désir de tous, chacun ne prêtait le visage du sien. Alors, sans se perdre en Utopie, quelle réponse univoque donner au désir de chacun ? Réponse à retrouver comme si elle n'avait été qu'égarée, laissée là où le désir et son objet n'auraient fait qu'un, le temps figé en éternité.

Jadis, au hasard des chemins, sa compagne et lui ont erré sur les montagnes du Péloponnèse. Les dieux y étaient encore présents. Sur celle où ils dorment à la belle étoile, on sacrifiait, dit-on, des vierges à Apollon. Au petit matin, un berger les approche. Il leur offre de son pain, en retour ils partagent avec lui le vin qu'ils ont emporté. Le dialogue est rare, plus que par les mots il passe par les gestes et les regards quand, soudainement, le berger s'éloigne, fouille un pierrier, en revient avec un tesson de terre cuite qu'il brise en deux. Il leur en remet un morceau,

l'autre il le glisse dans sa poche. Leur amitié fugitive se renouvellera chaque fois que les deux morceaux se rejoindront.

Authentiquement, étymologiquement, un symbole. Comme l'est, face au vieil homme, la statuette mutilée dont le temps a emporté une jambe, les bras, la tête, et ce qui lui manque occupe plus son esprit que ce qu'elle lui donne à voir. Dans son incomplétude, une plénitude perdue; et avec elle, perdu, cet autre de soi sans lequel on ne saurait être soi, et dont imaginaiement on reconstitue le visage, l'histoire, le mythe dans une plénitude à retrouver. Et voilà le vieil homme chargé à nouveau d'une tâche qu'il n'a pas choisie, et qu'en fait-il?

73

Une fois encore, rien, ne sachant quoi faire. Soumis au jugement du seul tribunal qu'il ne saurait récuser, lui-même, devant qui ce qu'il n'a pas fait pèse aussi lourd que ce qu'il a fait, et il ne va pas demander la mort du pécheur, et qu'attend-on de lui? Presque rien. Juste un peu de sincérité devant ce qu'il a fait, n'a pas fait aux autres dans le bref espace de son être au monde, à l'heure où cet être touche à sa fin. La fin sans histoire d'un vieillard installé dans le confort qu'il doit au hasard de sa naissance, puis à une somme de hasards heureux où, la mort approchée, la mort repoussée vers d'autres échéances, d'autres hasards décident de son sort, et il fantasme. Cet enfant désespéré qu'Amah a sauvé d'une mer Jaune houleuse aurait pu devenir le sien. Père mort, mère enlevée par quelque galant cavalier, nul doute qu'elle l'aurait recueilli dans sa pauvre famille. Là-dessus la Seconde Guerre mondiale éclate, la Chine est coupée du monde; pour l'enfant d'une Europe qu'il n'a pas connue, le chinois devient sa langue maternelle, son français et son anglais se perdent, le russe n'est plus qu'un mauvais souvenir, et le voilà un jour adulte chez Mao. Irréductiblement marqué d'infamie par la couleur de sa peau, par son origine de capitaliste exploiteur, gagnant au mieux son bol de riz dans les travaux dégradants, rejeté par les filles qui lui plaisent. Ce pourrait être

le sujet d'un roman, nul doute qu'il embuerait les yeux de plus d'une âme abandonnée, peut-être même donnerait-il lieu à une série télévisée, larmoyante elle aussi. Tout ça se serait passé ailleurs, très très loin de chez lui, alors que devant sa porte des pauvres diables basanés vivent pourtant un destin semblable. À ceci près que la prospérité ambiante agrémentera leur bol de riz du bout d'un poulet élevé en batterie. Entre eux et lui, par le seul fait du hasard, la réalité irréductible d'une différence, et lui du bon côté de cette différence : il dit merci à qui ?

74

À son Occident. Aux fantasmes de son Occident qui, ayant fait main basse sur le monde, s'est arrogé des droits sur ceux qui le peuplent ; les tempérant, ces droits, de quelques devoirs au nom d'autres droits dont il se juge seul dépositaire : c'est son fardeau de l'homme blanc. Ses fantasmes, il en a exercé aussi le pouvoir sur la nature, il l'a mise au service d'une humanité soumise jusqu'ici à ses caprices. Mais voilà que, quelque peu libérée par ses soins, exubérante, cette humanité est passée de quelques centaines de millions de bipèdes à quelques milliers de millions, demain à dix milliards et davantage peut-être. La planète rendue en un siècle trop étroite pour elle. Elle, placée devant une histoire à imaginer. Mais peut-on se représenter ce qui n'a jamais eu lieu ?

Le peut-on ? Sans trop se tromper, le vieil homme reconstitue de souvenirs sa statuette mutilée. La musculature de sa cuisse, sa taille épaisse, sans effort il les complète de bras vigoureux, d'un cou court, d'une tête d'athlète ou de silène qui l'inscrivent dans une forme et une histoire clairement déterminées. Mais qu'est-ce qui, venu du passé, lui permet de préfigurer l'homme de demain affronté à un temps désormais sans passé et aujourd'hui déjà égaré dans une multitude anomique ? Étourdissant sa solitude d'un téléphone portable greffé à l'oreille, et qui lui parle, qu'il croit entendre, qui, sinon l'autre d'une semblable solitude ? Celle du cri qu'un nourrisson affamé jette au monde,

un cri que ce monde étouffe dans trop de bouches desséchées par la soif, par la faim; par cette angoisse d'être là que les mots d'un vieil homme effleurent, cherchant des mots une forme, du simulacre d'une forme une connaissance, de cette connaissance la purgation de cette angoisse d'être là au bout d'un cri dans l'espoir d'une réponse, et faut-il rire de la flamme vacillante de cet espoir en lutte depuis toujours contre son extinction?

75

Dans ce vacillement, le vieil homme aimerait lire autre chose que le destin répété d'histoires trépassant dans l'Histoire, y semant des fossiles d'instant où lui s'est cru existant. L'était-il encore quand, jeune type exclu du temps par l'amnésie, il répétait à l'ami atone assis à son chevet « je suis un végétal, je suis un végétal, je suis un végétal » ? Par trois fois, sans angoisse, celle-ci est fille de la mémoire, du désir de quelque objet perdu, et il est peu probable qu'un végétal sans mémoire souffre d'un tel désir. Il est là où il a été planté. Dans un lit d'hôpital, avec pour horizon les barreaux qui l'y retiennent, au-delà l'ailleurs d'un ici sans passé, sans devenir. Existe-t-il quand, vieil homme, il voit son passé se dissoudre dans un avenir auquel son histoire ne l'a pas préparé et que son imagination ne peut peupler que de fantômes ? Combien lui serait-il alors préférable d'être un végétal, plongé dans un présent perpétuel que rassure le retour de ce qui s'y répète, où ce qui a eu lieu hier a lieu aujourd'hui et sera là demain. *Id est*¹⁰⁰, cette réalité de l'hôpital, qu'il rappelle : réveil le matin, puis dans un ordre immuable thermomètre, petit-déjeuner, toilette du corps. Soins, passage de blouses blanches, déjeuner, visites éventuelles, dîner, extinction des feux, silence et dodo. Métro, boulot, dodo, en somme. Pourquoi a-t-il fallu que dans cet ordre des choses se soit glissé le ver d'un manque, le désordre d'un « il n'est pas venu » puis, *il* ne venant pas, le « il ne viendra plus » d'un désespoir sans réponse ?

Divagations. À force de papillonner d'un tableau à un autre, le vieil homme se demande s'il n'a pas perdu le but qu'il s'était assigné en ouvrant son polyptyque. Celui de donner une réponse aux questions qu'une existence arrivée à son terme se pose. Soit, aux contraintes de quels déterminismes le cours de cette existence a-t-il répondu, et jusqu'où l'exercice tout relatif d'une sienne liberté a-t-il pu l'infléchir? Question simple, d'y répondre le vieil homme tiendrait le fil qui, reliant les tableaux, rendrait leur succession signifiante. Rendrait, le conditionnel est ici de rigueur parce que, plutôt que de chercher ce qui les relie, il s'est distrait au récit de leurs images et, distrayantes, elles le resteraient s'il ne voulait lire en elles le récit d'une génération, la sienne, née dans un monde révolu et prête à mourir dans un autre où elle ne se reconnaît pas; lui avec elle, enfant d'un temps perdu qui, lui ayant appris la nature finie du monde, le charge avec les siens de la responsabilité d'en avoir changé la face; cette responsabilité le constituant en sujet de l'Histoire alors qu'il s'en sait être l'objet: un objet bon à jeter aux oubliettes après usage, car quel autre enseignement tirerait-il de ses tableaux, tableautins et vignettes, sans offrir à Démocrite une occasion supplémentaire de rire? Qu'il entende donc ce rire quand il s'abandonne aux mirages du souvenir, et s'il tient vraiment à en apprendre quelque chose, qu'il prenne de la hauteur, qu'il replace ses images là où elles ont pris forme, soit au bout d'une chaîne de déterminations que l'Histoire seule connaît.

Mais aussi, quelle outrecuidance! Ainsi un ver de terre prétendrait décrypter l'énigme de sa misérable existence quand, dans la motte de boue où elle a été confinée, cette existence s'est adaptée aux circonstances, au hasard de leur surgissement! Lui, spectateur de lui-même assis au bord d'un fleuve qui coule et ne coule pas et néanmoins l'emporte; lui donc, il tenterait d'en

remonter le courant, d'en atteindre la source, d'y boire l'eau, le lait, le sang de la connaissance comme si les fins se laissaient lire dans l'œuf des commencements !

Des recommencements plutôt. Chaque image grosse des précédentes engrossant une suivante, le roman de chacune repris par toutes. Le regard les effleure une à une pour n'en pas déflorer la virginité : quand il s'attarde plus longuement sur l'une d'elles, y voit-il autre chose que le reflet de son propre désir ? Où se complaire avec Narcisse, et avec lui s'y noyant, plutôt que de poursuivre le secret de la fascination qu'elle exerce sur lui ?

Qu'il épingle donc sur une table de dissection la première image qui lui viendra à l'esprit et, à l'instant, c'est celle dont la séquence 18 a esquissé les contours. Il en rappelle l'anecdote. Il y arpente les salles désertes du Musée des beaux-arts, à Shanghai. Il veut y revivre les émotions éprouvées quelques années auparavant, les partager avec le compagnon qu'il a entraîné là. Discrète, silencieuse, vraiment belle, la conservatrice les guide, mais sa beauté ne le console pas de ne pas retrouver aux cimaises ce qu'il s'attendait à y voir. Là où, traversant les siècles, des œuvres avaient concentré le temps en éternité, s'étalent des tableaux gigantesques, multicolores, criards, exaltant au seul présent de la propagande les mérites et la détermination des travailleurs et travailleuses du socialisme réel, des soldats qui le défendent drapeau rouge au vent, et pourquoi faut-il que le vent souffle toujours de droite à gauche pour signifier une dynamique que nul doute ne saurait ralentir ? Il fait part de son dépit à la conservatrice. Elle hésite : a-t-elle reçu des ordres ? Elle conduit ses hôtes dans un petit cabinet aux parois couvertes d'estampes. D'agréables chinoiseries. Ce n'est pas ça qu'il cherche. Alors elle disparaît, elle revient avec une brassée de rouleaux, elle en déploie un et c'est ça, c'est vraiment ça ! Le visage de la conservatrice s'est éclairé, ils ont échangé un regard, un sourire, et n'était la présence de son compagnon, peut-être l'aurait-il prise entre ses bras.

Le voilà déjà oublieux de la résolution qu'il vient de prendre, celle de ne pas s'abandonner au charme de la première image

venue, sans interroger le pouvoir qu'elle exerce sur lui. Le pouvoir d'un sourire ayant illuminé d'une grâce pudique le visage lisse d'une belle inconnue : dans quoi, par quel chemin se sont-ils rencontrés pour qu'en une seconde ils se soient compris et connus, hors du temps, devant le trait d'un pinceau traversant à une hauteur exacte un rouleau déployé ? Parce que, créant l'espace, ce coup de pinceau ne pouvait qu'à cette hauteur-là séparer et marier le ciel et la terre, l'eau et l'éther, cette femme et lui. Lui, chétif, assis tout en bas à gauche du rouleau, au pied d'une improbable colline ; elle au sommet d'une autre et sans doute recluse dans la minuscule pagode qui s'y dresse, tout en bas à droite du même rouleau. Lui et elle, si loin l'un de l'autre, contemplent d'un même regard ce trait d'un pinceau traversant le néant, ensemble ils y interrogent leurs temps dans le temps. Sauf qu'ils sont trop petits pour en recevoir une réponse, la réponse qu'ils ont à être, une fois le rouleau réenroulé, chacun renvoyé à son bout de rouleau, à ce qu'il fut, à ce qu'il fait.

78

Comme, sur un divan, il fut renvoyé jadis. Comme il l'est ici, devant le papier noirci d'un souvenir pour que s'en révèle le sens, alors que son récit réveille surtout le sourire d'une belle inconnue, et avec ce sourire le désir de traverser avec elle une ligne d'horizon tracée il y a mille ans par un pinceau inspiré. Une ligne que n'a pas franchie un petit bonhomme la contemplant au bas d'un rouleau déployé, que le vieil homme ne franchira pas avec la belle inconnue, et pourquoi faut-il qu'ici sa soudaine solitude se réchauffe de la présence de Amah couvant d'une chaleur inquiète un petit Blanc accroché à sa main alors que la guerre gronde, que la foule s'agite, que sur elle passent des avions et qu'on l'entend murmurer « des gaz » ? Dans l'instant d'une angoisse, seule cette main a compté pour lui, comme, dans l'instant d'une émotion partagée, le visage sans défaut d'une inconnue. Elle et lui, rejets de traditions dissemblables réunis dans la faille d'un regard. Lui, contemplant avec Héraclite

le fleuve jamais deux fois le même d'un temps qui coule et ne coule pas ; elle, avec Lao-Tseu, contemplant l'espace s'abolir dans le vide parfait. Pour lui, le passé conjugué au présent quand, dans son regard, s'est reflété celui de Amah. Pour elle, quoi ? Quoi, sinon que, toute détermination abolie, le trait d'un pinceau aurait rendu sœurs leurs deux nostalgies d'un temps qui leur aurait été commun ?

Temps commun perdu. Le vieil homme y plonge quand, les baguettes dans un bol de riz, le maire de Shanghai lui dit en souriant « Pour nous, vous êtes des nôtres, un Shanghaïen. » – et qu'importe un temps qui coule, ne coule pas, et qu'un horizon improbable arrête.

79

Ce ne fut qu'un instant et, rendu à lui-même, le vieil homme ne saurait s'autoriser plus longtemps ce vagabondage d'instant en instant auquel il s'est livré jusqu'ici. Si, traçant la première séquence, il n'avait nulle intention de produire un récit partant de quelque part pour aboutir quelque part, il attendait tout de même de l'enchaînement des séquences autre chose qu'une sienne identification à un petit bonhomme assis, et vu de dos, dans la contemplation d'un espace vide ; de son propre vide dans le tohu-bohu de l'Histoire, de son impuissance à en dévier le cours, ses illusions perdues, mais se débarrasse-t-on jamais d'elles quand, à la première occasion, elles renaissent dans la promesse d'un regard, soi réconcilié avec soi par et dans l'amour de l'autre ? Ainsi un enfant aura appris dans les yeux de Amah qu'il existait pour elle et, par elle, pour l'autre. Mais, encore, est-il indifférent que le chinois « amah » se traduise par servante ? Sa servante, qu'il avait un jour couverte d'injures, en chinois, et elle les avait traduites et elle s'en était plainte auprès de son père, qui lui avait administré une fessée déculpabilisante : il s'en souvient avec bonheur.

Une fois de plus le vieil homme fuit vers l'anecdote pour éluder la question que son âge lui pose. Dans les regards où s'est

imprimé son besoin de l'autre, jusqu'où a-t-il tenu compte du besoin de cet autre? Lui, à la fois et «pendant un temps garçon et fille, arbre et oiseau, et poisson muet dans la mer»¹⁰¹, dans l'attente qu'une phrase ne se termine pas dans sa bouche et, en attendant, lui, voix parmi celles, innombrables, en quête d'un écho chez autrui, chacune répétant à sa façon le cri que Gilgamesh¹⁰² jetait à la face du monde il y a plus de trois mille ans. Un cri que la littérature ressasse de Babel détruites en Babel à reconstruire, de déluge en déluge. Un Cri adressé par chacun à sa propre finitude, sans plus d'arche pour se tirer d'un désastre que, d'un doigt, l'humanité peut provoquer désormais. Avec comme seul recours le fantasme de fuir un monde qu'elle aurait saccagé vers d'autres, égarés dans des espaces sidéraux. Démocrite s'étoufferait ici de rire! Alors, sans rire, et s'il y a encore quelque chose à faire, que faire sans que l'espérance du faire ne se dissipe en illusions, les illusions en massacres? Illusions et massacres que le vingtième siècle du vieil homme a multipliés, léguant au vingt et unième l'immédiateté d'une fin possible. À lui donc de jouer sans s'enivrer de nouvelles illusions, sans être prêt à crier pour elles *Viva la muerte*¹⁰³ parce que la mort de la chair vaudrait mieux que la perte d'une espérance.

80

Un jour, il y a fort longtemps de ça, conversation avec un vénérable aîné¹⁰⁴. En tête-à-tête, en public il ne se serait jamais permis de lui poser une question qui le titillait: «Comment toi, nommé par Lénine secrétaire de la Troisième Internationale, comment as-tu pu avaler l'élimination, en 1938, de ton ami Boukharine¹⁰⁵, celui-là même que Lénine appelait «notre cristal»? Pourquoi as-tu attendu d'être exclu du parti sur ordre de Staline pour revenir à tes premières convictions pacifistes, pour appeler à nouveau camarades les socio-traîtres que tu avais mission de combattre, sinon d'éliminer?» L'aîné s'était raidi, sa bouche est restée muette. Un blanc-bec lui demanderait donc pourquoi il avait préféré sauver quelque chose d'une

première espérance plutôt que de sacrifier sa peau à un absolu en perdition? Alors que d'être restée vivante, cette espérance lui permettait de poursuivre ailleurs que là où elle avait été trompée son rêve d'un monde pacifié! Mais pourquoi ici, comme ça, après un demi-siècle d'oubli cet aîné a-t-il surgi, sinon que la question qu'il lui avait posée, brutale, incivile (et pourquoi cette brutalité, cette incivilité?), il se la pose à lui-même sous la forme qu'il aurait dû lui donner: se pensant libre, jusqu'où l'est-on quand les circonstances vous mettent devant le choix entre vivre encore ou mourir? Entre donner une chance à l'espérance ou, par esthétisme et devant l'Histoire qui s'en fout, s'immoler sur le cadavre d'une espérance perdue? Choissant de vivre, ne courbe-t-on pas la tête devant les faits, de compromis en compromission?

Père rappelle d'un index sur une détente qu'une balle a répondu pour lui à ce genre de question. Sur le chemin tâtonnant d'une autre réponse, un vieil homme, son fils, n'a pas avancé d'un pas.

81

L'œil balayant ce chemin, chaque pas alourdi des souvenirs qu'il piétine: quel secours attendre d'eux qui ne l'embourberait davantage? Inversement, à se détacher d'eux, quel désir pousserait à ajouter un pas au pas, quel projet à mener sinon celui d'une Arcadie à conquérir au royaume d'Utopie? Avec les autres? Mais si le vingt et unième siècle a appris quelque chose du vingtième, c'est que les utopies sont mortifères. Sauf que le désir ne peut se passer d'objets imaginaires, tous pièces d'un puzzle à assembler pour que s'y retrouve l'image qu'on veut donner de soi. Celle où hier *ego* ayant été, *ego* demeurerait.

82

Ici, où revenir à soi-même; et soi-même aussitôt distrait d'ici par ce qui vient d'ailleurs, de temps défunts par où échapper à soi-même. Ici, en cet instant, que fait-il? Ses yeux caressent le poli parfait d'une hache de pierre, et il rêve. S'il peut sans

effort voir à l'œuvre le sculpteur de sa pauvre statuette et imaginer l'enfant Socrate jouer avec elle dans l'atelier de son père, l'être au visage simiesque, tenant dans sa patte cette hache, lui échappe. Pourtant, la polissant, il lui est plus proche qu'un sculpteur grec dont il partagerait les mots. Parce que, façonnant ce premier outil, l'ancêtre prognathe est à l'origine des objets qui encombrèrent son existence quelques millénaires plus tard, et que cet objet-là ait servi à dominer la nature ou à fracasser des crânes, l'ambivalence de son usage reste celle du désir quand, faute de s'approprier son objet, le désir le détruit dans une lutte contre, tangente à l'être, sa propre mort.

83

La littérature ne s'est pas encore lassée de réciter les figures de cette lutte et de répéter après la Parole «La vie et la mort sont au pouvoir de la langue, et celui qui aime à parler mangera de ses fruits.»¹⁰⁶ Mais c'est dans le silence des mots qu'une main a fabriqué le premier artefact de sa propre destruction, avant que le siècle du vieil homme ne multiplie le pouvoir des siens, sans se soucier du prix que les siècles suivants auront à payer pour eux ; et quelle leçon attendre désormais de l'Histoire quand, sans plus de passé, celle qui se fait ne peut que s'interroger sur celle qu'il lui faudrait faire ? La main agissant plus vite que les mots ne disent et n'en inventent d'autres pour se donner l'illusion d'une maîtrise : dans quel monde a-t-on pu dire «Au commencement était le Verbe» alors que la main crée et défait des mondes avant même de les nommer ?

Sur des fils tendus entre ces mondes passe un funambule : tombera, tombera pas ? Les paris sont ouverts.

84

Pour le vieil homme les jeux sont faits. Il lui reste à voir venir ce que nul verbe ne racontera pour lui. Il ne se livrera donc pas à des conjectures, le langage caduc de ses propos l'inscrirait vite

dans la catégorie des vieux cons rabâcheurs : ses mots peinaient à formuler ce qui a changé le cours des choses, les mots qui l'ont changé ne lui appartiennent pas. Les siens disent son passé ? Alors qu'il en tire, ne serait-ce que pour lui, la leçon.

Un enfant plie une feuille de papier. Ça donne un bateau flottant sur l'eau de sa baignoire, ou, selon son humeur, un bicorné napoléonien, ou alternativement l'un et l'autre, et indifféremment Trafalgar et Waterloo. Justement, ça canonne sur la petite canonnière française et sur l'amirale *Augusta*¹⁰⁷ des Ricains, mais depuis Tsushima¹⁰⁸ ça n'impressionne plus les diables japonais. À Harbin (Tsushima n'est pas loin), qu'en pensait un grand-père¹⁰⁹ qu'il n'a pas connu ? Qu'à siffler son litre de vodka quotidien, son chemin de fer russe reliait désormais Irkoutsk à Pékin, et que ce n'étaient pas ces gringalets jaunes qui allaient imposer leur loi à sa Sainte Russie. Sans doute, grâce à la vodka, il n'a pas vu venir l'URSS, ni vu son fils aîné assassiné, son cadet déporté au goulag, sa femme et ses filles s'éparpiller aux quatre coins de la planète. À fortiori, il n'a pas fait la connaissance d'un petit-fils assistant beaucoup plus tard à l'effondrement de cette URSS et s'entretenant de cette chute à la Closerie des Lilas avec une charmante femme aux yeux légèrement bridés et toute désarmée devant le sort qu'un tel chambardement lui réserve ; et puis, tiens ! n'est-ce pas elle, plus tard encore, sur cette petite photo cueillie dans *Libération* ? Elle, vieillie, l'œil inquiet, appelée à la présidence d'une improbable république entourée de républiques tout aussi improbables et d'une Chine trop probable. A-t-elle les mots qui en baliseraient l'avenir plus que n'en avait, devant sa hache une fois polie, un ancêtre laborieux qui ne se doutait pas que cette hache quelque peu perfectionnée tomberait un jour sur un bled nommé Fukushima ? Tout ça parce que, en toute innocence, il aurait porté la main sur le fruit d'un arbre planté devant sa caverne et trouvé ce fruit bon...

Puis, et de chute en chute, cette aventure humaine commencée au milieu de nulle part tandis que, quelque part, d'un flot

d'informations déversées par la radio, un vieil homme apprend que, condamné par le climat, dans un petit demi-siècle le bordeaux qu'il boit ne sera plus qu'un souvenir, que les mots pour en dire les charmes ne parleront plus à ses arrière-petits-enfants, alors que lui parlent encore ceux d'Horace humant le parfum d'une coupe de Falerne. De chute en chute, la main portée sur le fruit d'un premier désir a engendré l'acte, l'acte de nouveaux désirs que le verbe a éparpillés à Babel en langages divers, chaque langage racontant une histoire, chaque histoire légitimant le désir qui la fonde, et quel est celui qui a mené le vieil homme là où il se tient ?

Juste la question qu'il n'a fait qu'éluder, qu'il a chassée d'image en image vers de nouveaux tableaux, l'imagination prompte à en produire d'autres pour lui éviter de répondre. Tableaux, toujours, d'une Arcadie perdue dont Poussin, dit-on, aurait emporté la nostalgie dans l'au-delà en souhaitant que sa dépouille fût enveloppée d'une des trois toiles où il s'était répété *Et in Arcadia ego*. Tandis que sa main serrant une dernière fois celle du vieil homme, l'ami moribond lui jetait « mes cendres à la fosse commune », où nulle Arcadie ne l'attend. Entre le rêve de Poussin et le déni de tout rêve, le même seuil à passer. Côté rêve, un désir aura tenté d'apprivoiser le temps, il s'est projeté dans son objet, il s'y fond. Côté déni, le désir reconnaît sa soumission au temps, s'accommode de sa défaite, et sur le fronton des siècles le vieil homme déchiffre l'inscription, elle l'obsède, de ce propos de Staline : « Trente morts dans un accident, c'est une tragédie ; un million de morts, c'est de la statistique. » Soit en quoi un poussin élevé en batterie peut-il se prétendre sujet, et en quoi le collier de ses anecdotes distinguerait-il un vieil homme du poulailler ?

Cocorico ! Et du poulailler s'élèvent, multiples, les « À nous deux, Paris ! » des Rastignac en herbe. Vaincre pour exister, et vainqueur surexister pour se savoir existant. La vie mise en

scène, son image mise en parole dès que, d'un premier cri, un nourrisson a cherché la sienne dans le regard de sa mère. Puis la sienne au milieu des siens avec qui chercher celle qui les rassemblerait tous sur le miroir de l'Histoire, et il s'agit de la conquérir guerre après guerre, et « pour moi qu'importe désormais qu'elle ait été gagnée ou perdue » dit à un enfant, répète à un vieil homme, une tête surgie de la boue et oubliée par la statistique au bord d'une plaine. « Si je ne peux que donner raison à ton ami moribond, sans lui donner tort, écoute plutôt la voix de Poussin, si le sort te le permet ; et manifestement il te le permet puisque c'est toi qui me pisses dessus. »

Ça qu'il n'a pas cherché. Ça que la violence des faits lui a accordé, qu'elle tente de lui conserver.

Il lève la tête. Par la fenêtre, une beauté mûre, plantureuse, qu'il sait rescapée d'un génocide récent traque, arrache, extermine les mauvaises herbes du jardin. Sans pitié pour elles. En a-t-il pour cette femme, en a-t-il pour lui-même ?

87

Que le vieil homme en accorde aux poussins de son poulailler ! Qu'ils y picorent les grains qu'un temps jadis favorable leur a jetés ! Que sa pitié s'adresse aussi à ce temps-là, à ne pas trop habiller de nostalgie. Trop de désastres s'y sont succédé. Ivre de lui-même, son Occident y a commis trop de fautes, et quel temps lui reste, et quelle énergie et quel pouvoir, pour qu'il trouve et embouche le chemin de leur réparation ? Le chemin menant à l'Arcadie de Poussin et dont un coup de pinceau a tracé l'horizon fini dans l'espace infini ; sur ce chemin, un vieil homme prêt à passer la main à ceux qui auront à le parcourir après lui, et qu'a-t-il à leur léguer qui lui aurait appartenu ? Des souvenirs, une certaine façon d'en organiser le spectacle sur la scène du monde, image après image, toutes tendant à n'en dessiner qu'une, la sienne ; mais, bien que l'étant, il ne saurait dire qu'elle est lui. Jusqu'où le berger qui déchiffre sur une stèle l'épithaphe d'un autre accepte-t-il d'y lire la sienne ?

Celle d'une autre glissant sur un miroir. Elle y rencontre d'autres ombres, à chacune elle attribue un nom. Chaque nom évoque pour elle le timbre d'une voix, le grain d'une peau, un corps et son odeur; et le timbre de ces voix, le grain de ces peaux, l'odeur de ces corps devenus chair de sa chair, lui ont donné un corps à lui, strate après strate une mémoire, cette mémoire une histoire. Ce parfum frais saisi dans le sillage d'une jeune femme n'a-t-il pas enveloppé jadis ses amours adolescentes? Celui d'une camarade de lycée? Que, femme, elle en ait changé, le *Vent Vert*¹¹⁰ innocent de leurs premiers aveux ne saurait être corrompu par les senteurs plus charnelles des *Roses de Bagatelle*.

Comme rien n'a pu corrompre après trois quarts de siècle l'odeur d'une première image. Le vieil homme y est l'enfant courant dans l'appartement à la recherche de sa mère. Il pousse la porte de la salle de bain, il se fige, sa mère est dressée devant lui. Nue. Avec un drôle de triangle poilu où il n'y a rien! Elle rit; riant, elle découvre toutes ses dents et, dans l'épouvante, il fuit l'air saturé de vapeur d'eau et de parfum. Et est-ce bien d'elle qu'émanait aussi une odeur dans quelle mémoire inscrite, mais aussitôt reconnue? Et qui aurait été là avant que la mémoire n'eût enfanté le temps?

*Odor di femina!*¹¹¹ Dans quel film italien a-t-il vu ce vieil aveugle, un ancien de la marine, le nez à l'arrêt au passage d'une femme? D'un premier rêve, où retourner infiniment en Arcadie.

... et de son point de fuite où s'abolirait un horizon qu'il ne se hâtera pas de rejoindre. Ce point viendra vers lui à son rythme, qu'il ignore. Lui, il y va au sien, à reculons, l'œil rivé à un rétroviseur comme si le monde parcouru allait lui enseigner celui à parcourir encore, qu'il allait en chasser le hasard, le mener à un foutu sens noyé sous les éclats kaléidoscopiques de ses figures. Chaque figure organisant à sa façon des cristaux de mémoire, chacune laissant entendre qu'elle n'a d'autre sens que celui qu'il

lui donnera et que, de n'en retenir qu'un, il en ratera d'autres. Mais quels qu'ils soient, ils ne relèveront que d'une seule réalité. Elle est réalité celle du corps parlant et balbutiant son désir d'être encore, et est-ce pour conjurer son insignifiance et pour cela seulement que le vieil homme a pris la plume? Pourquoi pas, mais de l'avoir prise en a exacerbé la conscience sans apporter l'ébauche d'une réponse à ses questions. Les siennes? Même pas, elles sont celles que depuis des millénaires les consciences se posent dans l'espoir qu'une réponse leur sera donnée demain. Qu'elles la rêvent, cette réponse dans l'aveuglement volontaire d'un *credo quia absurdum*¹¹² ou dans la foi des porteurs de dynamite se pétant la gueule pour que, plus vite, elle advienne. Victoire de l'image, défaite de la conscience, l'existence confondue avec son illusion et, à nouveau, cette femme entre tes bras est-elle bien celle que tu crois tenir, que tu veux retenir pour que l'instant comble le vide du temps?

89

Alors, que ta petite tête cesse de demander pourquoi le fleuve coule et ne coule pas, pourquoi y passant, tes images ne passent pas. Qu'elles passent: elles s'ordonnent chronologiquement, chacune close en elle-même à la place que tu leur assignes dans ton polyptyque. Qu'elles ne passent pas: les dernières, s'empilant sur les premières, avec elles se confondent, elles impriment et surimpriment ta mémoire devenue ce palimpseste, que tu grattes à présent dans l'espoir de leur trouver une ordonnance qui ferait sens à tes yeux. Sans cet espoir te serais-tu lancé dans une aventure dont sans cesse tu vois s'éloigner la fin? Et toi qui t'es voulu fidèle au «connais-toi toi-même» socratique, ne t'es-tu pas pris au leurre de tes images et ne t'es-tu pas laissé séduire par les mirages de ton siècle? Mirages, images, tous égrenés dans le temps, et leur mémoire sans quoi tu ne saurais te connaître existant. Mirages, images, à l'illusion tenace, assez pour s'être faite chair dans le chaudron de l'Histoire; et si tu en racontes les histoires, si tu racontes simplement, c'est pour

t'étonner d'être là avant de n'y être plus, plus bêtement avant qu'une fin que tu ne connaîtras pas te connaisse. Un tel jeu vaut-il vraiment sa chandelle? Et y a-t-il jeu quand la main se brûle aux cartes qu'elle tient? C'est que ce bout de chemin qu'il te reste à parcourir se fait de plus en plus étroit. Il s'enfonce dans des profondeurs que nulle lumière n'atteint. Ou, dans l'éblouissement des cimes, il suit des lignes de crête entre deux vertiges. Soit il effleure un passé sans fond, et tu t'y perds. Soit il te projette dans l'avenir, là où tu te casseras la gueule, et n'est-ce pas la fin qui t'attend à force de tergiverser, de ne pas aboutir, de ne pas vouloir aboutir là où tout te sera devenu étranger? Il est grand temps que tu te décides, si tu veux croire qu'un aboutissement offrirait à ton cheminement la justification que tu en attends. Mais pourquoi ce blanc-bec tient-il tant à cette justification, ricane une tête sans corps, son chemin arrêté au bord d'une route, quelque part au milieu de nulle part?

Ce chemin de leurs dix-huit ans, les siens et ceux de sa camarade de lycée, quand de plus en plus envahi d'herbes, il s'interrompait chaque soir devant les brumes d'un marécage. Leurs mains s'y serrent, leurs lèvres s'y rejoignent, ils peuplent de rêves le silence de leur double avenir. Leur passé désormais. Leurs rêves restés suspendus dans ces brumes où ils ont *grouillé* leurs vies.

Aboutir: à quelle heure Madame la Marquise a-t-elle regagné le domicile conjugal? Les quatre-vingt-neuf séquences précédentes ont consigné son emploi du temps, on n'y trouvera pas de quoi fouetter un chat. Elle a fait le tour des boutiques fréquentées par les gens de sa condition, et on l'offenserait en lui prêtant la tentation de couvrir, ou de découvrir, sa vieille peau des fringues qui séduisent les jeunesses. À celles-ci leur temps! Un temps à faire leur, et pourvu que ne les effleure pas la nostalgie d'un autre! Mais combien de temps a-t-il fallu au dernier poilu pour accepter que la guerre, la sienne, ne soit pas la der des der?

pour accepter, avec l'échec de son « plus jamais ça », celui de son Occident ? Pourquoi faut-il qu'à cet échec le vieil homme associe aussitôt l'image d'un pistolet, la gueule dressée contre le palais dans la bouche de père, l'échec de sa vie puis celui de ce même Occident ?

C'est que, dans son polyptyque (et va-t-il en sortir ?), le vieil homme voit courir deux fils qui, courant, s'entrelacent, se nouent, se dénouent. L'un tisse les figures du désir sur la trame du temps. L'autre rappelle au désir les limites de son pouvoir, d'aucuns font intervenir ici ce qu'ils appellent le principe de réalité. D'une réalité que des millions, des centaines de millions de désirs tentent quotidiennement de subvertir, y semant leurs rêves dans l'espoir qu'ils fleurissent en objets, et ceci depuis la nuit des temps et probablement jusqu'à la fin des temps : *ad vitam aeternam*. Mais *ad aeternam* vraiment ? Oui, parce que le désir parle un même langage depuis le jour où l'homme a tendu la main vers le fruit de la connaissance. Oui encore, parce que l'ancêtre polissant sa hache de pierre est bien celui de l'ingénieur bricolant une centrale atomique. Mais si, fracassant des crânes, et crâne après crâne et siècle après siècle, la petite hache de pierre a raconté et répété l'interminable tragédie de l'Histoire, que se passe-t-il quand la possibilité lui est offerte de fracasser tous les crânes d'un coup, de mettre fin à cette tragédie et même, faute de spectateur, à son souvenir ?

91

Le vieil homme ne va pas se faire peur avec l'évocation des apocalypses possibles, toute une littérature s'engraisse déjà de cette peur-là. Il a atteint, il a dépassé l'âge que l'espérance de vie concède à son groupe humain et chaque matin lui offre, en rab, un jour de plus à vivre. Pour en faire quoi ? Mais pourquoi faut-il en faire quelque chose, et qui décide de la chose à faire pour que ce rab soit justifié, et pourquoi ne pas donner raison à ce vice-premier ministre japonais quand, faisant appel au patriotisme de ses concitoyens âgés, il leur a demandé de ne

pas trop s'accrocher à l'existence, de «dégager» en somme avant de peser trop sur les comptes de la nation? Comme quoi une existence ne générant plus que des coûts pour la collectivité ne serait plus justifiable. Tandis que celle du vieil homme le resterait: il consomme, il dépense sans avoir besoin de recourir à la charité publique. Alors, quand il examine les conditions de son existence, qu'il n'oublie pas que son regard est gauchi par ces conditions mêmes.

Jadis, sur les faire-part de décès insérés dans la feuille de chou locale, l'enfant qu'il fut lisait parfois, en épitaphe, «Le travail fut sa vie». Maxime prolétarienne, et avou qu'il n'y avait pas grand-chose d'autre à dire de X mécanicien, de Y horloger et de Z ramoneur, chacun ayant ramé sur une galère où Z sera avantageusement remplacé par A, Y par B et X par C, pour que sans accident la navigation se poursuive. Sans accident, et à condition que le capitaine, évidemment irremplaçable, ne soit pas saoul et, s'il l'est, qu'il n'entraîne pas l'équipage dans son ivresse; mais pourquoi faut-il alors que la route de la galère croise celle d'un iceberg incongru, et comment accepter de l'Histoire qu'elle ait raison du désir, toujours?

Se souvenir: «Le salaire du péché, c'est la mort», laquelle n'entame pas l'attrait de ce *peccatum artis*¹¹³, selon saint Thomas; de ce *défaut de fabrication* grâce à quoi le sort d'un poulet élevé en batterie serait différent de celui du travailleur d'un chaebol¹¹⁴ coréen, parce que l'un se mange et l'autre pas encore. C'est avec cette alternative, manger ou être mangé, que le désir se battrait, réussissant parfois à nouer les deux termes l'instant d'un rêve. Sans rire de lui-même, le vieil homme imaginerait-il encore suspendre le temps dans cet instant-là? Non, son corps ne lui offre plus cette jubilation d'une chair prête à croquer le monde; eh oui, puisque sa mémoire en repasse le souvenir et qu'à défaut de coloniser l'avenir de désirs, elle lui rappelle le temps où le désir fut. Sans trop de mélancolie, elle tue. Elle a tué père. Il n'y a pas d'autre réalité que celle-là.

Devant elle, faire front. Gagner parfois une bataille. Savoir que tomber au champ d'honneur ou survivre ne sera qu'affaire

de chance. Le vieil homme se tâte. Il est bien là, il est bien corps, la tête aux commandes. Le corps ne lui obéit plus que par intermittence, et d'ailleurs elle reste elle-même rétive à ses propres injonctions quand elle lui intime d'en finir, de nouer la gerbe de ses images, d'en proposer un bouquet présentable. Mais pourquoi présentable, et à qui ? À Personne, répondrait le divin Ulysse. Ici, à lui-même se voulant personne, et cité à comparaître devant le tribunal d'une justice immanente à qui le souci, esthétique, de sa défense paraîtra bien léger. Qu'importe ! lui répète Krishna. Pas plus que la mort, la vie ne t'appartient. Bande ton arc, serait-ce contre tes parents, et va ton chemin.

Un chemin de plus en plus étroit, de plus en plus escarpé. Cheminant entre deux vertiges. Entre un passé sans fond et un avenir sans lumière. De part et d'autre, une même mort. Un vieil homme l'interroge. Elle est la réponse, cette réponse l'attend.

92

Il en a connu trop souvent le visage, et l'enlacement de ses bras. « Ma petite sœur la mort »¹¹⁵, lui chuchote le saint François des *Fioretti*¹¹⁶.

Dans l'assurance de la résurrection. D'un gain en somme, d'une délivrance, la chair souffrante promise à une éternité bienheureuse. La tête oubliée au bord d'une route y retrouvera-t-elle son corps ? *Credo quia absurdum*, répond une fois encore l'oncle théologien à un adolescent incrédule et, sur une peinture, des morts anonymes s'extraient des tombeaux. Dotés d'un nom, images, ils se relèvent dans la mémoire d'un vieil homme avant de mourir une deuxième fois avec elle. Ailleurs, Amah existerait-elle encore, ou mère-grand, ou ceux et celles que son polyptyque convoque, qu'ils y aient gardé un visage ou non ? Visages auxquels il doit son visage et son nom : qu'il se penche pieusement sur eux. L'espace qu'il partage avec eux se rétrécit. D'eux, attendrait-il encore quelque chose ? Rien. Sinon la confirmation, s'ils furent, qu'il fut...

...dans les grondements de l'Histoire, qu'il écoute. Comme il écoute les battements de son cœur, leurs accélérations subites, leurs stases d'une ou deux secondes, et combien de secondes avant le silence? Le doigt sur la détente, quel dernier paysage les yeux de père ont-ils aperçu? Si l'image de son fils avait traversé ce paysage, son doigt aurait-il hésité? Hésité à céder à la séduction d'une mort dévorant maternellement ses enfants, et depuis quand crie-t-on *Eli, Eli, lamma sabachthani!*¹¹⁷ sans qu'Eli réponde?

Eli a trop à faire. D'être l'horloger des galaxies, d'en régler le mouvement et de gérer le temps ne lui laisse guère celui d'entendre que ça crie dans les lointaines banlieues de Son empire. Des cris de nourrissons affamés d'amour; à défaut d'amour, affamés de nourritures terrestres et s'égosillant à réclamer un dû que d'autres leur auraient ravi. Ça piaille haut et fort «et moi et moi» dans les basses-cours. Le vieil homme, lui, est devenu silencieux. Il a reçu et picoré le grain dont il avait besoin, à qui devrait-il dire merci avant de laisser son perchoir à d'autres? A qui, sinon au hasard, et dit-on merci au hasard sans le réveiller et prendre le risque de lui rappeler qu'il aurait peut-être oublié de vous régler votre compte? Grand-mère, toujours (et seulement) riche de proverbes, lui aurait répété «Pour vivre heureux, vivons cachés.»¹¹⁸ Cachés où, se demande l'enfant, et qu'est-ce que vivre heureux? Et grand-mère est-elle heureuse s'il ne fait pas ce qu'il faut pour qu'elle le soit? Et par la suite, de plus loin, de trop loin pour que la réponse soit audible, la même question: y a-t-il une éthique autre que celle de l'amour, de l'amour donné, de l'amour reçu? Et est-ce trop attendre de soi et de l'autre qu'espérer, entre le donné et le reçu, un échange équitable? Gagnant-gagnant, disent-ils, ou faut-il qu'il donne foi à ce bruissement de feuilles mortes lui ayant chantonné jadis, au printemps de la vie, qu'il n'y a pas d'amour heureux¹¹⁹?

C'était hier, et aujourd'hui le vieil homme se veut sourd à l'appel des Arcadies perdues, fermé au *Heimweh*¹²⁰ des mercenaires suisses noyant jadis une toute neuve nostalgie dans un kilo de rouge, leur vie vendue au plus offrant, la mort en fixant le prix. Lui, il a survécu à ses avances. Il demande aux figures de son polyptyque de lui apprendre pourquoi, le comment il le sait de ces mêmes figures. Il le demande à l'Histoire, avant qu'elle l'abandonne au bord du premier chemin venu, son temps une fois compté. Il feint d'ignorer qu'il n'a de réponse à attendre que de lui-même. Bien plus, qu'il est cette réponse obstinément muette. Entre cette réponse et lui s'est engagée une course de vitesse. Il traîne les pieds, comme si de lambiner allait ajouter du temps au temps, repousser celui où son image s'effacera des miroirs, mais cette fois-ci sans qu'il ait le loisir de crier NON ! Le spectacle du monde le fatigue, et est-ce parce qu'il le voit courir à l'abîme vers un horizon inscrit dans un temps de plus en plus court ? Et s'il ne s'agissait que de son temps à lui, qui lui ferait peupler le monde de danses des morts, comme le Moyen-Âge finissant se complaisait à en peupler le sien ?

Une fois encore la réponse appartient au temps, à celui qui vient, alors que le vieil homme la cherche dans le passé. Comme si d'y lire la trajectoire de l'Histoire allait lui permettre d'en connaître les fins ! Comme si cette connaissance n'allait pas obéir aux lois du rêve et troubler des associations du rêveur la réponse qu'il voudrait en tirer ! Face à lui, il n'a pas droit à l'erreur, même si de se tromper, de s'égarer, n'ajouterait qu'une insignifiance de plus à celles que le temps absorbe dans l'indifférence.

Au réveil, ce matin, la radio annonce un massacre de plus, mais la météo est bonne. Le massacre, c'est là-bas, la météo ici, qui permet des projets de flânerie, et pourquoi pas une flânerie

culturelle? Si on faisait un détour par cette exposition consacrée aux arrangements floraux déposés sur les sarcophages de l'Égypte ancienne? La muséographie en serait impeccablement suggestive, il paraît qu'on se croit pénétrer dans l'obscurité d'une pyramide: n'est-ce pas là-bas qu'on se massacre joyeusement ces temps-ci? Ça prolongerait le concert entendu hier: cette réflexion dodécaphoniquement envoûtante sur la mort à partir de textes de l'époque des pharaons, justement; et qu'as-tu pensé de l'œuvre suivante, de ces lamentations de Gilgamesh¹²¹ s'épanchant sur le triste sort que la vie réserve aux hommes; c'était quelques générations seulement après le Déluge? Est-ce que cela ne se passait pas quelque part en Irak? On s'y massacre pas mal aussi, et il ne s'agirait là que d'un commencement, dit-on. De massacre en massacre, cette même présence répétitive de la mort sous les figures changeantes (si peu) de ses anecdotes. Alors, «Va, mange avec joie ton pain et bois de bon cœur ton vin. Prends la vie avec la femme que tu aimes, car c'est ton lot dans la vie et dans la peine que tu prends sous le soleil!»¹²²

Vraiment? Faut-il vraiment prendre au pied de la lettre ce conseil, même s'il jouit de l'autorité de la Parole? La Parole aurait-elle reconnu son impuissance quand, lâchant son frein, elle abandonne le désir à ses rêves, à son assouvissement tout de suite, à quelque présent perpétuel sans passé et sans lendemain?

Sentencieuse toujours, mère-grand: «Il ne faut pas réveiller le chat qui dort.»

Qui, dormant, rêve, et de quoi rêverait un chat, sinon d'une souris? Mais, aussi délicieuse et à croquer que soit cette souris, elle ne saurait satisfaire plus que l'instant d'un rêve le désir de se les taper toutes. Soit, réveiller le chat qui dort ce serait, selon mère-grand, s'abandonner avec excès aux jouissances recommandées pourtant par son Ecclésiaste. La bouffe, le pinard, les nanas. L'instant d'une ivresse joué contre le temps. Un temps à

gaspiller pour ne pas le voir passer, tandis que le vieil homme le perd à le regarder passer. En s'accrochant aux épaves emportées par son cours, aux souvenirs qui y surnagent, et il lui a filé entre les doigts, séquence après séquence, de la première à celle-ci. Plutôt que de se désoler d'en avoir trop perdu, ne ferait-il pas mieux de s'en tenir à celui qu'il vit ? Sachant que chaque jour pue du cadavre de la veille, des cadavres de trop d'avant-veilles pour que les lendemains n'en soient pas infectés. Ce que, à sa façon, mère-grand lui rappelle encore : « Les pères ont mangé des raisins trop verts, et les fils en ont eu les dents agacées. »¹²³ ; sans ajouter que la responsabilité des pères ne saurait dispenser les fils d'assumer la leur face à leurs propres enfants ; et lui d'ajouter : responsable aussi face à une humanité héritière, au vingt et unième siècle, des rejets d'une démesure dont son vingtième s'est enivré.

98

Devant la porte entrebâillée de ce vingt et unième siècle, devant les ombres allant venant qu'il y entr'aperçoit, qu'il ne cède pas à la tentation de vaticiner, de prophétiser ! Il passerait vite pour un vieux con, du genre de ceux qui émaillent leur discours avec des « de mon temps » sentencieux. Comme si leur temps (il est celui du vieil homme) avait été le meilleur d'entre tous ! Comme si on pouvait imaginer un héritage pire que celui qu'il lègue, que pères et fils confondus lèguent à leurs descendants : les incertitudes devant lesquelles les fruits de son génie placent l'humanité, sans que rien dans sa mémoire lui permette de baliser son avenir de certitudes durables. Rien, sinon ce sempiternel prurit de l'Histoire, la guerre, par quoi l'Histoire a commencé ; par quoi elle continue, ouvrant de nouveaux fronts, déplaçant non plus ici ou là quelques frontières mais bousculant des continents, jetant d'innombrables masses humaines les unes contre les autres et provoquant des réflexes obsidionaux chez ceux qui ont tout à perdre, perdant ce qu'ils avaient pris à d'autres.

Dans cet affrontement général, où situer un pauvre sujet ballotté par des courants qu'il croyait dominer alors qu'ils l'emportent, qu'ils le rejettent sur des grèves inhospitalières où le voilà qui s'interroge sur celui qu'il fut, qu'il croyait être, qu'il voudrait être encore? Oui, que lui reste-t-il du passé, du sien, qui lui permettrait d'éclairer un chemin à lui, alors que sur lui déferlent d'ailleurs des foules qu'il n'avait pas vues venir? Avec elles, il s'agit de partager désormais un espace et un temps devenus communs. Ailleurs, de quel œil lit-on Platon, si on le lit?

Et lui, pour comprendre ceux qui en viennent, saura-t-il emprunter le cerveau embrumé de Coran d'un djihadiste ivre de revanche ou celui, plus pratique, d'un Chinois ayant acheté le Pirée et prêt à acheter demain, si ça se trouve, en ultime cerise sur le gâteau, l'Acropole? Soit, comment son Occident va-t-il résoudre le problème que lui pose leur altérité, lui qui l'a abordée jadis d'un « Comment peut-on être Persan? »¹²⁴, gros de son anthropologie, et comment, sans se dissoudre en elle, se donnera-t-il une réponse s'il ne consent pas à se connaître autre de l'autre? Enfin cette dissolution, contre laquelle se dressent ses peurs et ses forteresses, serait-elle vraiment la catastrophe qu'il imagine, ne lui offrirait-elle pas, de métamorphose en métamorphose, une dernière chance de survivre à lui-même?

Plongé dans le tohu-bohu de l'Histoire, le pauvre sujet, roi ou non, ne saurait se rencontrer sur un miroir sans rire. Il s'y verrait nu, sans feuille de figuier assez grande pour couvrir de décence une impuissance qu'à cacher à ses yeux il désigne à tous. Pauvre sujet que guetterait la dérélition si, dans sa pauvre histoire, il n'est pas reconnu par l'autre! Reconnu et accepté, pris en charge au besoin par ceux à qui, en retour, il doit sa sollicitude. Tous orphelins de l'amour, de l'amour à recevoir, à donner, sans qu'un comptable se mêle de quantifier le donné et le reçu en profits et pertes équitablement répartis: rêvons... Mais ce rêve, il est celui de l'humanité! Sans ce rêve, quel avenir

pour elle sinon celui que son passé a connu ? Rempli du tumulte de la guerre, mais avec au bout sa propre destruction rendue possible pour la première fois dans l'Histoire, le rêve dérapant vers le cauchemar, le cauchemar prêt à déraiper vers sa réalité si un dernier scrupule ne retenait pas des mains tentées de balancer sur ce qui les dérange un paquet de bombes atomiques bien gardées au chaud : on ne sait jamais...

Ses rêves évanouis, le sujet reste seul devant la question, lancinante jusqu'à l'ennui, qu'un jour Hamlet s'est adressée à lui-même¹²⁵.

100

Un adolescent se l'est répétée jadis : le temps a-t-il répondu aux premiers « ou bien ou bien » qu'il lui a proposés, mais là où il l'a fait, a-t-il tenu compte de son désir ? L'adolescent a appris à connaître ce désir dans les feuilletons débités par la littérature. Par les figures qu'elle fait défiler devant ses yeux, elle lui a offert leurs peaux pour que, parmi elles, il choisisse d'endosser la sienne. Lui Fabrice égaré à Waterloo où se joue l'Histoire, la sienne et pas seulement la sienne. La sienne, mais envahie par celle de père, un doigt sur la détente d'un revolver ; envahie par celle d'un beau-père d'occasion, au sourire étonné d'être rescapé des jungles de Birmanie ; envahie par celle d'un oncle sillonnant et resillonnant dans ses cauchemars le ciel d'une Allemagne ravagée par ses bombes et, plus loin, à peine plus loin, envahie encore par celle d'oncles russes, l'un abattu à bout portant, l'autre expédié au goulag sur décision du Parti. Quel était le désir de ces vies ? Elles ont été jouées à la roulette du temps. Leurs désirs, le temps les a livrés à Moloch¹²⁶, Moloch aveugle les a piétinés, et pour se débarrasser de Moloch, faut-il que l'adolescent prête l'oreille au discours de l'oncle théologien quand, après Paul, il répète à son neveu « Mort, où est ta victoire ? »¹²⁷ Allons donc, pense le neveu, et devant lui marche, de long en large et dans l'exaltation, un aîné épluchant à haute voix et à perte de vue le *Traité du désespoir*¹²⁸ alors que, tout

benoîtement, lui, il pelote sur un divan sa si ravissante petite sœur : découvrirait-elle avec lui que, longtemps avant la Parole, le désir s'était fait chair ? Avant de découvrir peut-être, demain, qu'à force d'être insatiable, le désir est souffrance aussi. Sans doute, Bouddha, sans doute ! Mais la main frémit des caresses qu'elle prodigue à une peau si douce, elle s'y fond dans la rêverie d'un temps où tout fut *luxe, calme et volupté*¹²⁹, l'unité perdue de soi et de l'autre un instant retrouvée. Un instant à prolonger infiniment. Douce régression, et autour d'un gros bébé qui a fait trembler le monde, autour d'un Mao vieilli, s'affaire un essaim semillant de jeunes nanas, et elles te le caressent et elles te le pelotent et béatement il sourit. À quoi ? À quel doux néant où l'être s'abolirait dans l'éternité ?

Le vieil homme défile devant sa dépouille pieusement embaumée dans une cage de verre. Bébé a retrouvé sa taille. La procession de ses dévots s'étire. Parmi eux, on trouverait probablement des rejetons de ceux que, de *Cent Fleurs*¹³⁰ en *Grand Bond en avant*¹³¹, il a fait crever de faim. Mais qu'il repose en paix, et que l'Histoire continue à se miter d'oubli !

Mère-grand : « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. »

101

Sur l'oubli, le polyptyque se ferme. La poussière du temps en recouvre les images. Des mains ouvrent d'autres polyptyques, elles y peignent des images. Toutes racontent des histoires, qui toutes sans le savoir feront écho à celles qui les ont précédées ; et si on s'avisait d'en tirer la moralité toutes encore répéteraient celle que, il y a deux mille cinq cents ans, formulait l'Ecclésiaste. Lequel répétait celle que, il y a trois mille cinq cents ans, une divine cabaretière récitait à Gilgamesh : « La vie que tu poursuis, tu ne la trouveras pas. Quand les dieux ont créé l'humanité, c'est la mort qu'ils lui ont réservée ! L'immortalité, ils l'ont gardée pour eux. Toi, Gilgamesh, que ton ventre soit repu ! Jour et nuit réjouis-toi ! Chaque jour, fais la fête ! Danse et amuse-toi ! Que ta bien-aimée se réjouisse dans tes bras, car telle est l'occu-

pation des hommes ! » Et, au besoin, passe sur le ventre de ceux qui feraient obstacle à ton désir, ils passeront sur le tien si tu leur en laisses le loisir. Ou alors rêve. Rêve que les loups devenus végétariens paissent avec les agneaux, et qu'il y aura toujours assez d'herbe pour tous. Rêve pour apaiser ta conscience de loup quand tu t'accorderas l'objet de ton désir. Ce désir qu'un jour le temps épuisera.

102

Et Parménide : « Peu importe par où je commence, je revien-
drai ici. »¹³² Il aurait dit « je » ?

Ce je qui revient là où un petit bonhomme contemple, depuis quelque part et de nulle part, une ligne d'horizon tracée d'un coup de pinceau, une ligne qu'il voudrait tant traverser avec celle, avec toutes celles qui ont déployé devant ses yeux le rouleau de la vie, d'une vie toujours à recommencer, à arracher au néant, que le néant récupère.

Le petit bonhomme tient la main de l'ami qui s'en va. L'ami avait tenu jadis la sienne pour qu'il ne s'en aille pas¹³³. Ils sont deux à savoir, inutilement, qu'on ne peut descendre deux fois dans le même fleuve.

La vie à revoir Un portait en marge de Polyptyque

Un jour, j'ai rencontré un érudit qui avait tous les talents. Attiré par la musique, le théâtre, la littérature, la politique, l'histoire, la psychanalyse, l'ethnologie, il n'avait su choisir et s'était replié sur l'enseignement. À l'âge de quarante-cinq ans, il avait assumé la direction d'un établissement scolaire, dont il avait su prolonger le rayonnement. C'était le temps où les professeurs étaient des êtres respectés, où ils jouissaient d'une aura qu'ils ne devaient plus retrouver jusqu'à ce jour. Cet homme qui avait une tête d'aristocrate avec un nez busqué se donnait à l'époque des airs de dandy et arborait un sourire sculpté en guise de carapace. N'aimant pas les conflits, il laissait parfois pourrir les situations – ce qui était considéré comme un manque d'autorité par une partie du corps enseignant. De mon côté, je ne m'en étais jamais plaint : la liberté et la confiance qu'il nous accordait compensaient largement à mes yeux tout le reste. Il avait, en outre, une vision de l'existence, de la société et de l'enseignement, qui le plaçait souvent au-dessus du lot. Je me souviens qu'à l'âge de dix-huit ans, ses cours de littérature et d'histoire m'avaient émerveillé, et c'est à lui sans doute que je dois d'avoir renoncé à l'étude de la chimie qui m'attirait par-dessus tout en ces années-là. Mais, à vrai dire, ce n'est qu'après sa retraite que je l'ai mieux connu. Je n'ai pu alors qu'admirer la lucidité et la ténacité avec lesquelles il surmontait des maux qui auraient tué un homme ordinaire. Son cynisme natif, ou remontant peut-être à un passé douloureux, n'a jamais entamé sa vitalité ni son amour de la connaissance. À ce jour, ses avis m'ont toujours paru d'une extrême justesse. Quant au premier livre qu'il a publié, tout empreint de psychanalyse, il m'a suivi dans l'existence. J'y trouve aujourd'hui encore une des plus belles expressions du désir que je connaisse, manifestée par un narrateur revenant à la vie suite à une trépanation.

En 2009, je brossais à mots couverts le portrait des personnes qui avaient compté dans mon existence. Edgar Tripet en faisait partie, et je tenais à ce qu'il figure dans un recueil de « méditations » (disons-le ainsi pour faire simple), conçu et fabriqué de

A à Z avec un ami photographe¹. À l'époque, j'avais déjà échangé avec lui une cinquantaine de lettres, mais il me manquait celles, presque aussi nombreuses et surtout plus développées, qui feraient suite à l'écriture de *Polyptyque* et qui me permettent aujourd'hui d'approfondir son portrait à partir de ses dernières œuvres.

A considérer les écrits d'Edgar Tripet, on s'aperçoit vite que les exercices autobiographiques ne sont pas une priorité pour lui, sauf quand il s'agit de rendre des comptes au tribunal de sa propre conscience. Davantage encore : parler de soi n'a de sens que dans la mesure où l'opération permet de comprendre les mécanismes de l'âme humaine à l'œuvre dans une situation donnée. Et quand on en vient à retenir la sienne comme paradigme, c'est qu'il y a péril en la demeure. Mais ici pas question de s'épancher. Il faut avant tout condenser les instants déterminants de sa propre vie, en capter les éclats et les reflets, les assembler avec l'espoir modéré de leur trouver un sens. À son âge – il a alors quatre-vingt-trois ans – Edgar Tripet sait qu'il faudra contenir le styliste qu'il est depuis longtemps, et l'empêcher de tomber dans le piège esthétisant. La règle qu'il doit s'imposer, c'est de comprendre une vie, le tenter du moins, en évitant ces « dégâts » de beauté que sont les effets pervers de l'esthétisme ; ce qui, en d'autres termes, revient à appréhender sa propre vie à hauteur d'homme, lucidement, avec pour seule arme la lumière sensible de son esprit et de celui de quelques fidèles alliés.

A ce titre, *Polyptyque* s'inscrit bien dans la suite des écrits d'Edgar Tripet. En forçant à peine les choses, on pourrait établir l'équation suivante : *Exils* (2007) est à *Trouvé dans la poubelle cosmique* (L'Âge d'Homme, 2000) ce que *Polyptyque* (2013) est à *Où cela était...* (L'Âge d'Homme, 1971).

D'une part, nous sommes confrontés à deux ouvrages qui n'affichent pas de caractère littéraire. Tout comme *Exils* (p.68), *Trouvé dans la poubelle cosmique* le dit explicitement : « Le traducteur rappelle qu'on n'a pas affaire à un texte littéraire, mais à un

¹ Cf. Pier-Angelo Vay et Marc Bloch, *Le Déroutier d'infinis*, La Chaux-de-Fonds, Éditions de l'Hexagramme, 2010, p. 54.

document» (p. 125), même si l'affirmation peut être contestée dès qu'on se réfère à la structure du livre qui est celle d'une anti-utopie fort complexe où se joue le destin de l'humanité. Il appartient en effet à un personnage du futur, le Vérificateur-250, de rétablir le sens d'un long ruban, le TFO (Texte Fondateur des Origines), inséré dans une mystérieuse capsule qu'on a retrouvée sur Terre parmi des météorites.

Quant à *Exils*², l'ouvrage présente deux versions. Dans la seconde, on constate que l'auteur a retranché le préambule qui définit sa posture narrative. Privé des *Prolégomènes à une histoire en douze tranches et une miette annexe*, *Exils* ne revendique plus ouvertement la littérature que la Modernité considérait comme un absolu, mais signale une dérive progressive et inévitable vers un nouveau type de récit. La narration postmoderne³ aura pour caractéristique majeure de ne plus faire appel à aucune forme de sacré pour fonctionner; son *produit* se caractérisera donc par la perte des grands récits de légitimation et confirmera, à travers divers régimes d'immanence, que le lien entre l'homme et le monde est bel et bien rompu.

D'autre part, *Où cela était...* se présente comme une «prose» qui fait usage de la psychanalyse comme outil d'introspection, tout en la pratiquant comme un langage nouveau ouvrant la porte aux images fulgurantes de l'inconscient. Sa musique singulière, d'emblée reconnaissable, tient avant tout de la *ritournelle*, celle que chantonne par exemple l'enfant plongé dans le noir, mais aussi l'adulte lorsqu'il s'efforce d'agencer tant bien que mal le territoire qui est le sien – tout en gardant l'espoir d'en sortir si cela est encore possible. Dans le cas qui nous intéresse, un homme revient à la vie après avoir tenté de se suicider; il fait retour sur *cela* qui a été (une faille obscure, un manque douloureusement vécu), et qui, se répétant, l'a poussé vers la limite.

² Cf. Edgar Tripet, *Exils*, La Chaux-de-Fonds, Editions sur le Haut, 2022. En annexe, on trouvera les *Prolégomènes à une histoire en douze tranches et une miette annexe*, texte qui était placé en tête de la première version d'*Exils*.

³ Cf. Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit, 1979; Kibedi Varga, «Le récit postmoderne» dans *Littérature* no 77, février 1990, pp. 3-22.

Et c'est justement *cela*, devenu son sort, que le rescapé désire rejouer autrement. Il y est aidé par Hélène, celle qui entend l'appel venu de loin, celle aussi qui, en lui résistant, le libère de son passé; en cela, sans que le fait soit jamais mentionné, elle est le contraire de la mauvaise mère. C'est à elle que le narrateur destine la longue lettre qui constitue l'unique matière de son livre dont le titre a une résonance freudienne.

A vrai dire, c'est une citation suspendue qui en fait office, mais l'épigraphe en allemand du premier chapitre («... *soll Ich werden*») lève aussitôt l'équivoque. Car c'est bien Freud lui-même qui s'exprime ici et lie indissolublement en une formule éclatante le Ça des pulsions au Moi conscient: «*Wo es war soll Ich werden*», à savoir «*Où ça était, je dois advenir*». Le titre choisi par Edgar Tripet – *Où cela était...* – avec points de suspension, ouvre ainsi un espace imaginaire, celui conjoint du désir et de la mort, où il devrait être démontré, ou du moins montré, comment se déroule le schéma général de l'existence (selon le père de la psychanalyse, cela s'entend). Aussi conviendra-t-il que le lecteur vérifie par lui-même si le parcours s'accomplit bien selon la prévision initiale.

Pour qui connaît un peu Edgar Tripet, il ne fait aucun doute que l'auteur condense dans sa fiction deux événements majeurs de sa vie: le suicide du père à Shanghai (*imité* dans le récit par le fils) alors que son enfant n'avait que huit ans; puis, à l'âge de trente-deux ans, le long coma que lui-même endure après une encéphalite dont il réchappera miraculeusement. S'il n'est pas trop question de la mère qui, à la mort de son mari, abandonnera son jeune fils chez ses grands-parents à La Chaux-de-Fonds, *Où cela était...* présente néanmoins différentes figures maternelles grâce auxquelles le sujet peut renaître à travers l'attirance qu'il éprouve pour elles. Hélène y tient évidemment le premier rôle: par sa résistance à l'image qu'il se fait d'elle, elle finira par bloquer le processus du désir et l'empêchera de se répéter indéfiniment. Et c'est ce qui fait de la longue lettre destinée à cette femme l'histoire d'un transfert.

La cure produira ses effets, non seulement dans la transposition imaginaire du livre, mais aussi dans la vie de l'écrivain puisqu'Edgar Tripet devait abandonner l'usage analytique de la littérature pendant des décennies alors même que son éditeur de l'époque annonçait d'autres livres du même acabit sur la quatrième page de couverture : « *Où cela était...* est le premier livre qu'il n'a pas eu le temps de détruire. Un autre va suivre. Un troisième devrait suivre, pour que la quête du premier trouve peut-être son terme. » Faut-il aussi en attribuer le mérite, si c'en est un, à la thérapie entreprise durant les années qui ont suivi le coma de 1962 ? Sans doute, car entre le futur écrivain et sa psychanalyste se sera nouée – prenons ce pari – une relation intense, peut-être réciproque, que l'écriture viendra exorciser ou normaliser.

Il faudra attendre 2013 pour qu'un vieil homme de quatre-vingt-trois ans retrouve pleinement le chemin de l'introspection telle qu'il l'avait pratiquée quarante ans plus tôt⁴. Cette fois, la manière est plus radicale, plus directe, grâce à d'autres leviers pour soulever son monde. Bien sûr, Freud n'est jamais très loin, mais c'est à Proust que fait appel l'auteur pour dérouler des pans

⁴ Je m'empresse de nuancer cette affirmation. Dans une lettre qu'Edgar Tripet m'a envoyée le 14 novembre 2006, il apparaît que la première version de *Polyptyque* (il y en aura trois) est déjà bien entamée même si *Exils* semble alors occuper le devant de la scène malgré les réserves de l'auteur :

(...) *Tu me demandes en outre si j'ai quelque chose à te donner à lire. Quelque chose il y aurait. Par exemple, un texte (Yves en connaît une version brute de décofrage) que j'ai « schubladisé », comme on dit en argot fédéral. Je n'arrive pas à penser qu'il mérite la publication, mais c'est là mon problème. Et je travaille à un autre, aléatoire, plus réellement écrit, c'est-à-dire où la pesanteur de chaque mot, de chaque image compte. Mélange de récit, d'anecdotes, d'introspection, dont j'ignore où il me mènera et s'il me mènera quelque part. Évidemment, il me concerne davantage, mais s'il est plus intéressant pour moi, je ne sais s'il le serait pour autrui. De toute façon je ne me pose pas la question, je gratte et creuse mon trou. Celui-là, en l'état, à mi- ou à quart de parcours – c'est le charme de l'aléatoire – quand j'en aurai tiré une copie lisible, je te le soumettrai volontiers, pour connaître ton opinion. Mais je ne compte pas mon temps, alors qu'il pourrait m'être compté. (...)*

Il convient peut-être de préciser que c'est à Yves Velan qu'Edgar Tripet a finalement donné à lire le manuscrit d'*Exils* et que « schubladiser un dossier » (de *Schublade*, le tiroir en allemand) signifie, dans le langage administratif de la Confédération, le mettre au placard pour qu'il tombe aux oubliettes.

de passé. Mais sa démarche échoue, puisque la mémoire involontaire, à peine déclenchée, se densifie rarement en ces cristaux de temps que l'art transforme en éternité. Au contraire, le plus souvent, c'est la mémoire volontaire qui, reprenant le dessus, vient buter sur les souvenirs obsessionnels (le suicide du père, la tête coupée d'un Chinois, la violence de la mauvaise mère, etc.) dont l'esprit ne sait que faire sinon les livrer au ressassement infini dans l'espoir vain qu'ils s'atténuent ou s'effacent.

A défaut, il convient de les organiser, et le vieil homme se'en remet au principe du *polyptyque*, cet ensemble de panneaux peints ou sculptés datant du Moyen Âge et de la Renaissance. Souvent articulés, ceux-ci se replient sur une partie centrale de manière à hiérarchiser le sens de ce qui est représenté et, par là même, à le rendre édifiant. Mais d'emblée le procédé s'avère impropre à contenir une quête d'origine qui paraît commencer ou recommencer dans les années 2010. En effet, sous chaque tableau, c'est l'auteur lui-même qui l'annonce, il y en aura un autre qui mettra en déroute, à perte de sens, la signification du précédent.

C'est pourquoi chacun des cent deux segments constituant *Polyptyque* ressemble à une tentative nouvelle et différente (quoiqu'au fond toujours la même) de rejouer à chaque réveil une partie perdue d'avance, mais acceptée comme telle. Car toujours, jusqu'à la fin, il s'agit de sonder les alluvions d'un passé douloureux en vue de composer un récit qui pourrait faire sens, autrement dit, idéalement, qui serait porteur d'espoir par rapport aux images inondant la mémoire, et qui, donnant forme à la parole présente, l'empêcherait de s'abîmer.

Lucide à l'extrême, celui qui écrit sait qu'il n'y aura pas de ligne pure à son récit, que celui-ci sera morcelé ou plutôt qu'il n'en restera que des amorces, doublées d'un regard sans concession face au chaos entrevu trop tôt dans la vie. Mais c'est justement ce qui donne à *Polyptyque* sa singulière *beauté*, terme que répudierait évidemment son auteur, car il se sait condamné par la forme même qu'il a choisie. *Filles du temps, elles (les anecdotes) sont toutes contemporaines de leur surgissement, toutes vouées*

au présent perpétuel de la mémoire et nullement disposées à servir de tranches consommables de littérature. Ce n'est pas une histoire, une de plus, que la voix attend du vieil homme. C'est une parole. Celle qu'il aurait à tenir à l'heure du Jugement dernier, et de ne pas croire qu'il aura des comptes à rendre ne le dispense pas de les rendre à lui-même. (Segment 45)

C'est à une mémoire arrêtée que le lecteur est confronté, et non à des souvenirs orientés vers une fin qui en scellerait le sens. Le vieil homme en fait de plus en plus le constat à mesure que s'enlise l'idée même de récit (voir en particulier le segment 66) ; il sait que jamais la somme de ses souvenirs ne constituera un ensemble signifiant. Ce serait d'ailleurs le lot commun à la plupart d'entre nous si, comme lui, nous avions l'outrecuidance toute pascalienne du *ver de terre qui veut décrypter l'énigme de sa misérable existence*. (Segment 77)

Le vieil homme découvre par la même occasion que la science historique qu'il a tant pratiquée ne lui sera d'aucun secours, même s'il ne cesse de prendre de la hauteur par rapport aux grands événements qui ont transformé le monde de son vivant. Il se remémore l'enfant qu'il fut, ballotté d'un continent à l'autre, malmené, blessé à vie, et qui n'en a pas moins échappé à un sort qui aurait pu être pire. Aux blessures insoutenables ont répondu des forces d'amour et d'amitié compensatrices, véritables salves d'avenir chez un être qui a souvent vu la mort de près. Ici ou là, le lecteur reconnaîtra sans peine ces merveilles d'émotion qui illuminent la vie et en sont le privilège. Brièvement, humblement, du haut de ses quatre-vingt-trois ans, l'auteur ne manque pas de saluer au passage ceux et celles qui lui ont accordé ces grâces et ces « humanités ».

Suspendu au peu de temps qui lui reste, étonné jusqu'au bout par la vie dans toute sa diversité, quoiqu'incapable de lui attribuer un sens, le vieil homme met en œuvre une forme minimale de sagesse qui finit par constituer la petite musique de son livre. Elle passe tout au crible d'un ressassement philosophique

d'où surgissent les figures de penseurs grecs comme Héraclite⁵, Parménide ou Démocrite, quand on ne remonte pas à l'épopée sanskrite des *Mahabharata* ou à celle, mésopotamienne, de *Gilgamesh*. C'est bien ainsi qu'il faut aller et tenter de vivre. Oui, l'essentiel est d'aller, pas à pas, de segment en segment, au fil de l'impossible déchiffrement de soi. Et ce faisant, le vieil homme nous apparaît à chaque page comme un perdant magnifique qui, avec élégance, a su tenir son pari de lucidité jusqu'à la fin.

La fin, justement, parlons-en, car à l'heure où il achève son livre, il lui reste six ans à vivre. Edgar et sa femme, en dépit de leur santé précaire, continuent de se rendre régulièrement en Arles où ils possèdent une maison. C'est dans sa nouvelle ville d'adoption que le vieil homme voudrait publier son *Polyptyque*. Mais les éditions *Actes Sud* refusent de l'éditer. On devine que la déception est grande, même si l'auteur n'en laisse rien paraître. Cependant, dans la correspondance que j'entretiens avec lui depuis 1990, je constate que les lettres se font plus longues et que, désormais, elles gravitent régulièrement autour des obsessions stylisées dans *Polyptyque*. Entre 2015 et 2019, Edgar m'écrit dix longues lettres dans lesquelles il revient inlassablement sur l'épisode macabre qui a le plus hanté sa vie. Un extrait de sa lettre du 27 septembre 2018 suffira à mesurer l'ampleur du traumatisme subi :

(...) 1938. *Pour l'enfant que j'étais, c'était la guerre en Chine. Shanghai encerclée par les Japonais, les concessions, la française et l'internationale sont économiquement asphyxiées par eux quand,*

⁵ Ce n'est pas par hasard qu'au lieu de se référer à Platon ou à Aristote, l'auteur leur préfère les philosophes présocratiques dont il ne nous reste que des fragments. *Sous ce jour, une large part des textes fractionnés que nous lisons sont des « fragments d'Héraclite ». Non pas œuvres volontaires. Il s'agit simplement d'extraits de livres perdus, ou non aboutis. Dans le cas d'Héraclite : la collection érudite des citations d'un livre dont l'existence est attestée mais dont on est impuissant à imaginer quelle fut la nature et quelle fut la forme.* (Pascal Quignard, *Une gêne technique à l'égard des fragments. Essai sur Jean de La Bruyère*, Paris, Galilée, 2005, p. 45). Si on comprend bien la fascination qu'Edgar Tripet éprouve pour l'écriture par fragments dont la Modernité a fait grand usage, il n'en demeure pas moins que *Polyptyque* n'est pas composé de fragments, mais de segments. Chaque segment est une partie d'un organe distincte des autres, quoique continue avec elles.

un matin, mon père décide que je n'irai pas à l'école, chez les Pères jésuites et francophones, mais que je l'accompagnerai dans quelque mission. Est-ce parce que je serais le seul à parler chinois, soit susceptible, au besoin, d'être l'interprète des Blancs auprès de jaunes Japonais? Et me voilà embarqué dans une grosse limousine. Au volant, un soldat surmonté d'un casque genre plat à barbe, soit anglais. Son officier à côté de lui. Sur le siège arrière je suis coincé entre mon père et un officier japonais tout sourire. Il me cajole, alors que je crève de frousse. Et il pue si fort de n'avoir pas changé, sans doute, de costume et de chemise depuis le début de la guerre! La voiture quitte la ville. La route qu'elle suit surplombe, dévastée, une plaine sans fin avant de s'arrêter, en rase campagne, là où en contrebas se dresse une ruine; qui se visite. Au sol, par milliers, des petits zinzins brillants. J'en ramasse une poignée, ce sont des caractères d'imprimerie. On me gronde très fort: on ne touche rien, on n'emporte rien de ce qui se trouve là! Les hommes discutent, les Japonais ont très probablement détruit là une imprimerie, propriété de quelque capitaliste occidental qui devra être indemnisé: aucun État occidental ne se trouve en guerre contre le Japon, qui par conséquent devra payer la casse. Puis tout le monde remonte sur la route, s'y aligne. Les braguettes se déboutonnent, les hommes pissent, et moi aussi à côté de mon père; et même plus loin que lui quand, au bout de mon jet, apparaît une tête dont les yeux grands ouverts me fixent. Mon père l'aperçoit aussi, il me tire violemment en arrière. Trop tard. J'ai rencontré le visage de la mort et, depuis, cette tête me poursuit de ses yeux vitreux qui sans me voir me regardent. Peu après, mon père se tirera une balle dans la tête et ses yeux se sont confondus avec cette tête-là. (...)

Sur tous les modes, à toutes les personnes (je, tu, il), Edgar ne cessera de décliner le choc reçu ce jour-là. Il ira même, dans l'avant-dernière lettre qu'il m'a adressée le 30 juin 2019, jusqu'à joindre à son envoi une nouvelle intitulée *Au fond de la mémoire la vie* qui ressasse les mêmes thèmes douloureux. Mais toujours, au comble du malheur, il y aura une force de résilience qui le tirera de toutes les ornières. Elle prendra la forme des visages aimés (dont, en tête de liste, les deux mères de substitution: Amah, la servante chinoise, et mère-grand, la Chaux-de-Fonnière). Et puis

suivront toutes les personnes qui lui ont appris l'art de la bienveillance qu'il a su mettre en œuvre sa vie durant.

Pour terminer, je m'en voudrais de ne pas mentionner le tout dernier récit d'Edgar Tripet, commencé en 2017 et demeuré inachevé. S'il est significatif malgré ses imperfections, c'est qu'il affiche plus que jamais un infini souci de l'Autre, une constante préoccupation de ce prochain qui est là, tout près, tout proche, et qui demeure pourtant si éloigné, si différent. C'est pourquoi il est vital de le comprendre et de le reconnaître dans sa différence.

Sans titre, cet ultime ouvrage raconte l'histoire d'un anthropologue occidental qui, sous couvert de mission scientifique, est mandaté pour estimer les ressources naturelles d'une population dite primitive, vivant dans une région du Tiers-Monde qu'on localisera aisément. Tout en se familiarisant avec les mœurs des indigènes grâce à l'un d'eux qui parle un français anachronique, notre homme apprend à aimer leur mode de vie à tel point qu'un jour il décide de franchir le pas : il ne rentrera pas chez les siens, il restera dans la tribu qui l'a accueilli. Il vivra comme eux, il n'aura même pas trop de peine à manger une part de la grand-mère de son interprète. Pourtant sa conscience restera tiraillée jusqu'à la fin.

C'est qu'avec ses connaissances d'Occidental, il sait parfaitement comment il pourrait aider les indigènes adorateurs de la Terre-Mère à s'ouvrir au progrès et à des valeurs plus égalitaires, en particulier entre les hommes et les femmes. Mais, ce faisant, il devrait s'opposer frontalement au groupe des Anciens qui dirige la tribu. En effet, certains d'entre eux, jouissant de privilèges incontestés, se font fort de culpabiliser tout membre de la tribu qui s'écarterait du droit chemin, et cela à l'aide des Textes Fondateurs qu'ils utilisent à leur avantage. La règle ici, c'est la tradition avant tout, et l'anthropologue n'est pas sans savoir qu'il a opté pour une forme de société où l'on ne choisit pas, où la notion même de liberté s'avère impensable.

Nostalgie d'un paradis perdu qui n'existe pas, même dans l'enfance du monde – et parfois aussi dans l'enfance tout court, en tout cas dans celle d'Edgar Tripet, si chahutée, si tragique.

Il n'en demeure pas moins qu'il reste toujours des royaumes à projeter dans l'avenir, mais à cette seule condition que, dans la nuit opaque, le destin (ou le hasard) vous mette au contact de quelques êtres infiniment généreux. *Polyptyque* nous apporte la preuve que ces rencontres ont bien eu lieu puisque, même désabusé, même cynique, le regard lucide d'Edgar Tripet est constamment demeuré bienveillant. D'une bienveillance forte.

Pier-Angelo Vay

Notes

¹ Edgar Tripet a entrepris une psychanalyse après l'encéphalite de 1962 qui a failli lui coûter la vie.

² Il s'agit d'Ida, sœur de Bella, mère d'Edgar Tripet. L'auteur s'est longtemps demandé pourquoi Ida n'était pas sa mère.

³ Ici, la syntaxe est manifestement fautive et le sens paraît obscur à première vue, puisque les deux adjectifs mis en apposition, « violente » et « désespérée », se rapportent à « certitude » de la phrase précédente et non, comme on s'y attendrait, à « mon oncle », le sujet de la phrase en cours.

Nous avons toutefois conservé cette construction audacieuse dans la mesure où elle traduit de manière elliptique le bouleversement intérieur du jeune Edgar, vu après coup par le vieil écrivain qu'il est devenu. Nous attribuons ainsi aux deux adjectifs la signification suivante: la certitude de l'oncle pasteur est d'autant plus *violente* qu'elle fait place chez l'enfant *désespéré* à une autre certitude: celle de devoir refuser la proposition choquante de l'homme d'Église, bien qu'il soit aussi pour lui un père spirituel.

⁴ Il s'agit de Daniel Babut, né à Lille le 12 février 1929 et mort le 13 février 2009. Cet helléniste français, spécialiste de philosophie grecque et notamment des œuvres morales de Plutarque, a enseigné à l'université Lumière-Lyon II de 1963 à 1992.

Dans une lettre à Pier-Angelo Vay du 27 septembre 2018, Edgar Tripet précise que Daniel Babut était le fils d'un pasteur renommé: *Souvenirs. Toutes les vacances je les passe dans la cure de Tramelan-dessus où, revenu de France en 1938, officie le frère aîné de feu mon père. En 1945 finit la guerre et, cette année-là, mon oncle accueille le fils et la fille d'un confrère français par ailleurs haut responsable du protestantisme hexagonal. Un Babut, rédacteur d'un catéchisme furieusement semblable à celui de Calvin: chez les Babut on est pasteur de père en fils depuis le XVIII^e siècle et Daniel, le fils, se trouve être cette année-là premier prix du Concours général de philo, en France, soit le rédacteur de la meilleure dissertation de philo de France. Un type n'arrétant pas de penser, marchant de long en large dans la cure pendant que je pelote sa si ravissante petite sœur; lui dissertant sur Kierkegaard, moi lui fournissant quelques arguments distraits. Quelques années plus tard je le rencontrerai à la Sorbonne où, en philo, il disserte encore: il en prépare l'agrégation avant de disparaître de mes radars...*

⁵ Un yatagan est un sabre turc à la lame recourbée vers la pointe. Il était en usage chez les Turcs et les Arabes.

⁶ Il s'agit de Lily (Lison) Schelling qu'Edgar Tripet rencontre sur les bancs du Gymnase de La Chaux-de-Fonds en 1948 et qu'il épousera en 1951.

⁷ Deux vagues de fond qui ont failli l'engloutir: l'une lorsque qu'il était enfant et avait failli se noyer, l'autre à soixante-quatre ans quand on lui a annoncé qu'il était gravement atteint d'un cancer. Entre deux, il y eut aussi une encéphalite dont il a réchappé miraculeusement, les chances de survie étant en effet minimes. Edgar Tripet y fait référence quelquefois dans le présent ouvrage. Par ailleurs, une lettre vaut la peine d'être mentionnée tant elle est révélatrice de son attitude face à la mort:

A 32 ans, de la première maladie de ma vie, j'avais, si je crois Bernard Courvoisier qui me l'a dit longtemps après, j'avais une chance sur trois mille de m'en sortir comme je m'en suis sorti. J'ai 64 ans (= 2 x 32), et à la Blitzkrieg de l'encéphalite succède, avec le cancer, une guerre de position. Ce cancer-là se laisse statistiquement guérir. Alors je vais me laisser guérir par la statistique, et poursuivre des travaux qui ne s'inscrivent plus dans une trop confiante éternité, mais dans le temps. Encore une fois 32 ans – ce qui nous amène, quelle horreur, en 2026 – et je rendrai les armes à la Caisse de pension. À moins que d'ici là, la pratique, hollandaise, de l'euthanasie active ne soit devenue européenne. Et suisse peut-être ? Rien n'est moins sûr, dit-on en Appenzell. (Lettre à Pier-Angelo Vay du 13 décembre 1994).

⁸ Au début du XX^e siècle, on appelait *Russes blancs* les partisans du tsar et de la Russie impériale, qui s'opposaient à la révolution russe, et en particulier à la prise de pouvoir par les bolcheviks (qu'on surnommait *les Rouges*).

⁹ Philosophe grec (Sicile, V^e siècle av. J.-C.) pour qui toute femme à sa naissance porte une blessure au ventre : « De ces choses naquirent le sang et les multiples formes de chair. »

¹⁰ Le Bund (terme anglo-ourdou signifiant « rive boueuse ») ou Waitan (litt. « rive boueuse » ou « rive des étrangers ») est un boulevard de la ville de Shanghai. Il est jalonné de somptueux édifices de style européen des années 1930. Situé au sein de l'ancienne Concession internationale de Shanghai, le Bund se trouve à Puxi, à l'est du district de Huangpu, sur la rive ouest de la rivière Huangpu (au sud de sa confluence avec la rivière Suzhou), face au nouveau quartier financier de Lujiazui dans le district de Pudong.

¹¹ *Boris Godounov* est un opéra de Moussorgski, en deux versions (1869 et 1872), sur un livret russe du compositeur, basé sur la tragédie historique du même nom d'Alexandre Pouchkine (1825) et sur *l'Histoire de l'État russe* de Karamzine (1816-1817). – Boris Godounov fut tsar de Russie de 1598 à 1605.

¹² Fédor Chaliapine (1873-1938) est un chanteur d'opéra et acteur russe. Il était considéré comme la plus grande basse slave de son temps. Il excellait dans le rôle de *Boris Godounov*. Sur le rôle de Chaliapine dans l'enfance de l'auteur, voir Claude-Éric Hippenmeyer, *Une enfance à Shanghai*, Éditions Sur le Haut, 2020, pp. 19-21.

¹³ En établissant la différence entre *commencement* et *origine*, l'auteur se réfère très probablement à Heidegger qui distingue *Beginn* et *Anfang*, le second terme se rapprochant davantage du fondement (*archè* en grec).

¹⁴ Harbin : capitale de la Mandchourie, où s'étaient réfugiés de nombreux Juifs et/ou Russes blancs – dont la famille de la mère d'Edgar Tripet – à la suite de la révolution bolchevique de 1917.

¹⁵ Il s'agit de Bella, la mère de l'auteur.

¹⁶ *La marquise sortit à cinq heures* est une phrase tirée du *Manifeste du surréalisme* que son auteur, André Breton, attribue à Paul Valéry. Cette phrase, prémisse du Nouveau Roman, est souvent citée comme un exemple du comble de la banalité ou des conventions romanesques à éviter. En d'autres termes, le problème soulevé est celui de l'arbitraire du récit.

¹⁷ C'est dans le Vieux-Port de Marseille qu'Edgar Tripet, désespéré, avait voulu s'engager dans la Légion étrangère. Il n'avait pas encore vingt ans.

¹⁸ Le *Conte Verde* était un paquebot italien actif de 1925 à 1943. Son nom fut choisi en l'honneur d'Amédée VI, comte de Savoie, dit « comte vert ». C'est sur ce paquebot de la *Lloyd Sabaud* (1925-1932) puis de la *Lloyd Triestino* (1932-1943) que la mère d'Edgar Tripet a ramené son fils en Europe après le suicide de son mari.

¹⁹ Expression populaire désignant un navire-citerne à vin.

²⁰ L'auteur déforme quelque peu les paroles de la chanson créée et enregistrée en 1950 par André Claveau (1911-2003), *Cerisier rose et pommier blanc*. Cette chanson rumba est de Jacques Larue et Louiguy. En voici le premier des douze quatrains : « Quand nous jouions à la marelle / Cerisier rose et pommier blanc / J'ai cru mourir d'amour pour elle / En l'embrassant. »

²¹ Ne sont apparemment exposées dans ce musée que des œuvres *socreal*. Le *réalisme socialiste* est une doctrine littéraire et artistique du XX^e siècle dans laquelle l'œuvre doit refléter et promouvoir les principes du communisme de type soviétique. Cette doctrine s'est inspirée du mouvement *réaliste* français et anglais du XIX^e siècle, mais en a le plus souvent perverti l'esprit à des fins de propagande. D'où la production d'un grand nombre d'œuvres médiocres.

²² On ne peut s'empêcher de penser aux œuvres des grands maîtres, comme Dong Qichang (1555-1636). Le Musée de Shanghai a une histoire tourmentée. Fondé en 1952, il a connu deux localisations avant la Révolution culturelle, à la fin des années 1960, période durant laquelle des fonds sont cachés hors de Shanghai. Le fondateur et directeur du musée est torturé et envoyé en camp de travail. Vingt ans plus tard, la mairie de Shanghai alloue une parcelle au cœur de la Place du Peuple afin d'y construire un nouveau bâtiment destiné au musée, qui est inauguré en 1996. L'architecte Xing Tonghe a imaginé une base carrée et une élévation circulaire pour rappeler l'ancestrale conception chinoise d'une terre carrée et d'un ciel rond.

²³ Une canonnière est un navire de guerre léger, armé d'une ou de plusieurs pièces d'artillerie. De faible tirant d'eau, elle peut intervenir dans des eaux peu profondes. Elle a été largement utilisée lors des opérations de colonisation.

²⁴ L'*Augusta* était un croiseur américain, chargé de défendre la ville de Shanghai pendant la seconde guerre sino-japonaise (1931-1945).

²⁵ L'auteur cite de mémoire la dernière strophe du *Cimetière marin* de Paul Valéry. En fait, les vers en question se présentent comme suit :

*Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !
L'air immense ouvre et referme mon livre,
La vague en poudre ose jaillir des rocs !*

²⁶ Dieu italique et romain, représenté avec deux visages opposés. Son origine et sa nature sont obscures. C'est une des plus anciennes et des plus importantes divinités du panthéon romain. Il possédait même une cer-

taine prééminence sur Jupiter (l'origine de leurs deux noms est apparentée à la même racine). Il s'agit sans doute d'un « démon de passage » d'origine indo-européenne et d'une façon générale d'un dieu initial (dieu des « commencements »). Ses légendes sont uniquement romaines. Il aurait abordé en Italie où il aurait fondé une ville sur la colline qui prit de lui le nom de *Janicule*. Il aurait accueilli Saturne chassé de Grèce par Jupiter et civilisé les premiers habitants du Latium. À Rome, il est le gardien des portes (*januae*). Son temple possède deux entrées fermées en temps de paix ; elles restent ouvertes en temps de guerre pour que le dieu puisse se porter au secours des Romains. Il ouvre et ferme l'année : le mois de janvier, *Januarius*, lui est consacré.

²⁷ Cf. Joël Thomas, « Les passeurs dans l'*Énéide* » in Paul Carmignani (dir.), *Figures du passeur*, Presses universitaires de Perpignan, 2002, pp. 199-216.

« Macrobe, se référant à Cicéron, le disait à sa manière, et avec les outils philologiques de son temps : « Cicéron écrit non pas Janus mais Ianus, du verbe ire, aller » (*Saturnales*, I, IX, 11 ; cf. aussi Cornificius, *Étymologies divines*, III, et Cicéron, *De Natura Deorum*, II, 27). Ce passage est initial : passer, c'est entrer. Janus est le premier. Il est le dieu des *Prima*, des commencements, alors que Jupiter est celui des *Summa*, le roi du monde créé et structuré ; Virgile, reconnu dans l'Antiquité comme expert en sciences religieuses, retrouve là Varron, cité lui-même par saint Augustin (*Cité de Dieu*, 7, 9 : *penes Janum sunt prima, penes Jovem summa*). »

²⁸ Cf. Jérémie, 31, 29 et Ézéchiel 18, 2.

²⁹ L'auteur fait référence à Madame Starace, chez qui il était « chambreur » lors de son premier séjour à Paris en 1949.

³⁰ Cf. Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir » in *Essais de psychanalyse* (1920), Paris, Payot, Éditions & Rivages, 2001, p. 128.

³¹ C'est en mars 1991 qu'Edgar Tripet s'est rendu, pour le compte de la Confédération helvétique, dans la capitale de la République Démocratique du Congo.

³² *Humanity International Foundation Switzerland*, dont le siège est à Lucerne, a été fondée en 2001.

³³ Dans ce pamphlet, Martin Luther (1483-1546) entend démontrer que le libre arbitre, défini par Érasme comme étant « la force de la volonté humaine telle que par elle l'homme puisse s'attacher aux choses qui conduisent au salut éternel ou se détourner de celles-ci », n'existe pas. Pour lui, le salut n'est en rien la conséquence de ce que l'être humain saisirait Dieu, mais au contraire de ce que Dieu saisit l'être humain et par son Saint-Esprit change sa volonté. En sorte que cet homme qui volontairement et de son plein gré faisait le mal, sans contrainte maintenant, tout aussi volontairement et de son plein gré, veut et fait ce que Dieu veut.

³⁴ Il s'agit ici d'un épisode de folie heureuse auquel se réfère le poète latin (65-8 av. J.-C.). Cf. Horace, *Épîtres*, Livre II, 2, 128-144 :

Il y avait à Argos un homme de haute naissance, qui se rendait au théâtre lorsqu'il n'y avait personne, y prenait place, et, croyant entendre les meilleurs tragédiens, ap-

plaudissait de tout son cœur. Du reste, il remplissait très bien ses devoirs de société : bon voisin, hôte aimable, très doux avec sa femme, il pardonnait à ses esclaves, et ne les battait pas à la vue d'une amphore entamée ; il savait aussi éviter en son chemin une pierre ou la margelle d'un puits ouvert. Lorsque l'argent et les soins de ses parents parvinrent à le guérir, et que de bonnes doses d'ellébore eurent chassé sa folie, rendu à lui-même, notre pauvre homme s'écria : « Hélas ! mes amis, vous m'avez tué au lieu de me sauver ! Vous m'avez arraché toutes mes douces illusions, et vos remèdes m'ont enlevé une erreur qui faisait mes délices ! » (Traduction de la collection Pancoucke, 1832)

³⁵ Cf. Exode, 3, 14 – Plutôt que traduire l'expression « Ehyeh Asher Ehyeh » par « Je suis Celui qui suis », il vaudrait peut-être mieux la rendre en français par « Je suis Celui qui est » et inscrire la formule dans l'esprit d'une philosophie de l'Être qui est celle choisie par l'auteur.

³⁶ Mot russe signifiant la restructuration ou la reconstruction. Il désigne l'ensemble des réformes entreprises en URSS entre avril 1985 et décembre 1991 par Mikhaïl Gorbatchev, secrétaire général du Parti Communiste de l'Union Soviétique.

³⁷ Terme utilisé par les Israélites pour désigner un non-juif.

³⁸ Cette discussion a eu lieu le 23 octobre 1980 à La Chaux-de-Fonds au Club 44 à l'occasion d'une conférence intitulée *La situation politique au Moyen-Orient*. C'est Edgar Tripet qui a présenté l'orateur du jour, Meir Rosenne, ambassadeur d'Israël en France.

³⁹ Cf. la lettre d'Edgar Tripet à Alain Tissot du 2 avril 2017 dans Edgar Tripet, *Identité et culture*, Éditions Sur le Haut, 2022.

⁴⁰ Il s'agit de Jean-Paul Zimmermann (1889-1952), qui fut le maître de français d'Edgar Tripet au Gymnase de La Chaux-de-Fonds.

⁴¹ Propos d'Héraclite, philosophe grec (v. 544-541 – v. 480 av. J.-C.). La formule « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve », l'une des paroles les plus célèbres d'Héraclite, ne se trouve pas dans les *Fragments* du philosophe d'Éphèse, mais est citée dans deux grands textes philosophiques de l'Antiquité : le *Cratyle* de Platon (402a) et la *Métaphysique* d'Aristote au livre G (1010a).

⁴² Le fragment 49a des *Fragments* d'Héraclite dit : « Dans les mêmes courants, nous entrons et n'entrons pas. Nous sommes et ne sommes pas. » Proposition plus nuancée que celle citée à la note précédente.

⁴³ Il s'agit du Dr. Bernard Courvoisier, le chirurgien qui lui a sauvé la vie en 1962, et qu'Edgar Tripet accompagnera dans la mort en 2009. Cf. les dernières lignes du présent ouvrage.

⁴⁴ Edgar Tripet évoque ici son père, Charles-Édouard (1901-1938).

⁴⁵ Fils du dieu Indra et de Kunti, la femme de Pandu, Arjuna (le pur) est un héros du *Mahabharata*. Voir, au chapitre 1 de *La Bhagavad Gita*, l'angoisse d'Arjuna devant la lutte fratricide des hommes de sa parenté.

⁴⁶ Palmiro Togliatti (1893-1964) est l'un des fondateurs du parti communiste italien (1921). Après l'interdiction du parti en Italie (1926), il devient

son secrétaire général en France (1927). Établi le plus souvent à Moscou à partir de 1928, il y reste jusqu'à la chute de Mussolini. De retour en Italie (1944), il participe aux premiers gouvernements jusqu'en 1946. Blessé dans un grave attentat en 1948, il reprend ses activités au sein du parti. Il a exercé une grande influence dans le mouvement communiste international et engagé son parti dans la déstalinisation.

⁴⁷ Il s'agit de Charlotte, née en 1840, fille du roi Léopold 1^{er} de Belgique et de Louise-Marie d'Orléans, fille de Louis-Philippe 1^{er} et cousine germaine de la reine Victoria. En 1857, elle épouse à Bruxelles l'archiduc Ferdinand Maximilien Joseph, frère de l'empereur d'Autriche François-Joseph. En 1864, son mari est proclamé Empereur du Mexique sous le nom de Maximilien 1^{er}. En 1867, il est capturé, jugé et exécuté par les insurgés qui restaurent la République mexicaine.

⁴⁸ Cf. Genèse 11, 9.

⁴⁹ La célèbre bataille de Caporetto, aujourd'hui Kobarid en Slovénie, s'est soldée par une défaite des Italiens face à l'armée austro-allemande lors de la Première Guerre mondiale.

⁵⁰ Cet ami est Yves Velan (1925-2017), écrivain et professeur au Gymnase de La Chaux-de-Fonds. Ce propos fut tenu «au Yves de 1962 qui était venu une fois, et une seule fois, me rendre visite à l'hôpital, et était reparti épouvanté. J'étais à peine surgi du néant, il me demandait comment je me sentais et je lui avais répondu «je suis un végétal, je suis un végétal, je suis un végétal» par trois fois, et il avait pris la fuite et je ne l'avais plus revu pendant quelques mois.» (Lettre à Pier-Angelo Vay du 25 novembre 2016)

⁵¹ Expression latine signifiant «en ce temps-là» et faisant souvent référence à des événements fondateurs.

⁵² Cf. Genèse 19, 26 – La femme de Loth, malgré les avertissements, s'est retournée pour voir le spectacle terrifiant de Sodome sous une pluie de feu. Elle fut changée aussitôt en statue de sel.

⁵³ L'humanisme optimiste d'Érasme est battu en brèche par Luther qui estime que, par lui-même, l'homme est incapable d'accéder au bonheur éternel, prisonnier qu'il est du péché sa vie durant.

⁵⁴ Cf. note 41 : «On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve». On interprète souvent comme suit, de manière quelque peu réductrice, ce propos attribué à Héraclite par Platon et Aristote : un événement est toujours unique ; tout change en permanence ; ce qui a été vécu ne le sera plus et ce qui sera vécu ne l'aura pas été précédemment.

⁵⁵ Démocrite est un philosophe grec (v. 460-370 av. J.-C.), célèbre pour sa propension légendaire à se rire des hommes, de leurs faiblesses et de leurs inquiétudes. On dit volontiers que là où Héraclite pleurait, Démocrite riait. Mais le propos est réducteur aux yeux mêmes d'Edgar Tripet. Il suffit de méditer le fragment 18, cité à deux reprises dans *Polyptyque*, pour apprécier la complexité de la pensée d'Héraclite (v. 544-541 - v. 480 av. J.-C.) : «S'il n'espère pas, il ne trouvera pas l'inespéré, lequel est inexplorable et inaccessible.»

⁵⁶ L'auteur se réfère à un spectacle du TLBC (Théâtre du Lycée Blaise-Cendrars) de La Chaux-de-Fonds. Mis en scène par Pier-Angelo Vay au Théâtre de la Ville au printemps 2007, *Le Traitement* de Martin Crimp avait de quoi susciter quelques remous.

⁵⁷ *The Lonely Crowd (La Foule solitaire)* est une analyse sociologique de David Riesman, Nathan Glazer et Reuel Denney (1950). Considéré par beaucoup comme l'un des livres les plus influents du vingtième siècle, il a ouvert de nouvelles dimensions à la compréhension des problèmes auxquels l'individu est confronté dans l'Amérique d'après la Seconde Guerre mondiale.

⁵⁸ Matthew Ridgway (1895-1993) est un général américain en service de 1917 à 1955. Il a commandé les forces des États-Unis en Extrême-Orient (1951-1952) et celles des États-Unis en Europe (1952-1953).

⁵⁹ Il faut entendre ici que cette « commune populaire » se situe en Afrique, en Amérique du Sud ou en Asie. Il paraît impensable aux notables du lieu qu'une de leurs filles épouse un blanc de la couleur du narrateur.

⁶⁰ C'est évidemment dans *Blanche-Neige* des frères Grimm que la reine pose la question: « Miroir, gentil miroir, dis-moi qui, dans le royaume, est la femme la plus belle ? »

⁶¹ Ce roman de Malraux a pour décor l'insurrection communiste à Shanghai en 1927. En février de cette année, l'armée du Kuomintang (le parti nationaliste chinois fondé par Sun Yat-sen en 1912) se rapprochant, les communistes de Shanghai tentent une insurrection pour libérer eux-mêmes la ville et s'y installer solidement avant l'arrivée de Chiang Kaï-shek. Mais celui-ci, sans doute par stratégie, n'avance plus de sorte que Li Pao-cheng, le général nordiste, a le temps de décimer les insurgés. Un mois plus tard, en mars 1927, l'Armée révolutionnaire du Kuomintang sous le commandement de Chiang Kaï-shek est à nouveau en marche vers Shanghai. Afin de faciliter la prise de la ville, dont le port représente un important point stratégique, les cellules communistes, commandées par Chou En-lai, soulèvent des ouvriers locaux contre le gouvernement. La victoire est facile. La puissance des communistes gêne Chiang Kaï-shek dans sa quête de pouvoir personnel; il décide de se débarrasser d'eux. Il est aidé en cela par les Occidentaux occupant les concessions, qui espèrent l'éclatement du Kuomintang, et par les milieux d'affaires chinois dont certains membres font partie de la Bande Verte, une société criminelle secrète. Ainsi, le 12 avril 1927, sont assassinés des milliers d'ouvriers en même temps que les dirigeants communistes.

À en croire Malraux dans *Les Voix du Silence*, son récit ne se réduit pas au roman historique. Son véritable sujet se situe en dehors de l'Histoire et relève d'une quête métaphysique: « J'ai conté jadis l'aventure d'un homme qui ne reconnaît pas sa voix qu'on vient d'enregistrer parce qu'il l'entend pour la première fois à travers ses oreilles et non plus à travers sa gorge; et, parce que notre gorge seule nous transmet cette voix intérieure, j'ai appelé ce livre *La Condition humaine*. »

⁶² La Maremme est un territoire, jadis marécageux, situé entre la basse Toscane et le bord de la mer Tyrrhénienne et qui s'étend jusqu'au nord du Latium.

⁶³ L'Épopée de Gilgamesh est un récit épique de la Mésopotamie. Elle fait partie des œuvres littéraires les plus anciennes de l'humanité. Cette épopée était largement diffusée dans le Proche-Orient, de l'Anatolie à l'Irak, du III^e au II^e millénaire av. J.-C.

⁶⁴ La phrase paraît incomplète, mais n'est peut-être qu'elliptique. Pour en rétablir le sens, il faudrait comprendre qu'un jour cet homme (Gaston Schelling) « a eu » une fille (Lily). Et ce sens serait: si le père n'a pu se rendre en Russie, sa fille (la future femme d'Edgar Tripet) s'y est rendue par l'imagination en compagnie de Dostoïevski.

⁶⁵ Parmi les slogans de Mai 68 à Paris, il y avait celui-ci: « Sous les pavés, la plage! »

⁶⁶ La Mandchourie est un vaste territoire au nord-est de l'Asie, dont la plus vaste extension couvre le nord-est de la Chine, et l'est de la Russie sur l'océan Pacifique. L'invasion japonaise de la Mandchourie a commencé en septembre 1931 après l'incident de Moukden (un attentat contre une voie ferrée que les Japonais ont planifié et qu'ils ont attribué aux Chinois). Les Japonais y ont formé un État fantoche qui durera jusqu'en 1945, date de l'invasion soviétique.

⁶⁷ Jouet représentant un buste de magot, porté par une demi-boule lestée de pierre ou de plomb, ramenant toujours l'objet en position verticale. Par extension, le mot désigne un gros homme, petit et mal bâti.

⁶⁸ Le face-à-main est un lorgnon à manche qu'on tient à la main.

⁶⁹ Port-Saïd est une ville portuaire au nord-est de l'Égypte au débouché du canal de Suez dans la mer Méditerranée. Allusion au voyage de retour de l'auteur vers l'Europe lorsqu'il était enfant.

⁷⁰ « Se connaître corps » signifie se connaître en tant que corps et par le corps.

⁷¹ Robert Rauschenberg (1925-2008) est un artiste plasticien américain.

⁷² Les lettres à Milena Jesenská de Franz Kafka (1883-1924) furent publiées à titre posthume en 1952 par Willy Haas. Pour la traduction française: *Lettres à Milena*, Paris, Gallimard, 1956.

⁷³ Dans l'Antiquité, la montagne du Pentélique (1109 m), située au nord-est d'Athènes, était célèbre pour son marbre qui avait servi, parmi d'autres édifices, à la construction de l'Acropole.

⁷⁴ Il s'agit du peintre Simon Hantaï (1922-2008) qu'Edgar et Lison Tripet ont rencontré à Paris en 1949 et avec qui ils se sont liés d'amitié. Et l'amitié a duré puisqu'en août 2013, Edgar et Lison Tripet se rendent au Centre Pompidou pour y voir, cinq ans après la mort de l'artiste, l'exposition consacrée à l'œuvre de Hantaï, la première depuis plus de trente-cinq ans. « (...) Lison et moi, nous nous réjouissons de vous retrouver bientôt. In-gambes, puisque le français a repris l'expression de l'italien. D'ici là, nous aurons réchauffé quelques souvenirs de nos dix-neuf ans, à Paris: Hantaï, sa femme, ses quatre garçons, dont un occupait chaque année notre première cabane à Capalbio après nous. Tu vois, moi aussi je ressasse... » (Lettre à Pier-Angelo Vay du 27 août 2013)

⁷⁵ Sigmund Freud a publié *L'Interprétation des rêves* (*Die Traumdeutung*) en novembre 1899. Daté par son éditeur de 1900, cet ouvrage, sans cesse retravaillé par la suite, représente un moment fondateur de la psychanalyse.

⁷⁶ Heinz Wismann, un historien de la philosophie, né en 1935 à Berlin, s'interroge sur ce point : « Imaginez Héraclite couché dans l'herbe en train de rêvasser. Surgit un importun qui lui demande : « Quelle est la grandeur du soleil ? » C'est une question classique à l'époque et les savants rivalisent d'ingéniosité, multipliant les hypothèses théoriques. Héraclite se contente de relever la jambe, de dissimuler le soleil avec son pied, et de répondre : « Le soleil a la grandeur d'un pied d'homme ». C'est évidemment une facétie ; Héraclite aimait à déjouer le sens des questions, se jouer du questionneur, déplacer les énoncés. (...) On peut y voir une anticipation des positions sceptiques : notre « savoir » est toujours conditionné par la position physique, l'angle de la perception, la qualité ou la déficience de nos sens – Héraclite ajouterait peut-être : par le langage qui nous impose une vision des choses toujours partielle, tronquée, culturelle ou idéologique. » Cf. Jean Bollack et Heinz Wismann, *Héraclite ou la séparation*, Paris, Minuit, 1972.

⁷⁷ Cf. Héraclite, *Fragments*, 42. – Archiloque (712-680 av. J.-C.) est considéré comme le premier poète lyrique grec.

⁷⁸ Cf. Daniel 5, 27.

⁷⁹ Il s'agit de Nicolas Romanov (1869-1918), tsar de toutes les Russies, exécuté avec toute sa famille le 17 juillet 1918 par les bolcheviks.

⁸⁰ Le Tiers-Ordre est un ordre séculier fondé par saint François d'Assise (1181-1226) et approuvé par l'Église pour la sanctification de ses membres, et, par voie de conséquence, pour la régénération chrétienne de la société. On l'appelle Tiers-Ordre parce qu'il est le troisième ordre fondé par saint François. Le premier est celui des Frères mineurs ou franciscains (1209) ; le deuxième, celui des Pauvres Dames, ou Clarisses (1212) ; le troisième était primitivement appelé Ordre de la Pénitence (1221).

⁸¹ Il s'agit ici des Arènes d'Arles, ville où Edgar Tripet a passé de nombreux mois à la fin de sa vie.

⁸² C'est au terme d'*Au-delà du principe du plaisir* que Freud cite le poète Friedrich Rückert (1788-1866) : « Ce à quoi on ne peut atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitant. Il est dit dans la Bible que boiter n'est pas un péché. »

⁸³ Savant et écrivain arabe, né en 1054 et mort à Bassora en Irak en 1122.

⁸⁴ Cf. Psaume 43 : *Judica me Deus et discerne causam meam de gente non sancta : ab homine iniquo et doloso eripe me.* – « Rends-moi justice, ô Dieu, et distingue ma cause de celle d'une nation impie ! Délivre-moi de l'homme injuste et trompeur ! »

⁸⁵ L'Arcadie est une région de la Grèce, située au centre du Péloponnèse. À la Renaissance, on a considéré comme un pays mythique cette terre de bergers où l'on vivait dans un bonheur parfait. *Et in Arcadia ego* est une locution latine qui signifie : « Et moi aussi je suis en Arcadie » ou « Moi aussi, j'ai vécu en Arcadie ».

⁸⁶ Joie malsaine qu'on éprouve devant le malheur d'autrui. Littéralement : *joie du dommage*.

⁸⁷ La mère de l'auteur s'est remariée en 1949 avec le major Denys Thompson Brown, de nationalité britannique.

⁸⁸ On nomme aussi concombres de mer cette classe d'animaux marins de l'embranchement des échinodermes au corps mou et oblong et possédant un cercle de tentacules autour de la bouche. On les consomme principalement en Indonésie et en Chine.

⁸⁹ Cf. Stendhal, *La Chartreuse de Parme* (1841). La duchesse Sanseverina aide son neveu Fabrice del Dongo (le héros du livre), l'élève, le protège, le sauve et finit par l'aimer.

⁹⁰ Hippocrate de Cos (v. 460-377 av. J.-C.) est un médecin et philosophe grec du siècle de Périclès. On le considère traditionnellement comme le père de la médecine.

⁹¹ Cf. Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, chapitres 3 à 5.

⁹² Cf. Balzac *Le Père Goriot* (1842). Le défi de Rastignac à la ville de Paris se trouve à la toute fin du roman : « Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : À nous deux, maintenant ! Et pour premier acte du défi qu'il portait à la Société, Rastignac alla dîner chez Madame de Nucingen. »

⁹³ Cf. le « Fragment III » du *Poème* de Parménide, philosophe grec du V^e siècle av. J.-C. pour qui penser et être sont une même chose.

⁹⁴ Cf. Genèse 3, 22.

⁹⁵ Cf. Genèse 1, 23-25.

⁹⁶ Zénon d'Élée (v. 480 – v. 420 av. J.-C.) est un philosophe grec de la période présocratique. Disciple de Parménide, il est célèbre pour avoir défendu sa philosophie de l'Être (indivisible, incréé, immobile) à travers des paradoxes tendant à montrer que le mouvement n'existe pas, notamment celui de la flèche qui n'atteint jamais la cible ou celui d'Achille qui ne rejoint jamais la tortue.

Cf. aussi *Le Cimetière marin* de Paul Valéry, 9^e strophe :

Zénon ! Cruel Zénon ! Zénon d'Élée !

M'as-tu percé de cette flèche ailée

Qui vibre, vole et qui ne vole pas !

Le son m'enfante et la flèche me tue !

Ah le soleil... Quelle ombre de tortue

Pour l'âme, Achille, immobile à grands pas !

⁹⁷ Cf. Montaigne, « De l'amitié », *Essais*, Livre premier, chapitre 28. Ce chapitre est consacré à l'amitié passionnelle entre Montaigne et La Boétie.

⁹⁸ Il s'agit à nouveau de Lily (Lison) Schelling, rencontrée sur les bancs du Gymnase de La Chaux-de-Fonds en 1948. Après avoir passé leur baccalauréat en 1949, Edgar Tripet et Lison Schelling se rendront à Paris pour y faire leurs études. Ils se marieront en 1951 et le resteront toute leur vie.

⁹⁹ Cf. Miguel de Unamuno, *Discours de Salamanque*, 12 octobre 1936. À Millan

Astray, l'auteur du cri de ralliement franquiste «Viva la muerte», et aux phalangistes qui l'approuvent, Miguel de Unamuno (1864-1936) répond ceci : «Cette Université est le temple de l'intelligence. Et je suis son grand prêtre. C'est vous qui profanez son enceinte sacrée. Vous vaincrez, parce que vous possédez plus de force brutale qu'il ne vous en faut. Mais vous ne convaincrez pas. Car, pour convaincre, il faudrait que vous persuadiez. Or, pour persuader, il vous faudrait avoir ce qui vous manque : la raison et le droit dans la lutte. Je considère comme inutile de vous exhorter à penser à l'Espagne. J'ai terminé.»

¹⁰⁰ Expression latine signifiant «c'est-à-dire».

¹⁰¹ Cf. Empédocle (490-430 av. J.-C.), *De la nature*, fragment 117.

¹⁰² Cf. *L'Épopée de Gilgamesh* : «Gilgamesh avança sur la place. Se tenait là la Tavernière Siduri, la tête couverte d'un voile. Elle l'examina, se méfia d'abord, puis reconnut en lui quelque chose de surnaturel. Elle l'interrogea et Gilgamesh se présenta : «C'est moi qui ai vaincu et tué le Taureau géant descendu du ciel, moi qui ai mis à mort le Gardien de la forêt, moi encore qui ai abattu les Cèdres Géants. Mais maintenant, Enkidu, mon ami que je chérissais tant, et qui avec moi a traversé toutes ces épreuves, Enkidu est mort. Le sort commun à tous les hommes l'a terrassé. Je l'ai pleuré six jours et sept nuits et l'ai gardé avec moi tant que j'ai pu, avant de le donner à une tombe. Alors, je suis parti, j'ai quitté la ville dont je suis le roi, et j'ai erré dans la steppe. J'ai crié ma douleur. J'ai perdu mon ami Enkidu ; et il me faudra, comme lui, mourir ! Me coucher et ne plus jamais me relever, jamais ! Dis-moi, Tavernière, la route qui mène auprès d'Utanapishti. J'affronterai encore toutes les épreuves, je traverserai cette mer s'il le faut. – Personne, lui répondit-elle, n'a jamais fait ce voyage.»

¹⁰³ On dit que le général espagnol Millan Astray (1879-1954) est l'auteur du cri de ralliement des franquistes «Viva la muerte». Cf. également note 99.

¹⁰⁴ Selon toute vraisemblance, il s'agit de Jules Humbert-Droz (1891-1971), né et mort à La Chaux-de-Fonds. Ce pasteur pacifiste, membre du Parti communiste suisse, a rejoint Lénine en 1919. Secrétaire de l'Internationale communiste, il est écarté par Staline en 1931 en raison de son soutien à Boukharine (voir la note suivante), il revient en Suisse où il devient secrétaire du PCS et conseiller national. Exclu du parti en 1942, il rejoindra les rangs du parti socialiste.

¹⁰⁵ Nikolai Boukharine (1888-1938), révolutionnaire et homme politique soviétique, membre des bolcheviks, puis du Parti communiste soviétique. Membre du Bureau politique (1919-1929) et du Comité central du Parti bolchevik (1917-1937), chef de l'Internationale communiste (1926-1928). Il est le plus jeune des possibles héritiers politiques mentionnés – puis récusés – par Lénine qui l'a appelé «l'enfant chéri du parti» dans son testament politique de 1922. Boukharine choisit de soutenir Staline après la mort de Lénine mais échoue dans ses tentatives de résistance quand il prend conscience des orientations réelles de la politique du dictateur soviétique. Malgré son respect formel des règles de la discipline du Parti, il est une des victimes de la grande purge stalinienne de la fin des années 1930 :

inculpé lors des « procès » de Moscou, il est contraint d'« avouer ses crimes » avant d'être exécuté.

¹⁰⁶ Cf. Proverbes 18, 21.

¹⁰⁷ L'*USS Augusta* est entré en service pendant l'Entre-deux-guerres (janvier 1931). Ce croiseur lourd est employé au début de la Seconde Guerre mondiale dans le Pacifique. En 1941, il est devenu le navire amiral des forces maritimes américaines de l'Atlantique avant d'être déployé en mer Méditerranée dans le cadre de l'opération en Afrique du Nord en novembre 1942. Cf. aussi l'épisode de la canonnière dans : Claude-Éric Hippenmeyer, *Une enfance à Shanghai*, Éditions sur le Haut, 2022, pp. 93-94.

¹⁰⁸ En 1905, la flotte russe de la Baltique a été défaite par la marine impériale japonaise dans le détroit de Tsushima qui sépare la Corée du Japon.

¹⁰⁹ Il s'agit du grand-père maternel. Cf. Claude-Éric Hippenmeyer, *Une enfance à Shanghai*, Éditions sur le Haut, 2022.

¹¹⁰ *Vent vert*, créé en 1945, est un parfum pour femme de Balmain, tout comme *Jardins de Bagatelle* s'inscrit dans la collection des parfums *Légendaires* de la Maison Guerlain.

¹¹¹ Cf. le film, datant de 1974, de Dino Risi, *Profumo di donna* (*Parfum de femme*). Il fait évidemment écho au *Don Giovanni* de Mozart (« Mi pare sentir odor di femina »).

¹¹² *Credo quia absurdum* (je crois parce que – ou puisque – c'est absurde) est une formule qu'on attribue à Saint Augustin. C'est ce qu'il aurait répondu quand on lui avait demandé pourquoi il croyait en Dieu. D'autres, à tort aussi, en attribuent la paternité à Tertullien (150-220) : *Prorsus credibile est quia ineptum est* (il faut y croire parce que c'est absurde). Depuis saint Augustin, le *credo quia absurdum* est une formule qui justifie le saut dans la foi quand la raison prend conscience de son impuissance et de ses limites. Nombre d'esprits sceptiques, lucides et rationnels se sont ainsi convertis à une foi absurde.

¹¹³ Selon Thomas d'Aquin (1225-1274), « le péché de l'art » survient lorsque, dans son œuvre, l'artiste manque l'idéal et dévie ainsi de la fin particulière qu'il poursuit.

¹¹⁴ Un *chaebol* est le nom donné à un grand groupe industriel coréen. Il est constitué d'un ensemble d'entreprises, de domaines variés, entretenant entre elles des participations croisées et ayant ainsi une puissance économique (et également politique) très importante. Le chaebol est l'équivalent du *holding*, du *conglomérat* ou du *keiretsu* (Japon).

¹¹⁵ Cf. « Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur la Mort corporelle, à qui nul homme vivant ne peut échapper. » dans le *Canticum* ou *Laudes Creaturarum* (*Cantique des créatures*), dit aussi *Le Cantique de Frère Soleil* de saint François d'Assise (1181-1226).

¹¹⁶ Les *Fioretti* sont un recueil d'histoires légendaires sur saint François d'Assise et ses premiers compagnons, réunies par les franciscains du XIV^e siècle.

¹¹⁷ Cf. Marc 15, 34 – « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné ? » sont les dernières paroles du Christ.

¹¹⁸ Cf. *Le Grillon*, fable de Jean-Pierre Clarisse de Florian.

¹¹⁹ Cf. Georges Brassens, *Il n’y a pas d’amour heureux* (1953), poème de Louis Aragon (janvier 1943).

¹²⁰ Le *Heimweh* est le mal du pays.

¹²¹ Cf. Bret Newton, *Lament for Enkidu*, 2016 ; Thanasis Panou, « Enkidu is Dead » in *Sumerian*, 2017 ; Qudus Onineku, « Lamentation de Gilgamesh » in *Yuropa*, 2018 ; Peter Pringle, *Gilgamesh Lament for Enkidu*, 2021 ; etc. – Se référer aussi à *L’Épopée de Gilgamesh* : « J’ai erré de longs jours, puis j’ai décidé de venir auprès de toi. J’ai voyagé, j’ai franchi les nouveaux écueils, seul. Je me vêtus des dépouilles des fauves que j’ai tués. J’ai saturé mes muscles de veille, d’efforts, de lassitude, pour te trouver. Rien n’a pu fermer son chemin à l’angoisse qui m’habite. Il me faut l’immortalité, Utanapishti. Je ne veux pas mourir. »

¹²² Cf. Ecclésiaste 9, 7 et 9, 9.

¹²³ L’auteur cite de mémoire soit Jérémie 31, 29, soit Ézéchiel 12, 2.

¹²⁴ Cf. la 30^e lettre des *Lettres persanes* (1721) de Montesquieu.

¹²⁵ C’est la question du suicide qui est ici posée. Cf. Shakespeare, *Hamlet*, acte III, scène 1, vers 55-88 : « Être ou ne pas être, telle est la question... »

¹²⁶ Dans la Bible, le culte de Moloch est lié à des sacrifices d’enfants par le feu. Le livre du Lévitique condamne fermement cette pratique (Lévitique 18, 21). Pour la Bible, ce culte est une pratique cananéenne. Les parallèles avec d’autres cultes de la zone syro-palestinienne semblent indiquer que Moloch est à l’origine une divinité liée au monde souterrain, au monde des morts.

¹²⁷ Cf. Première Épître aux Corinthiens 15, 55.

¹²⁸ Datant de 1849, le *Traité du désespoir* est un ouvrage de Sören Kierkegaard (1813-1855) qu’on considère souvent comme le père de l’existentialisme.

¹²⁹ Refrain de *L’Invitation au voyage*, poème n° 49 des *Fleurs du mal* (1857) de Charles Baudelaire.

¹³⁰ La campagne des *Cent Fleurs* fut une politique menée en Chine de février à juin 1957. Elle avait pour but de rétablir l’autorité de Mao Zedong au sein du Parti communiste chinois.

¹³¹ *Le Grand Bond en avant* fut le nom donné à une politique économique lancée par Mao Zedong et mise en œuvre de 1958 à 1960.

¹³² Reprise de la citation qu’on trouvait déjà à la fin de la section 66 (cf. note 53). Il vaut peut-être la peine, en guise de conclusion, de donner plus longuement la parole à Parménide : *Eh bien donc ! Je vais parler ; toi, écoute et retiens mes paroles qui t’apprendront quelles sont les deux seules voies d’investigation que l’on puisse concevoir. La première dit que l’Être est et qu’il n’est pas possible qu’il ne soit pas. C’est le chemin de la Certitude, car elle accompagne la*

Vérité. L'autre, c'est : l'Être n'est pas et nécessairement le Non-être est. Cette voie est un étroit sentier où l'on ne peut rien apprendre. Car on ne peut saisir par l'esprit le Non-être, puisqu'il est hors de notre portée ; on ne peut pas non plus l'exprimer par des paroles ; en effet, c'est la même chose que penser et être.

¹³³ En 1962, alors médecin-chef de l'Hôpital de La Chaux-de-Fonds, le Dr Bernard Courvoisier (1917-2009) avait sauvé la vie à Edgar Tripet, victime d'une encéphalite dont il n'aurait pas dû réchapper. Le médecin et l'écrivain deviendront par la suite des amis proches. Edgar Tripet fera souvent allusion à cette amitié vers la fin de sa vie, notamment dans des lettres à Pier-Angelo Vay, dont celle-ci datée du 13 juillet 2019 : « *Tu avais une chance sur 5000 de t'en tirer comme tu t'en es tiré* », me dira un jour la blouse blanche en question, Bernard Courvoisier, qui deviendra pour moi un ami assez proche pour que, quand la mort s'est approchée de lui et lui détestant les cérémonies funéraires ou autres, il a exigé que si quelqu'un prenait la parole à ses obsèques, c'était moi ou personne d'autre. Devoir de l'amitié que j'ai rempli en parlant de cette amitié, née au bord d'un lit d'hôpital, devant une grande salle remplie de tous ses confrères de la Faculté de médecine à Genève, et de tous ceux qui comme moi lui devaient peut-être leur vie. »

Remerciements

Nous adressons nos vifs remerciements :

à Lison et à Diane Tripet pour leurs encouragements constants et leur soutien financier déterminant à la présente édition ; à Ariane et Caroline, les petites-filles d'Edgar, pour leur collaboration.

à Annie Junod, Jacques Ramseyer, Michel Robert-Tissot et Marie-Claire Vay pour leur relecture approfondie et leurs conseils judicieux,

à Joanne Matthey qui a assuré avec compétence la mise en page du présent ouvrage,

à Daniel Musy, initiateur et animateur des Éditions Sur le Haut,

à M. et Mme Monney, imprimeurs, pour leur collaboration amicale.

Claude-Éric Hippenmeyer et Pier-Angelo Vay

Aux Éditions SUR LE HAUT

- Luc Allemand, *Martinovka*, 2021
- Claude Alain Augsburgers, *L'Illusion d'exister*, 2022
- Sylvie Barbalat, *L'Enfant du serpent*, 2022
- Naomie Chaboudez, *Recueil des folies de la vie*, 2022
- Etienne Farron, *La vie (pas toujours) facile de François Egli*, 2020
- Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020
- Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc),
Vieillesse, mon beau souci, 2020
- PascalF Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019
- PascalF Kaufmann, *Les cinq saisons*, 2022
- Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019
- Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Mattaï*, 2020
- Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019
- Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020
- Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020
- Daniel Musy, *Ivresses poétiques*, 2022
- Robert Nussbaum, *Souvenirs d'un popiste populaire, hockeyeur et voyageur, Charles De La Reussille*, 2020
- Robert Nussbaum, *Souvenirs de deux frères défenseurs du patrimoine, Lucien et Alain Tissot*, 2022
- Edgar Tripet, *Exils*, 2022
- Edgar Tripet, *Identité et culture*, 2022
- Pierre-Yves Theurillat, *La question de Dieu ou Dieu en question*, 2022
- Jean-Bernard Vuillème, *Le style sapin à couteaux tirés*, 2022

Ouvrage mis en page par
Joanne Matthey - codco.ch
La Chaux-de-Fonds

imprimé sur papier FSC par
Imprimerie Monney Service
La Chaux-de-Fonds
ims-imprimerie.ch
juin 2022

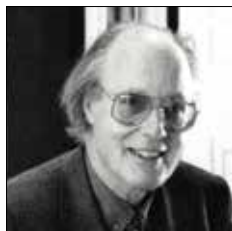
ISBN 978-2-9701600-1-4



editionssurlehaut.com
Site d'édition de livres d'auteur·e·s de l'Arc jurassien

POLYPTYQUE

Celui qui parle – et se parle – est un « vieil homme » qui, à plusieurs reprises, a vu la mort de près. Il s'impose un voyage intérieur au fil de la mémoire. Son passé ressurgit, aléatoire, tantôt flou, tantôt plus réel que le présent. Y défilent les visages et les regards de toute une vie, certains à peine entrevus, d'autres lourds et obsédants, accompagnés de l'éventail des sentiments qui restent à jamais agglutinés à leur image. Et à leurs interrogations lancinantes (pourquoi la vie plutôt que rien, pourquoi la mort et qui est-elle?), ni Dieu ni Diable ni personne, pas même les philosophes, ne semblent répondre. Si rien n'est avéré, reste pourtant cette inscription, mystérieuse et nostalgique, que lisent sur une stèle les bergers de Nicolas Poussin : *Et in Arcadia ego* – moi aussi j'ai vécu en Arcadie, ce pays des délices...



Edgar Tripet (1930-2019) a passé son enfance à Shanghai puis à La Chaux-de-Fonds. Par la suite, il a partagé sa vie entre ses engagements culturels, son enseignement de l'Histoire et l'écriture de plusieurs romans, récits et essais philosophiques.



ISBN 978-2-9701600-1-4



9 782970 160014